

LE COMTE

DE RAOUSSET-BOULBON

ET

L'EXPÉDITION DE LA SONORE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
Quai des Augustins, 55.



[illegible] Galerie d'Orléans Palais Royal

LE COMTE
DE
RAOUSSET-BOULBON
ET
L'EXPÉDITION DE LA SONORE

CORRESPONDANCE — SOUVENIRS
ET
ŒUVRES INÉDITES

PUBLIÉS

PAR A. DE LACHAPELLE

Ex-rédacteur en chef du *Messager de San Francisco*, etc., etc.





PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS.

1859

LE COMTE

DE RAOUSSET-BOULBON

ET LA SONORE

I

Quelques notices plus ou moins exactes ont été publiées dans le temps sur M. de Raousset-Boulbon, devenu célèbre par ses expéditions dans le nord du Mexique.

Tout n'a pas été dit : l'auteur de ce nouveau livre en devait la publication à ceux dont le cœur vraiment français ne demeure jamais insensible à ce qui intéresse la patrie, à ceux dont le jugement sait peser froidement les choses ; il la devait enfin à celui qui, la veille d'être exécuté, lui confiait spécialement le soin de sa mémoire dans une lettre touchante publiée depuis lors.

Ce sujet a toujours paru digne de l'attention publique. Beaucoup se rappellent encore l'époque où la France, toute préoccupée qu'elle fût de la guerre

d'Orient, pencha tout à coup sa tête vers l'horizon américain, prêtant l'oreille au retentissement subit d'un nom qu'elle ignorait la veille. C'était le nom d'un de ces hommes exceptionnels, à grand caractère, qui ne brillent qu'un instant aux yeux de l'histoire, et qu'un sort fatal emporte subitement avec le manteau dans les plis duquel ils voulaient charrier une portion des destinées humaines.

Si dans sa marche aventureuse, précipitamment conçue, le comte de Raousset-Boulbon avait eu le sort pour ami, s'il avait été secondé d'une manière efficace, il aurait audacieusement enfoncé les portes d'un empire vermoulu, qui sombre chaque jour, un peu plus, dans un gouffre de désordres; les moindres appuis lui manquèrent, et ce n'est point sa faute s'il n'a pu préparer la régénération d'un des plus beaux pays de la terre.

Ayant vécu dans l'intimité du comte de Raousset-Boulbon jusqu'au point de connaître ses projets les plus secrets; l'ayant aidé sans relâche à l'organisation de ses entreprises; ayant vu, en Californie, tomber de ses yeux les seules larmes peut-être qu'il ait versées de sa vie, comme il me le déclara lui-même; me trouvant en possession de documents inédits et authentiques, je me crois à même de présenter au public un récit doué de quelque intérêt.

Cette gloire d'un jour et si lointaine a, comme toutes celles de ce monde, rencontré des critiques plus ou moins bienveillantes; d'ailleurs, il faut un calice à quiconque monte au calvaire. Laissons naître et tom-

ber le blâme de quelques ramasseurs de sous qui, épluchant les premières années de la jeunesse inexpérimentée du comte, ne sauraient lui pardonner la dissipation d'une fortune dont il fut trop tôt le possesseur. Sa nature ne pouvait être parcimonieuse, car elle voyait tout en grand, et c'est pour cela que tant de petits ne l'ont point comprise. Il était beau de le voir et de l'entendre alors que, ruiné, jeté sur les bords du Pacifique, et rêvant, non point le rassemblement de quelques piles d'écus, mais l'accomplissement de choses nobles et grandes, il se frappait le front en pensant aux temps chevaleresques du moyen âge, et s'écriait amèrement : « Je suis né trop tôt ou trop tard ! » Il parlait avec enthousiasme de ce Ville-Hardouin qui s'agenouillait en pleurant sur les marches de Saint-Marc, à Venise, et demandait en grâce à la ville des Doges quelques navires pour aller reconquérir la Palestine. Il n'était pas moins éloquent lorsqu'il rappelait le souvenir de ces seigneurs croisés qui, après la victoire, se partageaient l'Orient conquis en jouant aux dés sur l'autel de Sainte-Sophie , les provinces d'Antioche , de Syrie , le royaume de Judée, et tant d'autres principautés. On concevra sans peine alors combien il devait être douloureux pour cette nature de redescendre ces hauteurs, et de se débattre dans les rangs d'une foule marchande, égoïste, positive, qui s'agitait comme une mer impure aux pieds du veau d'or californien.

Quant au reproche de flibustiérisme, il n'est pas même appelé à l'honneur d'une réfutation, et il n'a

pu être murmuré que par quelques lèvres injustes ou ignorantes. L'examen consciencieux des faits démontre clairement que M. de Raousset-Boulbon était dans son droit lorsqu'il prit les armes, et qu'il a été constamment le jouet de la perfidie mexicaine, sans parler d'autres perfidies plus étranges, plus inattendues, dont l'ensemble constitue ce qu'on pourrait appeler le *deus ex machinâ* de ces épisodes lointains. « L'aventurier heureux est un héros ; le héros qui échoue et qui succombe n'est qu'un aventurier, » a écrit quelque part un écrivain de mérite, en parlant de M. de Raousset. Que serait en effet l'illustre Fernand Cortez aux yeux de l'histoire si, en 1519, il eût échoué devant Tabasco et la capitale des Aztèques?...

Écartons donc un peu le rideau qui nous voile cette scène au fond de laquelle on n'aperçoit encore qu'une tombe modeste et silencieuse sur la plage de Guaymas ; racontons les faits avec impartialité, et laissons à l'opinion publique le soin de prononcer en dernier ressort. Si, plus d'une fois, je prends personnellement la parole dans ce récit, que les lecteurs me le pardonnent, la narration l'exige ; je ne suis d'ailleurs qu'un historien fidèle, qu'un ami assis au coin du tombeau sur lequel plane une ombre que chaque jour grandit davantage ; ceux qui trouveraient cette publication un peu tardive, pourront s'en prendre à des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté. Je m'étendrai peu sur les premières années de M. de Raousset en Europe ; j'ai hâte de transporter le lecteur sur les bords du Paci-

fique et dans les déserts de cette riche Sonore où il a trouvé l'occasion de se révéler ; on comprendra néanmoins sans peine qu'il était nécessaire de consacrer quelques pages aux principaux incidents de sa vie en Europe.

II

Le comte Gaston de Raousset-Boulbon, issu d'une des plus anciennes familles de la Provence, naquit à Avignon, le 2 décembre 1817. Dès sa plus tendre enfance, il eut le malheur de perdre sa mère (*Constance de Sariac*[1].) Plus d'une fois en Californie, j'eus l'occasion de l'entendre parler avec amour et respect de cette mère que pourtant il avait à peine connue; c'était une femme d'un mérite des plus rares, idolâtrant l'enfant dont elle devait ignorer la singulière destinée.

Gaston se montra de bonne heure fier et irascible, et son caractère trop entier eut à se heurter sans cesse contre les exigences paternelles. Nous ne mentionnerons point les traits nombreux dont tout biographe a l'habitude d'orner les premières années de

[1] Du sang des d'Albret du Béarn.

son héros; ces traits se ressemblent presque tous; il suffit de dire que cet enfant volontaire s'enfuit plus d'une fois du château paternel, plutôt que de se soumettre à des punitions humiliantes pour son amour-propre; au collége de Fribourg, où la plupart des légitimistes ennemis de la dynastie de juillet faisaient élever leurs enfants, il fit d'assez bonnes études. Presque oublié de son père qui, boudant la révolution, habitait les ruines de Boulbon; séduit peu à peu par l'habile bonté des pères jésuites, il finit par abandonner à ces derniers le soin de faire éclore son âme et son intelligence, et se livra au travail avec ardeur. En parlant plus tard de cette époque de sa vie, il nous rappelait, non sans quelque amertume, les diverses privations que lui infligeait la négligence paternelle, soit à propos d'un vêtement trop court ou trop usé, soit à cause d'une dépense impossible à sa petite bourse : « Pendant deux ans, me dit-il un jour, j'ai refusé les cerises que m'offraient mes camarades, disant que je ne les aimais pas, car j'étais dans l'impossibilité de leur en offrir à mon tour. » Qu'on ne s'y trompe point; ces premiers froissements de l'âme demeurent ineffaçables chez certaines natures; toutes légères qu'elles semblent au premier abord, ce sont des blessures qui saignent toute la vie.

A dix-huit ans, il rentre dans la maison paternelle où, au lieu d'un père ami, il ne rencontre qu'un maître sévère; M. le marquis était un de ces vieux émigrés de l'ancien régime dont le type a été si bien croqué par plusieurs de nos célèbres romanciers.

L'une des meilleures notices qui ait été publiée sur ce sujet, celle de M. H. de la Madelène, rappelle avec raison ce chapitre des *Mémoires d'outre-tombe* où Chateaubriand raconte la vie du château de Combourg. Dans cet ouvrage de courte haleine et d'un genre tout spécial, nous n'avons point la prétention de toucher à la philosophie de l'histoire. Réservons le soin de cet enseignement élevé aux grands maîtres, lesquels n'en retirent souvent qu'une pastille délétère qu'ils servent plus ou moins cérémonieusement à une jeunesse plus forte, plus intelligente qu'ils ne pensent ; la France compte encore un grand nombre d'individus qu'un abîme de trois révolutions sépare à jamais de la génération qui les enfanta ; le nombre des enfants qui, comme Mirabeau , Chateaubriand, Raousset et tant d'autres, possédés de l'esprit de l'avenir, eurent à lutter contre le vieux monde vaincu, mais intraitable, ce nombre, dis-je, est plus grand qu'on ne pense ; il est un des plus gros chiffres de l'addition contemporaine ; comme contingent de l'armée de l'avenir, il est un des plus méritoires, car les âges de transition sont et les plus difficiles et les plus douloureux.

Laissons le détail des tracasseries auxquelles devait être en butte l'existence d'un homme aussi fortement trempé, imbu d'idées nouvelles et plein d'aspirations vers l'avenir. Le marquis lui rendit scrupuleusement ses comptes de tutelle, et ne chercha point à connaître le degré d'instruction dont son fils pouvait être doté ; sans doute, son opinion était faite à

cet égard, et voici pourquoi : Un jour que Gaston, encore enfant, écrivait sous la dictée de son père, interrogé sur le quantième du mois, il accusa inconsidérément un trente-deux ! « Cet enfant ne sera jamais qu'un imbécile, » dit le marquis en lui tournant le dos. Cette anecdote, ainsi que bien d'autres, sont entièrement dignes de foi, et l'auteur les tient de la bouche même de M. de Raousset, qui l'a honoré des confidences les plus intimes.

Avant d'entamer définitivement, et pour ne plus l'abandonner , le fil de sa biographie, nous tenons à raconter quelques-unes des réflexions de M. de Raousset sur la vie d'Europe, réflexions nées sous le ciel d'Amérique ; c'est comme un arc d'alliance entre deux époques distantes, mais fort utile à les montrer sous leur vrai jour. Vers la fin d'un de ses jours sombres, pour ainsi dire, nous promenant ensemble sur la colline du télégraphe qui domine la baie de San-Francisco, je le vis considérer avec peine ce *Challenge*[1] que les taquineries américaines menaçaient encore de retenir ; il se plaignit de ce que tout le trahissait ou lui manquait sans cesse en ce monde, et de ce qu'une chance fatale semblait le poursuivre sans relâche ; alors, il ne croyait plus à la société, à l'amitié, à quoi que ce fut ; notre conversation se prolongea, et je ne vois pas pourquoi je n'en reproduirais pas les traits principaux. « Mais votre mère, lui dis-je? —Ma mère, à peine au monde je l'ai perdue, et je

[1] Navire chargé de la seconde expédition.

l'eusse adorée. — Mais votre père? — Mon père, s'écria-t-il, et un sourire plein d'ironie et d'amertume effleura ses lèvres qui articulèrent quelques reproches inutiles à reproduire.—Et vos amis ?—Ah! fit-il en souriant à peine, et en faisant claquer deux des doigts de la main droite qu'il leva au-dessus de sa tête.—Et les femmes, peut-être. Ne sais-je pas par vous-même de quels oasis votre vie *si amère* a pu se trouver ornée; récemment encore, ces mots écrits distinctement sur la marge d'un livre prêté, à bord du steamer « *pour vous je donnerais mon âme !* » ces mots que vous répétez quelquefois avec une certaine complaisance, sont-ils des piqûres bien cuisantes ?... —Passons là-dessus—Et votre chien, m'écriai-je enfin, croyant avoir trouvé la corde sensible de cette mélancolie féroce, comme dirait un vaudevilliste quelconque ?—Mon chien! je le perdis une fois à Paris ; six mois après, passant aux Champs-Élysées, je l'aperçus, je l'appelai, il vint à moi, me reconnut et puis s'en alla; cependant, je ne l'avais jamais maltraité une seule fois !... » Tout ceci devenait triste et par trop sombre ; cette âme pure et noble se faisait noire et dure, ce grand cœur semblait s'éteindre en se gorgeant de fiel. « Allons, lui dis-je, descendons, il est bien convenu que pour aujourd'hui nous ne croirons à rien, n'aimerons rien; heureusement que les Parques vous filent rarement des heures aussi sinistres ; » il considéra de nouveau le *Challenge*, et comme il était un peu dur d'oreille, il me demanda si je n'entendais pas virer le cabestan ; ma réponse fut négative.

Le soir, étendu sur un divan, dans un des coins du Café-Français, il murmurait, comme pour lui-même et d'un ton triste, une poésie dont je ne pouvais saisir le sens, mais dont les notes étranges semblaient quelquefois dominer le bruit de la foule. Interrogé par deux de ses amis sur la nature de son monologue: « Ah! dit-il, avec une négligence des plus gracieuses, c'est mon horoscope, c'est la prophétie de la sorcière de Boulbon; autrefois, encore enfant, je me suis fait dire la bonne aventure par une sorcière espagnole, une nécromancienne plus ou moins inspirée; un jour de verve, j'ai mis en vers son arrêt qui paraît s'accomplir à peu près tous les jours; il nous récita alors d'un timbre de voix que je n'oublierai jamais sa pièce de vers dont voici un extrait :

. . . .
Dans les rouges haillons sur ses genoux drapés,
La vieille consulta les tarots fatidiques,
Elle lut dans ma main les lignes symboliques;
Elle hocha la tête et puis elle me dit:

« Ce n'est pas moi qui parle, écoute; c'est l'Esprit!
« Enfant qui ne crois pas, écoute, quand ton heure
« Plaintive aura sonné comme ce vent qui pleure,
« Lorsque tu sentiras plier ton front hardi,
« Lorsque tu douteras si le ciel t'a maudit,
« Enfant, rappelle-toi la sorcière espagnole!...
« Fortune, amis, jeunesse, amours, feuille qui vole
« Et que le temps emporte et qu'il ne rend jamais,
« Bientôt tu perdras tout!
—Des jours que tu rêvais,

« Des soleils appelés par ton âme ravie
« Peut-être les rayons luiront-ils sur ta vie,
« Peut-être vers le soir, lorsque la trahison,
« La faim, la soif, le feu, le fer et le poison
« Se seront émoussés sur ton corps et ton âme,
« Alors, si ton grand cœur n'a pas perdu sa flamme,
« Si, mille fois trompé, tu conserves la foi,
« Si tu luttes encor... enfant! tu seras roi!...

« Peut-être!... mais avant, ta tête qui s'incline
« Aura longtemps saigné sous le bandeau d'épine!
« Tu souffriras!... hélas? chacun pourra te voir,
« Comme la grappe mûre est jetée au pressoir,
« Foulé par le destin, le destin que tu railles,
« Destin toujours aveugle et toujours sans entrailles!
« Tu souffriras! ton or glissera dans ta main,
« Tu seras pauvre et seul; tu gagneras ton pain;
« Tes jours seront mauvais sur la terre lointaine,
« Au delà de ces mers où l'avenir te mène.
« Reverras-tu jamais ton antique berceau
« Et ton vieil écusson, gravé sous le créneau?
« Souvent les souvenirs, sur ta bouche attendrie,
« Mêleront les sanglots au nom de la patrie;
« Mais la reverras-tu?... Loin, par delà les flots,
« Qui sait, qui pourra dire où dormiront tes os?
« Est-ce la bête fauve ou la blanche colombe
« Qui dans l'ombre des nuits visitera ta tombe? »

La pauvre bohémienne, hélas, aura raison!
Ingratitude, oubli, mensonge, trahison,
Se mêlant dans la coupe où tes lèvres avides
Vont aspirer la vie et qu'il faut que tu vides!

« —Cœur altéré d'amour, tu chercheras l'amour
« Comme l'œil de l'aiglon cherche l'éclat du jour,

« Comme le daim blessé court à travers les plaines,
« Cherchant l'ombre des bois, l'eau claire des fontaines.
« Croyant, et plein d'espoir, ton cœur se donnera.
« Aime donc, et malheur! car on te trahira.
« Oui, malheur! mais surtout à chaque destinée,
« Par un hasard quelconque à la tienne enchaînée!
« Jusqu'au jour du triomphe!... oui... jusques à ce jour,
« Quiconque t'aimera, mourra de cet amour! »

Quittons ce château en ruines, partons pour ce Paris qui, vampire gigantesque, pompe et tète si bien le sang le plus pur de sa docile province; suivons-y ce jeune homme riche, noble, ardent, instruit, causeur spirituel, éloquent parfois, et maniant avec succès toutes les armes.

M. de Raousset avait l'œil bleu, la chevelure blonde, des traits réguliers qui indiquaient en même temps l'audace et la résolution, un air de noblesse et de grandeur qui surprenait non-seulement ses amis, mais encore les étrangers.

Glissons sur ces jours et ces nuits, sur ces heures brûlantes de la vie, telles qu'en inspire l'atmosphère de cette Babylone moderne; laissons couler cette première lave d'une nature volcanique, et ne le blâmons point tant de ce que, organisé d'une façon si spéciale, ce jeune homme ait ainsi débuté pour tâter le pouls de la société, au lieu de se faire d'emblée une existence prosaïque, tout honorable qu'elle eût pu être.

M. de Raousset avait déjà des vues élevées, sérieuses; par instinct de famille et d'éducation, il rêva la possibilité de venir au secours du droit divin

en déroute, c'est-à-dire qu'il rêva des Cathelineau, des Bonchamp, des La Rochejaquelein de l'héroïque Vendée. Un voyage au Morbihan brisa les deux ailes de ce rêve: il ne retrouva nulle part les champs et les cœurs d'autrefois; partout on comptait, calculait, ergotait ou tremblait; presque partout on n'accordait aux souvenirs du vieux temps qu'un soupir stérile; il put alors, plus que jamais, constater le vide immense qui s'était fait entre les générations du passé et celles de l'avenir. Il revint fort triste à Paris, fit une courte apparition à Boulbon, d'où le chassèrent de nouvelles originalités. On le fit prier trois fois, tour à tour, de couper sa barbe, de la laisser repousser, et puis de la recouper encore. M. de Raousset partit pour toujours, en pensant peut-être à ces deux vers de son horoscope :

« Reverras-tu jamais ton antique berceau,
« Et ton vieil écusson, gravé sous le créneau? »

Il se rejeta plus que jamais dans cette brûlante vie parisienne dont les folies ne pouvaient apaiser la soif de son âme. Tantôt il soupait joyeusement avec des amis dont l'esprit plus léger adoptait tous les rires, alors que le sien était en proie à un malaise inconnu; tantôt il essayait de la vie de retraite, et jetait un regard inquiet sur l'avenir; quand son exaltation morale s'attaquait à des questions sérieuses, sa nature sensible flottait, pour ainsi dire, dans des nuages plus menaçants et moins roses; qu'on nous

permette une comparaison moins ambitieuse que ne le penseront peut-être quelques lecteurs : il ressemblait alors à César qui, à l'âge de trente ans, parcourait en pleurant les rues de Rome, avec le regret de n'avoir encore rien fait, si ce n'est une dépense de trente millions de sesterces. Dans ces moments de réflexion, la poésie de M. de Raousset revêtait un autre accent, comme le prouvent les lignes suivantes, et les belles poésies qui sont à la fin du volume.

. . . .
. . . .
Dieu condamna l'homme au travail austère,
Et de la douleur le fit compagnon ;
Il faut déchirer le sein de la terre
Pour en féconder le moindre sillon.
. . . .
Plus on veut savoir, plus grande est la peine,
La science amère est lente à venir,
Et quand on arrive enfin, hors d'haleine,
Vient la pâle Mort, suprême avenir !
. . . .

Dans ses moments de folie, il improvisait des vers comme ceux-ci, vers qu'il nous a répétés deux ou trois fois en Amérique :

Mon cœur, en désespéré,
Court la prétentaine ;
Qui peut savoir si j'irai
Jusqu'à la trentaine !

Mais que l'avenir soit gai
Ou qu'on me *fusille*...
Baisez-moi, Camille, ô gai!
Baisez-moi, Camille!...

Cette nature ardente et vive ne pouvait compter sur les suffrages de quelques crétins aussi égoïstes que positifs; aussi passait-il aux yeux de ces derniers pour une tête brûlée; combien de génies ont passé pour fous!... l'infortune du Tasse a plus d'une sœur; nous voyons dans l'une des notices publiées sur le compte de M. Raousset qu'un jour quelqu'un lui dit:

« Mais, Gaston, quand donc serez-vous calme?

« —Quand je serai mort, » répondit-il.

On a trop parlé de ses excentricités d'alors; elles sont excusables chez un homme inexpérimenté qui se croit obligé de faire comme les autres, et de vivre en grand seigneur. Réellement doué du mépris des richesses, il gaspilla sa fortune non pas en grigou, comme tant de faux prodigues, mais en prince; sa prodigalité visait parfois à la philosophie; ne serait-ce pas ce sentiment qui l'inspirait lorsqu'un soir, revenant d'une réunion où il avait eu à constater quelques petitesses, il arrive au pont des Arts, donne au contrôleur une pièce jaune ou blanche, reçoit le change, le jette dédaigneusement dans la Seine, et se rend chez lui, au quai Voltaire, avec la satisfaction de pouvoir se dire libre d'une servitude sous le joug de laquelle sont courbés tant de fronts?... Passons-lui cet attelage noir, aux harnais d'argent, qu'entou-

rait la foule à certaines stations du boulevard, et dont, plus tard, en Amérique, il parlait avec un sourire qui n'était ni sans bonheur ni sans tristesse; passons-lui sa villa d'Auteuil... Obligé de la quitter, il loue un bateau à vapeur, s'y installe avec tout le confort désirable, cuisiniers, musiciens, *etc...*, et se met à vivre le plus possible tout en descendant lentement les flots de la Seine et ceux de la vie. Au bout de quelques semaines, apercevant une belle résidence, penchée sur les bords du fleuve, dans les environs de Rouen, *on* la loue, et le voilà fixé pour quelque temps dans cette charmante retraite, une coupe de miel à la main, coupe au fond de laquelle il trouvait encore de l'amertume. Ces délices de Capoue n'étaient point de nature à satisfaire les aspirations d'une âme qui rêvait sans cesse *quelque chose de grand,* selon sa propre expression. Durant ces alternatives de sommeil et d'émotions vives, il écrivait quelquefois des pages qui relèvent plus spécialement du domaine de la fantaisie. Son petit roman, *Une Conversion,* écrit *currente calamo,* dénote chez l'auteur les qualités d'un bon écrivain; du style, de l'imagination, de l'éloquence, tout s'y rencontre. M. de Raousset fit la lecture de son manuscrit dans les salons de la duchesse de G***, devant un auditoire féminin des plus gracieux et des plus avides. C'est à propos d'un des membres de cet aréopage, qu'une des plus méchantes crinolines de l'assistance s'écria quelquefois: « Tant d'amour et tant de maigreur!... » La nature spéciale d'une confidence nous interdit

d'en dire davantage. Le petit roman en question a été publié il y a quelques années, et a, dit-on, rapporté de jolies sommes aux éditeurs. Dans un passage de sa lettre à son frère, M. de Raousset s'exprime ainsi : « N'oublie pas les manuscrits que P... a eu la faiblesse de livrer à... , etc.... » M. de Raousset écrivit aussi quelques drames qui n'ont point vu le feu de la rampe, soit qu'il ne les ait point achevés, soit que se reconnaissant incapable de solliciter une DIRECTION quelconque, il ait négligé de les présenter; nous avons tous ces papiers entre les mains, grâce à l'obligeance de son intime ami, le comte E. de M...

III

A demi ruiné, M. de Raousset tourna ses regards du côté de l'Afrique; en 1845, il réalisa le peu qui lui restait et se fit colon, non pas colon à la façon de ces travailleurs modestes et persévérants qui, tout en tripotant pendant de longues années, parviennent à faire de leur petit capital une belle fortune, mais colon ardent, aux plans vastes et hardis, colon dont le courage et l'intelligence incontestables devaient être paralysés par le manque de capitaux et de cet esprit pratique des affaires sans lequel on en fait rarement de bonnes. Il lui fallait d'ailleurs plus de latitude que le gouvernement central n'a l'habitude d'en accorder à nos entreprises coloniales. Il organisa de grandes chasses, et prit part à plusieurs expéditions militaires. Il parlait quelquefois de sa

querelle avec le maréchal Bugeaud à propos d'un olivier qu'il faisait couper de sa propre autorité, lorsqu'un officier d'ordonnance vint lui apprendre qu'il n'était pas seul propriétaire chez lui. A cette nouvelle, notre impétueux ami s'emporta avec violence, et protesta de toutes ses forces; il prit la plume, et publia quelques articles pleins de verve et de sens contre les restrictions malheureuses sous lesquelles notre système administratif écrase parfois l'initiative des colons. Sa réconciliation avec le maréchal ne se fit que plus tard, après la publication d'une brochure dans laquelle il revendiquait les droits de la population civile, et cela, avec une certaine éloquence.

« Personne plus que nous, dit-il, ne rend hommage aux services de l'armée d'Afrique; mais si la tâche du soldat est belle, la nôtre a son prix.

« La force qui détruit est dans l'armée ; la force qui produit et qui fonde est en nous.

« La France a jeté 1 milliard en Algérie; grâce à une population civile assez énergique pour n'avoir pas fui les aventures, il y a aujourd'hui près de 800 millions de capitaux immobilisés en Algérie.

« Ce chiffre a son éloquence.

« La société européenne de l'Algérie, fût-elle uniquement composée des cantiniers de l'armée, comme le disent les uns; se fût-elle formée, comme le disent les autres, du rebut de l'Europe et de l'écume de la Méditerranée, cette population compte aujourd'hui cent dix mille âmes. Elle travaille, elle possède ; ce n'est pas une

plèbe, c'est une société intéressée à l'ordre et mûre pour le règne de la loi.

« Qu'on nous dise, nous le demandons hardiment, quels sont les capitalistes qui consentiront à vivre dans un pays où les intérêts sont confiés à une administration que les administrés n'ont pas le droit de contrôler ?

« L'homme qui, dans son département, peut être conseiller municipal, conseiller général, électeur, député, renoncera-t-il volontiers aux avantages, à l'influence, à la considération qui se rattachent à une telle position pour aller se fixer dans un pays où la liberté individuelle même n'est pas garantie ?

Et plus loin :

« Un coup de canon tiré sur l'Océan peut mettre en péril nos possessions d'Afrique ; une bataille perdue peut nous chasser de cette Algérie si chèrement conquise.

« Dans cette catastrophe, l'armée perd un beau champ de manœuvres, mais elle conserve ses grades, ses décorations, sa solde, ses chances d'avancement. Rien pour elle n'est changé.

« L'administration revient en France ; elle y retrouve ses places, ses appointements et.... d'autres administrés.

« Quant à nous qui devons laisser en Algérie nos fermes, nos terres et nos maisons ; nous, qui en définitive, représentons le seul résultat, le seul travail d'avenir qui se soit produit jusqu'à ce jour, nous reviendrions demander l'aumône à notre pays ! »

Nous voyons dans l'une de ses correspondances

d'Afrique qu'il avait d'abord essayé d'obtenir une concession du gouvernement, et qu'après d'inutiles efforts, il avait dû se résigner à faire l'acquisition d'un millier d'arpents dans la plaine de la Mitidja.

« Je n'ai pas, dit il, un pouce de terrain qui ne soit d'une admirable fécondité, et je possède des sources abondantes qui me permettront d'arroser toute la propriété pendant les plus fortes chaleurs. Le jour où la Mitidja aura vingt-cinq mille habitants, Ben-Bernou rapportera bien près de 100,000 francs par an. Voilà de bien belles promesses pour l'avenir, mais tu sais qu'on peut mourir de faim à côté d'une mine d'or; peut-être, moi aussi, mourrai-je de misère sur mes 100,000 francs de rente en espérances, etc... — Mes ressources seront bientôt épuisées, et alors seulement commencera la lutte; alors je me désespérerai de ne pouvoir exploiter ma mine d'or. Que n'existe-t-il donc un de ces braves usuriers qui prêteraient sur un héritage à venir?... etc. Mes calculs sont appuyés sur l'exemple de plusieurs colons, mes voisins. Je me suis attaché à cette propriété par les espérances qu'elle me donne, et c'est un crève-cœur pour moi que de penser aux difficultés que va me présenter l'exploitation, faute d'argent; crève-cœur d'autant plus cruel que je ne puis pas mettre en doute le succès. Un de nos compatriotes est venu s'établir en Afrique il y a huit mois, sa propriété vaut tout au plus Ben-Bernou. Eh bien! M. B., sans avoir dépensé 100,000 fr. gagnera cette année-ci 50,000 fr... Jamais argent ne fut moins hasardé que celui qu'on emploie ici à une colonisation intelligente.

« L'Afrique a bien changé depuis le gouvernement du

maréchal B...... La province d'Alger que j'habite est parfaitement tranquille. Les Arabes vivent avec nous en bons voisins, et nous les employons à la culture des terres. Le pays lui-même offre de grandes ressources à l'agriculture, et l'industrie promet d'y être florissante. La partie de l'Algérie qu'on nomme le Tell (*Tellus*), c'est-à-dire la partie arable, occupe plusieurs mille lieues carrées, et peut supporter dix millions d'habitants au moins. Les plus belles portions de la France n'approchent pas en fertilité des parties moyennement fertiles de cette terre qui repose depuis tantôt deux mille ans, etc..... Avec un petit effort de la part du gouvernement, la Mitidja serait peuplée et cultivée comme un jardin, en deux ans, etc... »

Notre ami, comme on le voit, ne se trompait guère sur le riche avenir de cette belle colonie française ; il est seulement à regretter pour lui que les capitaux et l'esprit rassis des affaires lui aient fait doublement défaut en cette circonstance.

Une fois en Amérique, il put étudier *de visu* les conséquences du système beaucoup plus large sous la protection duquel grandit cette foule innombrable de pionniers qui, en quelques mois, peuvent abattre des forêts et bâtir des villes sur leur emplacement. Il put reconnaître alors que le caractère des colons est pour beaucoup dans le succès de ces entreprises, et que les gouvernements n'ont pas toujours tort. Il nous citait à l'appui le fait suivant. Se promenant un jour dans une des plaines de l'Algérie, il rencontra dans une petite maison de bois un colon français,

un Parisien, occupé à graver sa carte de visite, pour la porter à un voisin campé deux lieues plus loin !... Jamais pionnier américain n'aurait conçu pareille idée.

Parfois, M. de Raousset négligeait les occupations sérieuses pour faire la chasse aux bêtes fauves, ou recevoir dans sa villa de nombreux amis. Un de ses caprices consistait à faire paraître subitement au dessert un jeune lion apprivoisé ; cet incident n'était pas de nature à rassurer tous les convives.

Traité comme un ami par le nouveau gouverneur, le duc d'Aumale, il se rendait souvent à Alger pour faire la partie des princes et des officiers supérieurs, ou causer avec les princesses. Ayant toujours l'habitude de faire les choses en grand, il y consommait sa ruine. Le duc d'Aumale était au moment de venir à son secours, en lui faisant obtenir une vaste concession, lorsque éclata la révolution de 1848, révolution qui a modifié le cours de tant de choses et d'existences. Cette révolution le ruinait sans doute, mais elle ouvrait à l'ambition d'une jeunesse ardente les portes d'un avenir inconnu, avenir que son imagination remplit aussitôt d'or et de lumière. A ceux qui n'ont point encore leur place faite dans la société, les révolutions semblent offrir une de ces arènes géantes dans lesquelles descendent les masses, et au travers desquelles ils espèrent se faire jour ; comme si au milieu de ces hurlantes cohues, la voix du vrai mérite parvenait toujours à dominer celle des intrigants affamés d'or et d'honneur. Nous allons voir comment M. de Raousset gouverna sa barque au

milieu du flot populaire, et contre quels écueils elle se brisa.

Ce jeune homme était trop ardent, trop intelligent, trop novateur pour bouder le progrès avec son père, et pour rayer la révolution de l'histoire, à l'instar du père Loriquet. Il était trop sage pour vouloir d'une république rouge, effrénée, qui pût rappeler les jours sanglants de 93; il était démocrate à la façon de Lamartine, c'est-à-dire plus poëte qu'homme d'État, plus honnête qu'intrigant. Il avait des principes trop élevés pour s'abaisser au niveau des coteries ; reconnaissant dans chacun des partis en compétition des exagérations nuisibles à l'établissement d'un gouvernement solide et durable, il conçut une espèce de synthèse éclectique peut-être fort belle, mais à coup sûr maladroite au point de vue politique. Il se mit ainsi lui-même en dehors de tous les partis, c'est-à-dire presque en dehors de toutes les chances. Il établit son quartier général à Avignon, et y fonda le journal *la Liberté*. Il prit plusieurs fois la parole avec succès dans les clubs de cette ville ; ses professions de foi, respirant toutes des sentiments élevés, dans lesquelles l'amour de l'ordre marche fièrement avec l'amour de la liberté, firent quelque sensation. Ses goûts aristocratiques n'étaient point ceux d'un homme ennemi de masses, et, plus d'une fois, on le vit se mêler sans façon aux portefaix du Rhône, avec lesquels il discutait franchement quelques-unes des simples questions à l'ordre du jour ; il se fit même de sincères partisans parmi cette classe d'hommes ; il

s'en souvenait sans doute en Californie quand, dégoûté du positivisme de certains marchands, il s'écriait avec amertume : « J'ai toujours trouvé plus de cœur sous la blouse que sous l'habit noir ! » Vinrent les élections ; par deux fois il échoua, faute de quelques milliers de voix ; il *ramassa* même une *affaire*, selon sa propre expression ; la rencontre eut lieu près de Paris, et sa balle cassa le bras de son adversaire.

Il n'en continua pas moins à lutter avec sa plume, et le journal *la Liberté* se fit remarquer entre bien d'autres par le talent, l'énergie, l'audacieuse intelligence de son rédacteur ; il soutint vivement la candidature du prince Louis contre celle du général Cavaignac.

Il a publié plus tard, dans le *Messager de San Francisco,* des articles relatifs à d'autres questions, mais non moins dignes de l'attention publique. Il ne fallait ni tant de talent, ni tant d'honnêteté, ni tant d'indépendance aux hommes de parti, autant dire aux tripoteurs des affaires nationales; c'est pourquoi il échoua aux élections de l'Assemblée législative, comme il avait échoué à celles de l'Assemblée constituante.

Ceux qui croiraient qu'en France M. Gaston de Raousset-Boulbon n'a su que gaspiller un million et quelques années de sa jeunesse se tromperaient lourdement. Ils pourraient se faire une idée de ce qu'il y avait en fermentation dans ce cœur et dans cette tête, s'ils pouvaient parcourir les papiers qui sont entre nos mains. La collection de son journal

la Liberté démontre que, comme homme politique, il était de ceux qui, avec le respect de l'ordre et des institutions fondamentales de la société, veulent néanmoins une marche progressive vers l'avenir, sous peine de mort pour les générations actuelles. Lorsque quelque crise inattendue met en péril la paix du monde, l'opinion publique s'émeut; elle se fait jour d'une façon ou de l'autre, et sa pensée éclate forcément, quelles que soient les restrictions apportées à la liberté de la presse dans certaines parties de l'Europe. Au moment même où je mets la dernière main à cet ouvrage, les brochures sillonnent à l'envi l'horizon politique, jusqu'au point de faire croire à un véritable orage. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a parfois des éclairs de *chaleur,* et sans tonnerre, comme on dit vulgairement. En 1848, il n'en fut pas de même; les soulèvements de la Hongrie et de l'Italie firent descendre dans l'arène, où elles prirent un bain de sang, l'Autriche d'abord, la Russie ensuite.

M. de Raousset écrivit alors une assez forte brochure qui ne vit pas le jour de la publicité, et que je viens de lire avec autant d'étonnement que d'admiration. Dans un langage riche d'éloquence, de justesse, de sagesse et de clarté, il y traite les questions sociales et politiques que la tempête venait de mettre à l'ordre du jour. Il y apprécie le manifeste de M. de Lamartine, la conduite du gouvernement provisoire, celle des puissances du Nord, les questions hongroise et italienne avec une vérité telle, qu'on

dirait de l'histoire écrite froidement vingt ans après. Lui aussi, s'adressant à un gouvernement dont il blâme l'attitude irrésolue, et répondant aux articles de M. de Girardin qui réclame la paix armée, se demande à chaque instant : « Est-ce la paix, est-ce la guerre? » Cet écrit tient à la fois de la philosophie, de l'histoire et de la politique pratique.

Nous retrouvons aussi des ébauches d'ouvrages que l'agitation de sa vie ne lui a sans doute pas permis d'achever et de publier, fait à jamais regrettable. L'un de ces *essais* traite des réformes politiques, de la centralisation, de la décentralisation, des fonctionnaires publics, des élections, des assemblées nationales, etc... Le plan d'un autre livre divisé en cinq parties embrassait : 1º l'Europe moderne; 2º la Renaissance; 3º l'Ère chrétienne; 4º le Monde païen; et 5º des Conclusions.

Une préface avec le titre suivant : *Coup d'œil sur le Monde,* donne une haute idée du talent et de l'intelligence de ce jeune homme qui, ne trouvant à se faire jour ici, devait aller chercher au loin l'occasion de quelque grande chose à tenter, de quelque grande lutte à soutenir.

C'est ici la place d'une anecdote californienne; le lecteur comprendra qu'en traçant le tableau d'une vie si agitée, l'auteur soit fréquemment obligé de faire comme une étude comparative entre les diverses époques de ce passé, et d'en rapprocher certaines dates.

C'était en 1851 ; nous visitions un *rancho* situé au

beau milieu d'une propriété de dix lieues carrées, dans le comté de Yolo, en Californie, c'est-à-dire en plein désert. A cheval, la carabine en bandoulière, nous allions partir pour la chasse aux *elks* (élans), chasse d'un grandiose inimaginable, et qu'aucun souverain de la terre ne pourrait s'octroyer aujourd'hui, car j'ignore dans quelle contrée on pourrait encore rencontrer des troupeaux de sept à huit cents cerfs de haute taille, fuyant assez lentement devant ces ennemis étranges et nouveaux pour eux, à ce point qu'ils se retournaient souvent pour nous considérer avec un certain air de surprise. M. de Raousset, attendant le signal du départ, semblait rêveur; deux mots amenèrent la conversation sur les chasses en France, et puis sur le passé. « —Qui m'aurait dit, s'écria-t-il, qu'un jour je serais dans cette plaine déserte, chassant les elks? » En quelques minutes, la conversation bondissant pour ainsi dire comme les troupeaux d'antilopes qui paissaient à un demi-mille, nous ramena, je ne sais comment, aux portes d'Avignon et au temps des élections. Alors il s'écria d'un ton plein de tristesse et quelque peu ironique : « — O Avignonais! qui m'avez préféré B*** de Carpentras! » En ce moment tout était prêt, et nos chevaux partirent au galop.

Son échec dans le département de Vaucluse lui causa un profond découragement. Il philippiqua avec véhémence contre ce gâchis général, ainsi qu'il l'appelait, publia plusieurs brochures fort éloquentes sur les *abus*, les *réformes*, et partit enfin pour Paris, en mai 1850.

Nous avons déjà parlé de ses relations avec le duc d'Aumale ; avant la révolution de février, il avait eu l'occasion de voir le roi Louis-Philippe à Neuilly ; il s'était rendu à cette audience, malgré l'avis des médecins et les tortures d'une fièvre atroce. Nul doute que sans la révolution, M. de Raousset n'eût fini, avec le temps et de si hautes protections, par se faire, dans les rangs de cette France dont les erreurs sont si rares, dont la généreuse intelligence est si constante, une place digne de lui. Incapable de tourner le dos aux victimes de l'infortune, M. de Raousset fit l'acquisition d'un joli lot de fruits des jardins de Versailles, et les adressa au château de Claremont. Il se rendit lui-même à Londres, où il reçut du duc d'Aumale les deux lettres suivantes, dont nous avons les originaux entre les mains :

« Lundi 22 octobre.

« Mon cher comte,

« Je suis appelé aujourd'hui à Londres pour quelques affaires, et je serai charmé de vous y voir.

« Vous me trouverez à une heure et demie à 23, Northumberland Street.—*Strand*.

« Mon frère y sera aussi ; il sera charmé de vous voir, ainsi que M. L.... Il va sans dire que M. de P.... serait aussi le très-bien venu.

« J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous serrer la main. Mille amitiés.

« H. D'ORLÉANS. »

« Claremont, mardi 23 octobre.

« Mon cher comte,

« Le roi et la reine me chargent de vous inviter à venir demain soir, ainsi que M. L..., manger à Claremont des beaux fruits que vous nous avez apportés de Versailles.

« Si vous partez de la station de Waterloo-Bridge à deux heures et demie, vous arriverez à Claremont de manière à ce que nous puissions causer encore deux ou trois heures avant le dîner, qui est à six heures et demie. En quittant Claremont le soir à huit heures, vous pouvez prendre un convoi qui vous amène à neuf heures et demie à Londres ; à moins que vous n'aimiez mieux passer la nuit à Esher, à la petite auberge de l'Ours (*The Bear*), qui est fort bonne.

« A demain, mon cher comte.

« Mille amitiés.

« H. D'ORLÉANS. »

Dans cette entrevue purement de courtoisie et de politesse, les deux amis, à ce qu'il paraît, n'agitèrent aucun projet sérieux ; ou, du moins, les vues de M. de Raousset ne trouvèrent pas chez le duc d'Aumale un accueil aussi complet qu'il aurait pu le désirer. Toujours est-il que, plus tard, en Amérique, M. de Raousset me remit quatre lettres du prince ; deux m'ont été soustraites. A une question assez vague il me répondit à peine, et comme avec tristesse ; je n'insistai pas, mais je suis fermement persuadé que si, de loin, le duc d'Aumale avait suivi des yeux celui

dont nous écrivons l'histoire, qu'il l'eût aidé tant soit peu et à propos, sinon lui, du moins le duc et la duchesse de Montpensier ne s'en repentiraient pas aujourd'hui, et peut-être le Mexique non plus. Il ne faut souvent qu'une paille, qu'un grain de sable, tombés dans l'un des plateaux d'une balance, pour le faire pencher d'un côté et trancher les intérêts les plus graves.

IV

M. de Raousset revint à Paris en mai 1850. On n'y parlait alors que de la Californie, cette contrée jeune et sauvage qui baignait ses pieds d'or dans les flots du Pacifique dont elle semblait être sortie tout à coup, comme pour inviter la terre entière à la saluer. Le premiers récits paraissaient fabuleux et n'avaient provoqué qu'un sourire. L'étonnante réalité se dressant enfin plus haute que jamais devant le monde, l'Europe se hâta de déverser au delà des mers un flot d'émigrants d'une moralité contestable, mais dont la majorité se trouvait douée de cette audace et de cette intelligence qui constituent les races fortes, sinon les plus pures. Sans fortune, au lendemain de plusieurs revers, M. de Raousset n'hésita pas, et, nouvel Argonaute, il s'embarqua pour courir, non point à la con-

quête de la moderne toison d'or, mais à celle d'un manteau de gloire qu'il ne devait porter qu'un jour... Justifiant ainsi deux de ses propres vers cités plus haut :

> Et quand on arrive enfin, hors d'haleine,
> Vient la pâle Mort, suprême avenir !...

N'ayant que des ressources fort modiques, il prit un passage de troisième classe à bord d'un steamer anglais, et Dieu sait ce qu'il dut souffrir en cette circonstance. Ceux-là seuls qui ont fait ce voyage en peuvent parler en connaissance de cause. Nous passerons sous silence les souffrances matérielles qu'il eut à endurer ; nous dirons seulement que ce déclassement social, quoique provisoire, dut lui paraître bien douloureux. Au milieu de cette cohue d'aventuriers sans foi ni loi, tous altérés par la soif de l'or, sales, grossiers, enragés d'égoïsme et de pauvreté, que ne dut-il pas souffrir, obligé de rester sur l'avant et de respecter la limite qui lui interdisait les promenades sur l'arrière !... Ces contrariétés sont intolérables à la mer, surtout pour un gentilhomme. Voici la longue lettre qu'il écrivit à l'un de ses amis et qui a déjà été publiée :

« A bord de l'*Ecuador*, 22 juillet,
par le 10e de lat., 84e de long.

« L'*Ecuador* est un petit steamer qui danse à cette heure sur la grande houle du Pacifique. Malgré ces

détestables conditions, je vais essayer de t'écrire, mon cher ami, conditions mauvaises, en effet, car les plumes en fer me poursuivent jusqu'à tes antipodes.

« Il est midi; le soleil est en ce moment perpendiculaire au pont du navire. Le passager stupéfait cherche vainement son ombre; la houle est forte et mon chien hurle sur l'avant; pauvre bête! comme son maître, il aspire à la liberté. Singulier navire! Le pavillon est anglais, le capitaine américain, l'équipage un peu de partout. Du reste, il marche bien, et si nous trouvons du charbon à San Blas, sur la côte du Mexique, nous pourrons être dans vingt-cinq jours à San Francisco.

« Seul à bord, probablement, je pense et j'écris. Une centaine de passagers sont vautrés, de çà, de là, dormant et suant, seules choses que puisse faire un étranger dans ces torrides régions. Tout ce monde-là vient des États-Unis, la plupart sont, d'origine, Espagnols, Allemands ou Français. La soif de l'or les traîne tous par le même chemin, la Californie est au bout. Combien peu, sans doute, y trouveront la satisfaction de leurs désirs! et moi-même, quel sort m'attend au terme de ce voyage?

« Certes, j'ai déjà bien souffert, depuis mon départ de l'Europe! Je vis aux dernières places, à peine nourri, point couché, confondu avec des goujats : j'ai encore vingt-cinq jours à subir cette existence. Loin de la voir s'améliorer, je la vois s'aggraver en Californie, cependant je ne me repens pas, et je m'applaudis d'avoir pris cette résolution. Au milieu même de ma misère actuelle, et plus que jamais, je sens que je ne puis vivre en France, à moins d'y posséder la vigoureuse indépendance de la fortune. Y parviendrai-je? Dieu le sait. Moi, j'espère à peine. Je me trouve amené tout naturellement

à penser à ta propre vie, mon cher E... Pauvre ami, comment fais-tu pour être malheureux? car tu l'es! Que te manque-t-il? à mes yeux, rien, puisque tu possèdes une bonne partie des choses que je désire, et qu'il ne tient qu'à toi de te donner le reste. Si à cette heure tu grouillais comme moi, pêle-mêle avec un tas de galapians, parqué dans un navire où l'on étouffe, avec de la viande salée et de l'eau exécrable; si tu en étais là, de quelle auréole charmante ta vie actuelle t'apparaîtrait entourée! Je te le disais à Paris, je te le répète aujourd'hui, essaye. Quitte la France avec six chemises et point de domestique, fais-toi misérable, mais réellement misérable, pendant un an ou deux; voyage, fais le tour du monde, et quand tu retrouveras ta mère, Paris, tu ne penseras plus à te plaindre, tu seras heureux.

« Mais, niais que je suis, je te fais de la morale, je te donne des conseils.... comme si cela servait jamais à quelque chose! Tu veux que je te parle plutôt de moi et de ce qui m'entoure. Laisse-moi maudire cette exécrable plume de fer et le navire qui roule, et je te satisfais.

« Je suis parti de Southampton le 17 mai, à bord de l'*Avon*, superbe steamer de 1,800 tonneaux. On assure que les passagers y jouissent de tout le confort imaginable. Le fait est que j'ai vu de vastes approvisionnements de moutons, de volailles et de légumes frais; une vache même était à bord; mais, ô malheureux E....! j'avais une place de matelot, et je ne puis te parler que de la viande salée et du biscuit de l'*Avon*. On n'en meurt pas, c'est tout ce que je puis dire. T'imagines-tu ce que c'est que de se trouver sans transition, comme je l'ai fait, dans un cercle de matelots et de domestiques? La

première heure est une heure cruelle. Certes, on ne manque pas de bonnes raisons qui font appel à plus de stoïcisme, mais pour moi comme pour toi, la vie est faite de sentiments. Il y avait à bord une douzaine de Français, un vicomte de bon aloi, de Touraine, je crois, réactionnaire fougueux, quoique ne manquant pas d'esprit; un gentilhomme breton, assez *Gazette de France*, bon diable et fort têtu; un M. de Navailles, payeur à la Guadeloupe, homme bon, spirituel et sensé; deux Bretons inoffensifs, quoique capitaines au long cours; un monsieur qui, ayant beaucoup voyagé, se croyait dans l'obligation de se montrer très-réservé; un épicier de Bordeaux, gasconnant comme un forcené; un M. Jocrisse, et enfin le frère d'un banquier californien.... Ces messieurs ont bien voulu reconnaître, après quelques jours de traversée, que je pouvais, quoique passager de l'avant, frayer avec eux sans les compromettre. Cette société m'a fait paraître le temps plus court, bien qu'en dignes Gaulois nous ayons braillé politique pendant les trois quarts de la traversée.

« Je devrais, mon cher E..., en bon voyageur, si je l'étais, te faire une description détaillée de Madère, avec la pittoresque avant-garde de Porto Santo. Ces paysages-là sentent le maître; Salvator n'eût pas mieux fait: crêtes sombres, dont les silhouettes hardies coupent le ciel; rochers calcinés que lèche l'indigo des vagues; horizon blanc, ciel de feu, tout cela, mon ami, vaudrait la peine qu'on charge sa palette; mais songe que j'écris sur un pont qui tremble, et que mon amitié pour toi est seule assez forte pour m'empêcher de briser l'atroce bec de fer que je tiens entre mes doig's; le moyen d'être peintre et poëte dans de pareilles conditions !

« L'épicier bordelais me joignit sur le pont, en face de cette île, sœur des îles Fortunées, et m'apprit que Madère produit un vin fort estimé; je le remerciai du renseignement, et l'assurai que j'en vérifierais l'exactitude à notre arrivée à terre. Quoique passager prolétaire, j'avoue que je n'y manquai pas. Il nous est mort à bord un major anglais qui allait à la Jamaïque; mort d'eau-de-vie, s'il vous plaît, comme il convient à un major anglais. L'eau de-vie l'a conduit au *delirium tremens* et de là au *tetanos*. Tu sais comment on *enterre à bord*. Le mort cousu dans un sac est jeté à l'eau. C'est assez triste.

« Le 3 juin, nous avons passé le tropique, je m'attendais à quelques-unes de ces cérémonies qui faisaient la joie des vieux navigateurs; mais le bonhomme Tropique n'est pas descendu par le grand étai, nous n'avons pas reçu le baptême. Le passage du tropique n'a donné lieu qu'à cette plaisanterie douteuse envers Jocrisse, le passager; on lui a fait voir le tropique dans une lunette, il est convaincu qu'il l'a vu, voilà tout. La science vient, la poésie s'en va, le positivisme monnayé prend la place de la vieille gaieté de nos pères.

« Le 7 juin, nous avons jeté l'ancre à la Barbade. Ici, enfin, nous apparaît la population nègre dans toute sa profusion. L'Européen disparaît, le mulâtre occupe le haut du pavé. Le soir, nous eûmes un bal de femmes de couleur, bal très-décolleté, comme bien tu penses Les mulâtresses sautaient aux sons du fifre agréablement accompagné du tambour de basque et du violon; j'oubliais un basson qui ne faisait, ma foi! pas un mauvais effet. J'espérais voir la *bamboula*, la vraie danse qui convient à ces sauvages, et je n'ai trouvé que la contredanse importée par les Anglais et les robes à volants. Il

n'est pas de colonie anglaise où le nègre ne cherche à paraître Anglais; je te laisse à penser quelle caricature ce peut être qu'une négresse en chapeau rose, affublée d'une robe à trois volants. En somme, nous avons passé fort agréablement deux jours à la Barbade. L'île est petite, mais très-habitée, très-cultivée, très-florissante.

« De la Barbade à Saint-Thomas, nous longeons presque toujours les Antilles sur la droite. La mer est calme, le ciel constamment orageux. Contrairement à sa réputation, nulle part la mer des tropiques n'atteint la limpidité des parages d'Afrique.

« Le 11, nous étions à Saint-Thomas, beau port d'où le douanier est banni. Là, cher ami, j'ai acheté des filets, précaution que j'ai prise dans le cas où je serais obligé de gagner ma vie à San Francisco. Je me ferai pêcheur. —Pêcheur, marchand de poisson, quelle chute!

« J'ai bien envie de déchirer cette lettre, et d'attendre pour t'écrire que je sois ressuscité. Pêcheur! c'est très-joli à rêver à l'ombre et au frais en prenant le thé..... Mais... Allons! du courage, et en avant! On en revient. Que de philosophie je fais maintenant à l'aspect de ces filets! Philosophie, morale, raison, vous venez bien tard!

« Après Saint-Thomas, Porto-Rico, un pays comme tu n'en as jamais vu, un panorama comme tu as pu en rêver, un cadre dans lequel il semble que la vie doit être composée tout entière d'or, de lumière et d'amour. Imagination, faculté douce et cruelle à la fois, que me parles-tu d'amour, de lumière et d'or? L'Atlantique roule pesamment; les Américains, mes compagnons, ne laissent voir que des visages sinistres; j'ai la tête étourdie, et ma bourse est à peu près vide!

« Le 14 juin, Saint-Domingue, terre basse, végétation terne; le lendemain la terre se rapproche, s'élève, se boise, verdit et se colore : voilà bien notre belle colonie perdue, dont les révolutions ont fait le ridicule empire de Soulouque. N'ayant pas vu Sa Majesté, ni le duc de Trou-Bonbon, ni le baron du Petit-Trou, ni le prince de la Marmelade, ni le marquis de La Morue; je ne puis t'en parler sans m'exposer à de graves inexactitudes. Quant à leur pays, il est, hélas! plus beau que la Provence.

« Nous quittons la Jamaïque le 20; c'est la dernière des Antilles que nous verrons: terres bénies où l'homme devrait raffiner la vie, et où il ne raffine que du sucre. C'est grande pitié que de voir ce paradis terrestre ainsi désolé. Ici, nous avons changé de navire ; nous sommes à bord du *Dee*, autre navire anglais qui va nous porter à Chagrès. J'ai failli noyer mon bagage en allant à bord : juge de mes transes, mon magot était dans ma malle. Depuis ce jour, je le porte affectueusement autour de ma ceinture.

« Sainte-Marthe! Enfin nous voici dans la véritable Amérique, l'Amérique espagnole. Des ruines, des mendiants, une race abâtardie, mélange hasardeux de tous les sangs, des fainéants qui pincent de la guitare, des femmes sur les balcons, des enfants tout nus, petits sauvages errant pêle-mêle avec les chiens; de loin en loin un moine, Basile à face plate; pas un navire, pas une barque dans le port, et tout cela dans un pays admirable: voilà l'Amérique espagnole telle que les révolutions l'ont faite. Après Sainte-Marthe, nous passons Carthagène et débarquons à Chagrès. C'est dans les environs de cette ville que débarqua Pizarre. Que ferait Pizarre aujourd'hui?

« Ici, mon ami, le voyage commence à devenir pittoresque. On remonte la rivière de Chagrès pour traverser 'isthme, mais ne pense pas que le voyageur ait pris possession de ces bords restés dans l'état où Dieu les fit. Le coche d'Auxerre à Joigny ferait lui-même une étrange igure dans les méandres de ce fleuve bizarre. Me voici couché dans une de ces pirogues dont les voyageurs ious racontent des merveilles, creusées dans un arbre, conduites à la pagaye par trois sauvages entièrement ius. De temps en temps, avec mon fusil, je m'amuse à irer quelque héron qui passe; l'écho du fleuve se réveille, des bandes de perroquets s'envolent en criant.

« Ne t'imagine pas que Chagrès soit une ville. Un vieux fort à l'entrée de la rivière se cache sous un manteau de verdure; quelques mendiants sang-mêlé y représentent la garnison; sur la rive droite, des huttes de roseaux posent pour une ville; il est vrai qu'en face de cette antiquaille espagnole, le drapeau constellé de la jeune Amérique flotte sur des maisons de bois d'un aspect plus moderne; ceci, c'est la conquête pacifique de l'industrie; l'Espagne et les États-Unis sont là côte à côte, mais ceux-ci vivent et l'autre dort pour ne se réveiller jamais.

« La rivière de Chagrès et d'une splendeur monotone. On chemine entre deux rideaux de verdure ; des arbres gigantesques, des arbustes d'espèces sans nombre, des plantes bizarres, des lianes sans fin plongent dans ses eaux vertes ; des perroquets voltigent en criant dans cette frondaison bariolée comme eux ; des singes escaladent les cocotiers, des serpents se balancent et se mêlent aux lianes; des caïmans se jouent dans le limon du fleuve. Ceci, mon ami, vaut bien la Durance et le Beu-

vron; mais heureux celui qui ne succombe pas à la tentation de quitter leurs rives pacifiques !

« Nos sauvages ont pagayé jusqu'à dix heures du soir; un *pueblo*, un village, si tu préfères, marque cette station. J'ai passé la nuit dans la barque; mes compagnons de route, plus délicats, sont allés se coucher sur une peau de bœuf avec le sol pour matelas et un caillou pour oreiller.

« J'ai pourtant pris d'excellent chocolat dans un de ces pueblos, d'autant meilleur qu'il était servi par une des plus belles créatures que j'aie vues de ma vie; une femme couleur de terre cuite avec des cheveux crêpus; mais quelles lignes! quelles couleurs et quelles épaules! Ces bienheureuses épaules sont toujours nues; aucune espèce de corset n'emprisonne la gorge, gorge superbe que souvent découvrent les ondulations d'une robe mal attachée. De tout ce que j'ai vu, depuis mon départ, ces épaules sont encore une des beautés les moins incontestables et les plus curieuses; j'eus tout le loisir de m'en convaincre la veille du jour de mon départ, au bal, chez l'alcade de Crucès. Ici, enfin, je rencontrai quelque chose de ce que j'espérais dans les danses du pays. La gracieuse Espagne a laissé sur ces sauvages son cachet comme la roide Albion impose le sien à ses nègres.

« En sortant de ce bal, je rencontrai en pleine rue une table de jeu tenue par des Américains, une roulette, s'il vous plaît. Les muletiers, les bateliers viennent perdre là les dollars qu'ils extorquent aux voyageurs; je commençai par m'indigner et je finis par perdre six piastres.

« Sortons de Crucès, traversons l'isthme à dos de mulets et venons à Panama. Mais, avant d'y arriver, je

eux te conter la rencontre que j'ai faite dans cet isthme ui, comme le disent les journaux, est infesté de bri-ands. Nous cheminions, escortant nos mulets, dans ne gorge étroite et sombre, nos carabines au poing, œil au guet. Devant nous un encombrement s'était ormé, des mules et des muletiers se battaient dans la oue ; nous nous mîmes de mieux en mieux sur nos ;ardes et nous avançâmes. Il y avait là une vingtaine de nulets chargés chacun de deux caisses de médiocre ap-parence, cinq ou six hommes du pays marchaient après, es excitant de la voix et du geste. — Que portez-vous .à? leur demandai-je. — De l'or, me répondit-on, comme on m'aurait dit : du cuivre. — Chaque mulet portait deux cents livres ; fais le compte.

« Ces fortunes, ces dix fortunes étaient là, sans es-corte, au milieu d'une forêt vierge. Je regardai ma cara-bine d'un air honteux. Les habitants du pays doivent avoir une forte dose de gravité espagnole pour ne pas rire de l'accoutrement guerrier des étrangers qui pas-sent. — J'ai décidément bien du mérite à t'écrire mal-gré cette plume de fer.

« Panama est encombré de voyageurs ; un seul steamer était en partance, et imagine toi, pour te faire une idée de l'embarras général, que l'épicier bordelais a payé 425 dollars un billet de troisième classe dont le prix est de 150 au bureau. Arrivé à Panama le 25, je crois, je n'en ai pu repartir que le 20 du mois suivant. Enfin, je suis en route depuis quatre fois vingt-quatre heures, et, dans quinze ou vingt jours, probablement, je saluerai la Californie.

« Panama nous a donné un avant-goût du pays. Voici ce qu'est un hôtel dans cette ville. Imagine une grande

maison de bois occupée par des rangées de pliants sans draps, sans couvertures, sans matelas. De ces pliants, on en met tant qu'il peut en tenir. Le propriétaire de *Mansion-House*, mieux avisé, a fait construire tout autour de ses chambres des cases superposées, où s'insinue le voyageur. Chaises, tables et pots de chambre sont ici des meubles inconnus. J'ai vécu quinze jours caserné de cette manière, soigneux de mes affaires, comme tu me connais, et, quoique je fusse pêle-mêle avec des gens qui, certes, ne sortaient pas de faire leur première communion, on ne m'a rien volé. Ce *lodjing*-là, mon cher, coûte un dollar par jour.........................

« Quant à Panama, la ville des moines, églises, couvents, remparts, tout est en ruines. Toute institution, si bonne qu'elle soit, périt par l'abus; ceci est applicable surtout aux moines espagnols. Édifices ruinés, remparts, églises, couvents, canons abandonnés, population qui dort, c'est ici comme en Espagne.

« Ici surtout apparaît l'envahissement du Nord; pas une enseigne qui ne soit en anglais, les rues sont pleines de Yankees graves, sales et osseux. Le Français se reconnaît à la barbe; l'Espagnol a quelque chose de monacal dans les allures; l'Allemand est largement représenté dans toutes les variétés de la grande famille germanique; toutes les modifications du nègre, depuis le Congo jusqu'au mulâtre blanc; l'Indien natif et l'Indien croisé d'Espagnol, croisement qui produit plastiquement une des races les plus belles; le Chilien aux longs cheveux et au regard doux. Je n'en finirais pas, mon cher ami, si je t'énumérais tout ce que l'on rencontre dans les rues de Panama. Mais, ce que le regard se plaît à chercher, ce sont les splendides épaules

es femmes jaunes de ce beau pays ; quand je dis jaunes, 'est que je subis involontairement l'influence d'un souenir, car du blanc européen au noir de Guinée, toutes es couleurs se rencontrent parmi les indigènes.

« Nous avons à bord plusieurs Américains qui re-.ournent en Californie : l'un a rapporté à New-York 20,000 piastres ramassées aux mines en quatre mois ; un autre a récolté au moins 13,000 piastres d'or en onze mois. Un de ceux-là offrait aujourd'hui à un capitaine de navire 20 dollars par jour, s'il voulait travailler pour lui aux mines. Ces gens-là m'ont donné des détails de mœurs qui sont la chose du monde la plus fantasque. Le jeu, en Californie, est une fureur, mais une fureur et une débauche magnifiques. On parle de tables de jeu sur lesquelles le banquier étale 1 million de dollars, et il se trouve un ponte pour faire *banco*.

« Adieu, je vais vérifier tout cela par moi-même ; je franchis une cataracte, arriverai-je vivant ou noyé ?

« G. DE RAOUSSET-BOULBON. »

M. de Raousset laissa M. de P... à Panama, ce dernier comptait y ouvrir un magasin d'épiceries ; plusieurs fois M. de Raousset nous parla de cette halte sur la route de Californie, mais non sans rire. Il débarqua à San-Francisco, le 22 août 1850.

V

La première impression dut être pénible. San Francisco était une espèce de Capharnaüm où grouillaient cnsemble des débris de toutes les races de la terre; partout on entendait parler des langages divers, anglais, français, allemand, espagnol, chinois, etc., etc. La ville avait déjà subi l'épreuve de deux incendies considérables, mais elle renaissait toujours de ses cendres comme par enchantement. La hardiesse et l'activité des Américains sont proverbiales, mais jamais ce peuple ne déploya autant d'énergie que dans ces circonstances ; les constructions d'alors étaient toutes en bois ; on n'opposait aucun obstacle à ces feux de paille ; pendant l'incendie on traitait de l'achat de quelques mille pieds de bois, et le lendemain les charpentiers se remettaient à l'œuvre au

milieu des ruines fumantes. Beaucoup de consignataires profitèrent de ces sinistres répétés pour *sauver la caisse* et leurs marchandises, et écrire ensuite à leurs expéditeurs que tout était perdu, *sauf l'honneur !* c'est là l'origine de plus d'une fortune californienne. De tous côtés on ne voyait que des salles de jeu, où la roulette, le *monté*, le pharaon, pipaient rapidement l'or qui descendait des mines. Les trottoirs étaient couverts de marchandises, le port encombré de navires. Cette foule hétérogène semblait agitée comme par un mouvement fiévreux et désordonné. Les rangs étaient confondus; les égards, la politesse, la bonne foi, la sobriété, n'étaient plus que des mots vides de sens ; les détonations fréquentes des révolvers au coin des rues ou dans les salles de jeu, annonçaient de temps en temps aux passants qu'un procès venait de se juger de la façon la plus sommaire, entre deux parties, et qu'une balle égarée pouvait, à chaque instant, terminer la carrière de l'être le plus inoffensif, mettre un terme à ses rêves de fortune. Dans des hôtels construits en bois on habitait des salles communes, c'est-à-dire qu'on s'étendait plus ou moins mollement sur un simple matelas avec une couverture de laine ; il fallait manger dans des *boarding houses*, c'est-à-dire vivre avec de mauvais beefsteaks et du thé ou du café ; les restaurants français n'existaient pour ainsi dire pas encore.

M. de Raousset envisagea d'abord tout ce gâchis avec un certain dégoût, mais il avait brûlé ses vaisseaux. Il avait en outre une trop grande pénétra-

tion d'esprit pour ne pas entrevoir au delà de ces premiers désordres, l'aurore d'un monde nouveau, la marche d'une société forte et riche ; il se rassura tout de suite, rassembla son courage, et examina froidement à quels moyens grossiers, mais honnêtes, il pourrait demander son pain de chaque jour. N'étant ni capitaliste, ni marchand, ni propriétaire, ne voulant à aucun prix toucher aux spéculations de tripot, il accepta sans rougir le déclassement professionnel plutôt que la dégradation morale; il acheta un chaland, et avec l'aide de deux matelots, se mit à décharger les colis des navires mouillés au large. Il est à regretter qu'au moins sous ce rapport tant d'autres Français n'aient pas suivi son exemple, au lieu d'aller pêcher des poignées d'or dans la boue. Voici comment il s'exprime dans l'une de ses lettres :

« . . . . En savez-vous maintenant assez sur la Californie, pour vous faire une idée de ce que deviennent nos Français, nos *voyous* de Paris, nos anciens troupiers, notre plèbe remuante et passionnée, ignorante, brutale, spirituelle et enthousiaste, après deux ou trois ans de cette vie californienne ? Ici, la licence individuelle n'est tempérée que par la résistance facultative de chacun. Le même homme est souvent et en même temps gendarme, juge et bourreau. . . . . . .

« Dans ce pêle-mêle, un marquis de... est commis de son ancien coiffeur, passé banquier. Un ancien banquier, ex-millionnaire, sollicite une place de croupier dans la maison de jeu d'un ancien Hercule, qui manie aujourd'hui plus d'or qu'il n'a fait jadis de boulets de quarante-

huit..... M. H....... ancien colonel de hussards, lave et repasse des chemises; un ex-lieutenant de vaisseau est porteur d'eau; le vicomte de.... est garçon de cabaret et aspire au jour où il passera cabaretier; je ne sais quel duc est décrotteur. . . . .

Vous faites-vous maintenant une idée, je le répète, du dévergondage, de la licence, de la négation de toute loi où l'on arrive après deux ou trois ans de ce carnaval?. . Et pourtant! avec cette justice fantasque, cette force armée nulle, cette police absente, cette organisation problématique, tout marche! O philosophes! ô politiques! ô théoriciens! ô gouvernocrates! . . . .

Ici, nous sommes obligé d'entamer un épisode qui ne sera pas long, qui ne manquera peut-être pas d'intérêt et qui se rattache à notre histoire.

Un homme étrange sous bien des rapports, M. de Pindray, faisait déjà parler beaucoup de lui. Venu des premiers en Californie pour y continuer une des vies les plus aventureuses, il s'était emparé bientôt de quelques imaginations françaises. Plus d'un Américain même l'honorait d'une déférence toute particulière. D'une taille élevée, doué d'une physionomie distinguée, ayant toujours une tenue froide et digne, il attirait tous les regards lorsque, drapé dans son *sarapé*, il se promenait lentement dans les rues de San Francisco, au retour de ses chasses de l'autre côté de la baie. Il devenait presque fascinateur lorsque la circonstance lui permettait d'entrer en conversation avec des interlocuteurs assez intelligents pour le comprendre, ou avec des individus dont il croyait

avoir besoin pour assurer l'exécution de ses plans.

Obligé de quitter la France à la suite d'une affaire qui eut un immense retentissement, et qui avait failli compromettre les intérêts de plusieurs banques d'Europe, il avait beaucoup voyagé, beaucoup appris. Peu de personnes pouvaient soutenir l'expression énergique et froide, sombre et lumineuse tout ensemble, de son singulier regard. Il ne passait alors à San Francisco, où l'on ne connaissait pas son histoire, que pour un gentilhomme ruiné, un célèbre duelliste, et un grand chasseur. Il s'était fait des *rancheros* mexicains dont il avait su capter la confiance des auxiliaires fort utiles pour la chasse à l'ours gris. Il est téméraire à un homme seul de tirer un pareil animal. La manière la plus sûre de l'avoir, sans trop de danger, consiste à le faire lacer par des Mexicains à cheval, et à le tirer lorsqu'il se débat avec fureur contre les liens qui l'étreignent; c'est à cette méthode qu'avait recours M. de Pindray, pour jeter sur le marché de San Francisco la plupart de ces animaux, au front desquels il tirait une balle à bout portant avant de les livrer.

Cette ruse assez grossière passait largement dans les rangs de cette foule de marchands, d'agioteurs, de nouveaux débarqués, de citadins, qu'émerveillaient les récits du désert, et qui, tous, regardaient alors M. de Pindray comme un Nemrod incomparable. Somme toute, il était un excellent chasseur, et l'abondance du gibier qu'il jetait sur le marché de la ville en était une preuve éloquente. Un jour qu'il débarquait

le produit de ses chasses de la semaine sur l'un des *wharfs*, il fut insulté par quelques *rowdies* irlandais; levant lentement les yeux vers eux, il les considéra attentivement, puis reprit sa besogne sans rien dire. Lorsqu'il eut fini, il prit un de ces gaillards et le jeta froidement à la mer comme il eût fait d'un enfant; à l'assaut des six autres, il répondit en en démantibulant deux ou trois, et en faisait prendre la fuite aux autres.

M. de Raousset ne fut pas longtemps sans connaître la présence de M. de Pindray à San-Francisco, et sans apercevoir l'espèce de prestige dont il s'entourait. Il vint un soir dans un de ces bals masqués où baladaient sans ordre des morceaux de toutes les nations, où chacun fumait, dansait, buvait et querellait sans façon. C'était au Salon de la polka tenu par M. Bar.... Coiffé d'un large chapeau de paille, la barbe longue, il s'avança vers M. de Pindray qui, debout et appuyé contre une colonne, paraissait contempler d'un œil impassible cette arlequinade therpsichorienne. « Vous êtes le marquis de Pindray.—Oui monsieur? » Et moi je suis le comte de Raousset-Boulbon.—Alors, M. de Pindray exprima au nouveau venu toute la joie qu'il avait de le connaître enfin personnellement, après avoir si souvent entendu parler de lui; il le remercia chaleureusement de l'avoir, en différentes circonstances, protégé contre certaines attaques violentes. Il s'engagea entre ces deux explorateurs du nouveau monde une longue conversation que les vagues roulantes des galops et des polkas n'interrompirent pas un seul instant; on

remuait sans doute à la pelle ces vieux souvenirs d'une Europe que l'un avait dû fuir parce qu'il s'était brouillé avec la société, l'autre parce qu'il s'était ruiné un peu trop vite. M. de Pindray, dont la conversation n'était pas sans charmes, profitant de son expérience des Amériques esquissa avec beaucoup d'art les différentes phases à travers lesquelles il avait dû promener sa vie aventureuse.

Quelque temps après, M. de Raousset prit sa carabine, traversa la baie, et alla explorer les parages du Mont-au-Diable; il se mit à la recherche d'un de ces ours terribles dont M. de Pindray paraissait faire si bon marché. Il monta jusqu'au sommet du Monte-Diabolo pour contempler le lac solitaire dont M. de Pindray lui avait fait une description enchanteresse, lac qui n'existait pas; son intention était de tuer un de ces animaux, et d'en adresser la peau à une illustre dame française avec cette inscription tracée au revers, du sang de la bête : « A madame la duchesse de G... — Le comte de R. B. » Son attente fut trompée; il souffrit un peu, et revint avec la conviction que cette poésie ne lui vaudrait pas de grands profits en Californie.

Il acheta un autre chaland, et, la chemise de laine rouge sur le dos, travailla d'autant plus énergiquement que l'association de l'un de ses amis lui permettait de donner à l'exploitation de cette entreprise une plus grande étendue. La besogne était rude, mais assez lucrative, lorsque l'installation des wharfs américains vint ruiner l'industrie de ces

messieurs ; désormais, le débarquement des marchandises qui affluaient dans la Tyr moderne allait se faire à quai. La rencontre d'un steamer américain d'un fort tonnage, qui lui avait causé des avaries considérables, ne fut pas pour peu dans la décision qui lui fit abandonner une industrie de ce genre ; il n'était pas venu en Californie pour gagner seulement de quoi vivre.

M. de Pindray venait de *fatiguer* la confiance d'un propriétaire d'une terre ou rancho de dix lieues carrées ; d'enlever un troupeau de cinq cents bêtes à cornes qu'il avait, à travers mille obstacles, conduit à trois cents lieues au nord, vers Humboldt-Bay. Cette expédition difficile, le long de Mountain-Range, malgré rivières et forêts, accusait autant d'audace que d'énergie, et faisait les frais, sinon des fournisseurs, du moins de toutes les conversations. M. de Raousset, qu'un secret esprit d'antagonisme faisait sans cesse étudier M. de Pindray, conçut alors l'idée d'explorer les comtés mexicains que bornent ceux de Los-Angelès et de San Diego ; comtés si florissants autrefois sous l'administration des Pères jésuites, qu'on y voyait des troupeaux immenses errants dans les plaines. M. de Raousset réunit ses faibles ressources à celles de quelques amis et partit pour Los-Angelès. Cette large vie du désert plut dès l'abord à son caractère; elle lui sourit bien plus que la vie matérielle, positive, égoïste, grossière et tapageuse de San Francisco, où grouillaient ensemble tant d'éléments impurs ; éléments au travers desquels sa pensée ne

pouvait se faire jour, ni trouver le moindre écho. Ces messieurs firent l'acquisition de quelques bêtes mexicaines, c'est-à-dire à moitié sauvages, impropres à l'usage domestique, mauvaises pour la boucherie, et d'une défaite fort difficile sur un marché où abondaient les troupeaux américains venus par les plaines. Nos trop novices spéculateurs ne purent se défaire de leurs animaux et rentrer dans leurs déboursés qu'en se rendant à Stokton, où quelques approvisionneurs des placers du sud leur en donnèrent un prix acceptable ; ce qui, plus tard, faisait dire ironiquement, mais tout bas, à M. de Pindray, que M. de Raousset n'avait rencontré dans son excursion des comtés méridionaux que les vaches maigres dont parle l'Écriture. Si cette entreprise ne fut point heureuse au point de vue pécuniaire, elle le fut dans un autre sens, et je le tiens de la bouche même de M. de Raousset. Ses rêveries, le soir, au pied des arbres près desquels on campait, le long de ces ranchos mexicains dont les habitants disparaissaient en tremblant devant leurs ennemis naturels, permirent à son imagination de vagabonder à l'aise à travers les solitudes espagnoles, et d'interroger les souvenirs de l'histoire. Dégoûté du prosaïsme et du mercantilisme américains, amoureux, au contraire, des façons poétiques et plus grandioses de la race espagnole dont il voyait le flot impuissant reculer sans cesse devant l'envahissement graduel de la race anglo-saxonne, sans s'en douter, il tourna sa pensée vers des contrées plus méridionales, vers celles du Mexique en proie depuis

longtemps à une anarchie qui n'a fait qu'empirer depuis. Il laissa son imagination s'égarer à l'aise dans des conceptions d'un autre ordre, et il aspira comme des bouffées d'un air tout nouveau, plus mystérieux, plus étrange, mais parfumé d'une suave odeur de gloire et de poésie. Lorsqu'il rentra dans San Francisco, il était aussi pauvre d'argent qu'à son départ, mais il était riche d'une idée nouvelle, d'une idée qui l'a tué, mais qui l'a grandi aux yeux de ses contemporains et de la postérité. Il partit pour les mines avec l'intention d'y rassembler une compagnie ; voici un extrait de sa correspondance.

Mokelumne-Hill, 20 avril 1851.

« Cher E....

« Mokelumne-Hill d'où je t'écris est un des placers des plus renommés en Californie. J'y suis depuis deux jours, et je repars demain, me réservant de miner à la dernière extrémité.

« Singulier spectacle que celui-ci ! le plus bizarre certainement qui soit en cet étrange pays. Mokelumne, dans un rayon de deux milles environ, compte à peu près cinq à six mille mineurs, dont un tiers français.

« Cette population offre un complet mélange de toutes les races et de toutes les nations, depuis le Nègre jusqu'au Chinois. Nos compatriotes s'y rencontrent depuis les positions sociales les plus élevées jadis jusqu'aux origines les plus humbles. Mais ici les inégalités sociales effacées donnent beaucoup à réfléchir sur ce qu'elles valent en Europe. Comme c'est peu de chose,

on cher, qu'un marquis dans la casaque du matelot
. je parcours la liste assez longue des gentilshommes
liforniens, je puis citer des gargotiers, des brelan-
ers, des marchands d'habits, des garçons de café, des
veurs de vaisselle et tous à l'avenant, mais pas un qui
t encore fait fortune, et bien peu qui, soutenus par le
ntiment de leur dignité, aient pu supporter fièrement
misère, en se créant une vie indépendante.

« Je n'ai pas encore fait fortune; un gendarme fon-
rait sur moi au grand galop, s'il m'apercevait à cinq
ents pas. Imagine-toi ton ami voyageant sur un cheval
aigre, avec une carabine en travers de la selle, un
évolver américain pendu à la ceinture, et un accoutre-
ient indescriptible. Le soir, je m'étends à terre, et je
ors là ; ici c'est en pleine rue.

« Eh bien ! je ne changerais pas cette existence sau-
rage, mais libre, pour un luxe qui gênerait mon indé-
pendance, luxe de fonctionnaire-valet, luxe de mari
entretenu, luxe de journaliste salarié.... Chose étrange !
au milieu de cette misère profonde, la pensée d'une
honnête médiocrité ne me vient pas à l'esprit ! Jamais
plus âprement je n'ai désiré la fortune, mais la fortune
large et robuste, la fortune avec laquelle on ne compte
pas. Oui, mon cher E....., l'homme dont les haillons
laissent voir la peau se trouverait bien gêné avec un
million. . . . .
. . . .
. . . .

« J'ai laissé échapper quelques élans de mon cœur,
habitude que chaque jour je vais perdant; respecte-les,
cher E..., et regarde autour de toi toutes les nullités
qui se pavanent dans ton monde, toutes les puissances

obscures qui se débattent au-dessous, etc..............

« Pour te dépeindre la vie des mines, il faudrait un talent de description que je n'ai jamais eu...........

« Le succès est une loterie. Tel ici trouve une fortune, et tel à dix pas plus loin ne trouve pas un centime. On m'a montré de nombreux ivrognes qui, dans l'espace de quelques jours, avaient amassé et dévoré de même jusqu'à deux cents livres d'or. Les économies sont chose rare, les cabarets et les maisons de jeux y mettent bon ordre. Ici, toute industrie ignoble est à peu près certaine de patauger dans l'or.

. . . .

« Adieu, ami, tâche de n'avoir jamais besoin de venir en Californie.

« GASTON. »

Démosthène aura toujours raison ; le vrai nerf de toute entreprise c'est l'argent. M. de Raousset le savait bien, et il fut assez embarrassé par le froid accueil que reçurent ses premières ouvertures près des joueurs et des marchands qui emplissaient leurs sacs d'or sans courir aucun péril, et ne voyaient que folie dans des projets d'expédition lointaine. Son agitation devint encore plus douloureuse lorsqu'il apprit que M. de Pindray, après avoir vendu, joué, perdu, gaspillé les nombreuses ressources que des gens trop confiants avaient mises entre ses mains, allait partir lui-même pour cette Sonore sur les richesses de laquelle couraient déjà des bruits fabuleux. M. de Pindray avait encore ses partisans, mais plus d'argent, plus de crédit ; il fut assez heureux pour

cacher son passé à une centaine de Français dégoûtés de la Californie, pour les décider à s'équiper à leurs frais, et à le reconnaître pour chef. Cette centaine d'hommes pour la plupart honnêtes, hardis et dignes d'un meilleur sort, s'embarqua sur le *Cumberland*, et fit voile pour Guaymas ; elle allait, la première, frapper aux portes de la mystérieuse Sonore, offrir au faible gouvernement mexicain de protéger ses frontières contre les incursions des Apaches, moyennant divers avantages de différentes natures. MM. de Pindray et de Raousset se virent avant ce départ ; si nous en croyons ce dernier, chose qui ne nous sera pas difficile, M. de Pindray lui aurait fait des ouvertures tendant à une certaine fusion que notre ami repoussa immédiatement et pour deux raison : premièrement, parce que, comme il le dit lui-même ensuite, il se sentait trop doué des facultés du commandement pour les exercer en sous-ordre, et qu'il eût été radicalement impossible à M. de Pindray d'obéir à qui que ce fut ; ensuite, parce que sa délicatesse, l'honorabilité de son caractère, lui interdisaient de rattacher son présent et son avenir au passé de M. de Pindray, passé dont on commençait à jaser un peu partout. On connaît l'histoire du procès que soutint le *Times* de Londres contre le marquis de B... et ses aristocratiques associés ; cette affaire avait occupé l'attention de l'Europe entière pendant quelque temps. Ce fameux marquis de B..., après avoir obtenu un *farthing* de dommages et intérêts, perdu ensuite en appel, avait été se réfugier dans les forêts

de l'Arkansas; comme tant d'autres, il avait voulu voir la terre d'or et y essayer sa chance. Il y rencontra d'anciens complices battus, comme lui, par le vent de l'adversité; il descendit quelques degrés de plus, s'il est possible, et fut en partie cause de la disparition de M. de Pindray, lequel aimait l'estime publique, regrettait sans doute une tache indélébile, et préféra se jeter dans le désert, plutôt que d'avoir à rougir devant toute une population dont il avait su capter l'estime. Les hommes du *Cumberland* obtinrent la concession de la riche vallée de Cocospéra, non loin du Saric; ils s'y installèrent de façon à représenter sur un nombreux modèle l'héroïsme de Cincinnatus, labourant d'une main, combattant de l'autre. Ces illusions devaient être de courte durée. Les autorités sonoriennes furent loin de remplir exactement leurs engagements envers les colons français; ceux-ci attaquèrent plusieurs fois de nombreux partis d'Indiens Apaches, leur prirent des chevaux en quantité, et se retirèrent sans perte sensible, malgré les balles bien dirigées de ces sauvages. Parmi ces balles il s'en trouvait qui n'étaient que de petits lingots d'argent venant sans doute de la fameuse *Plancha de Plata*, où personne encore n'a pu pénétrer.

La gêne des colons privés des choses les plus nécessaires à la vie devint telle, que M. de Pindray dut se rendre plusieurs fois auprès du conseil municipal d'Urès pour solliciter des secours. Un jour qu'il assistait à la délibération du conseil, plusieurs de ces messieurs se trouvèrent comme intimidés,

pour ne pas dire effrayés, par l'attitude, l'air farouche, silencieux et fascinateur de ce grand chef des Français; ils demandèrent même à ce qu'il s'éloignât, disant qu'il était impossible de délibérer en sa présence. Quoiqu'il en soit, quelque temps après, M. de Pindray mourait au village de Rayon, situé sur le rio San Miguel, à quatre ou cinq lieues d'Opodepe; il mourait assassiné, disent les uns ; en se faisant sauter la cervelle, disent les autres. La rudesse de ses manières envers ceux qu'il considérait comme des inférieurs ou des gens inutiles, sa façon de *mener* les affaires, ont pu lui créer plus d'un ennemi qui, n'osant l'aborder de front, l'aurait frappé à l'improviste ; c'est là une forte considération en faveur de la première hypothèse. De plus, c'était un homme tellement hardi dans son désespoir que, poussé à bout dans ses derniers retranchements, il eût été capable d'affronter une force cent fois supérieure, et de se faire tuer sur place plutôt que d'attenter à lui-même, solitairement, et de reconnaître ainsi, d'une façon indirecte, un tort quelconque de sa part envers un homme ou envers la société; son orgueil était incapable d'un pareil aveu. Par qui aurait-il été assassiné? c'est ce qu'on ignore. Les soupçons ont plané longtemps sur un nommé D..., de sa troupe, sacripant de la pire espèce; mais où sont les preuves? M. de Pindray venait de jouer au billard; il était étendu sur un lit de camp, lorsque l'on entendit une forte détonation; il était frappé à la tempe, et avait rendu le dernier soupir avant qu'on eût pu avoir le premier mot de

cette énigme à jamais inexplicable. Les Mexicains s'emparèrent de sa bague chevalière, et jetèrent son corps dans une fosse qu'ils recouvrirent de pierres; chaque dimanche ils allaient entendre le *padre* ou curé de Rayon qui, du haut de sa chaire, défendait à ses paroissiens de prier pour ce chien de Français!... Voilà un spécimen de la charité évangélique au Mexique; l'honneur de ce drame revient-il au génie des conseillers municipaux d'Urès ou à tout autre?... N'est-il qu'une page de plus au livre des suicidés?... Dans ce dernier cas, ne faut-il pas accorder un certain crédit à la version d'après laquelle il est dit que des notes expédiées du consulat français de San Francisco aux autorités mexicaines, auraient eu pour résultat de gêner M. de Pindray dans l'accomplissement de ses projets, et de lui montrer qu'il n'y avait pas de refuge pour lui, même au désert?... Le consulat français d'alors a pu croire opportun de décocher une flèche de ce genre, et, dans ce cas, elle aurait porté juste. C'est un point difficile à éclaircir; nos données sont insuffisantes. Tout comme M. de Pindray, M. de Raousset avait pu mener une vie tourbillonnante et sardanapalesque, mais sans jamais se tacher. C'est précisément cette conviction intime qui rendait à M. de Pindray le sentiment de sa déchéance intolérable; ne pouvant anéantir le passé, il ressemblait à l'ange déchu qui, dans son implacabilité, s'efforce d'augmenter le plus possible, mais avec habileté et prudence, la somme de mal qu'il a pu déjà faire. L'adversité en avait fait un penseur éclairé

mais amer; il connaissait très-bien les hommes, même mieux que M. de Raousset, par exemple; il s'emparait aisément de leur imagination par le récit plus ou moins brodé de sa vie aventureuse, et les maintenait dans l'ordre avec beaucoup de fermeté; on le redoutait, et cependant on le suivait; d'abord parce qu'on ignorait ses fautes, ensuite parce qu'il avait quelque chose de ce prestige fascinateur dont Alexandre Dumas a si bien doté son célèbre *Monte-Christo.* Un jour que, dans un langage fin, spirituel et distingué, il ridiculisait, non sans raison, l'esprit de mercantilisme des ramasseurs de piastres californiens, il en vint à se plaindre amèrement de l'impossibilité où il se trouvait d'arriver à l'exécution de ses projets, et finit, tout en parlant peu et avec un grand sang-froid, par montrer de l'inquiétude et du dégoût pour tout et tous. « En quoi faites-vous donc consister le bonheur? lui dit-on.—Dans la paix de l'âme, » répondit-il avec une certaine gravité mélancolique. A l'éloge d'un homme avec lequel on était en rapport d'affaires, et en faveur duquel plaidaient toutes les apparences, il répondit froidement : « Tout homme est l'ennemi d'un autre en ce monde! » Ces sentences, prises au hasard entre mille non moins caractéristiques, peignent d'un seul trait l'individu. M. de Pindray était un bel homme, d'une taille herculéenne, d'un sang-froid extraordinaire, habile au maniement de toutes armes, fait à toutes les privations; son œil d'un bleu clair avait un éclat que peu de personnes pouvaient soutenir; sa face d'airain était

tellement impassible qu'on l'aurait prise pour un masque, si ce n'avait été l'expression triste et sardonique qui la faisait vivante ; sa démarche était lente; son rare sourire était gracieux quelquefois, amer toujours.

M. de Raousset a écrit sur cet homme quelques pages remarquables dont il nous a fait la lecture à sa demeure de Mansion-House, rue Dupont; elles sont d'autant plus remarquables qu'elles respirent parfois l'éloge, l'impartialité toujours, alors qu'il s'agissait d'un homme dont les circonstances avaient, pour ainsi dire, embarrassé son sentier pendant quelque temps. L'impossibilité dans laquelle je me trouve de reproduire quelques-unes de ces pages provient d'un mauvais vouloir qui surprendrait tout le monde et que, cependant, M. Gaston de Raousset avait prévu là-bas; ses paroles prophétiques résonnent encore à mon oreille... Un sentiment de délicatesse nous défend de les répéter; mais nous avons le droit de sourire à l'idée de gens qui se croient peut-être compromis par la visite d'un rayon de gloire dont leur vue basse ne saurait soutenir l'éclat; tout ce qu'écrivit alors M. de Raousset était marqué au coin d'une rare éloquence.

A la nouvelle de cette mort, la compagnie de Cocospéra fut d'abord consternée ; puis, elle nomma d'une voix unanime, pour son successeur, M. O. de Lachapelle, mon frère, que sa probité, sa loyauté, son courage et sa bonté, recommandaient naturellement à tous les suffrages : c'était un des trop confiants jeunes

s que M. de Pindray avait entraînés à sa suite, ès les avoir endormis longtemps en Californie. ıs sommes obligé de donner tous ces détails, car s rencontrerons plus tard ces messieurs au Saric, nsuite à la prise d'Hermosillo.

VI

Pendant ce temps-là, M. de Raousset, inquiet de se voir devancé dans l'atteinte de cette célèbre Sonore, s'agitait de mille façons pour arriver à l'organisation d'une compagnie. C'est encore ici, pour nous, le moment de nous arrêter un peu sur un homme bien connu, que la tombe recouvre à cette heure; dont, par conséquent, nous parlerons avec beaucoup de ménagements, malgré les nombreux ressentiments dont il a été l'objet de la part d'un grand nombre de Français en Californie.

On ne saurait écrire une ligne d'histoire sans parler des morts; n'oublions pas qu'en Égypte on les jugeait solennellement, et que plus d'un vivant tremblait à l'avance devant cet arrêt suprême que, pourtant, ses oreilles ne devaient point entendre. Si l'on

doit des égards à une tombe, à des plaies qui saignent encore, on n'en doit pas moins à la vérité, et c'est déjà beaucoup que d'amoindrir, pour ainsi dire, les droits de cette dernière, en la couvrant du voile de l'indulgence au lieu d'invoquer toute sa sévérité. D'ailleurs, comme le dit M. de Raousset, dans une de ses lettres dernières, tout homme n'emporte-t-il pas au delà du tombeau la responsabilité de ses actes?... De plus, ayant eu des rapports convenables avec M. Dillon, il ne nous sera point difficile de lui rendre justice en toutes choses, et plus doux de le louer que de le blâmer; notre seul regret sera de ne pouvoir effacer entièrement une de ces alternatives au profit de l'autre. Il nous semble que M. de Raousset Boulbon est encore debout, pour ainsi dire, derrière celui qui écrit cette histoire, prêt à appuyer toutes ses assertions, prêt à renouveler le mandat dont il l'a chargé avant de mourir. Des confidences graves, intimes, que nous ne reproduirons pas dans cet ouvrage, de peur d'ouvrir les portes du temple à toutes les tempêtes, nous donnent le droit de dire que notre ami ne rencontra pas toujours chez les autres ordonnateurs de ses affaires autant de loyauté qu'il en montrait lui-même. Ce fut là le noble tort de ses dernières et brillantes années; pour lui, dupe et victime, nous tenons à montrer qu'il y a des amis fidèles les uns aux autres, quoique la planche d'un cerceuil les sépare.

M. Dillon a été un consul remarquable et remarqué. Nous n'avons point à faire son histoire; elle a eu des

côtés brillants et des côtés malheureux ; nous ne toucherons en passant qu'à ceux qui intéressent directement la nôtre. Il adopta les vues du comte de Raousset ; il les encouragea même, sans doute en vue d'être utile à tous ces Français fatigués d'une Californie qui n'avait point réalisé leurs espérances. Ces Français, molestés dans les mines, sans le moindre capital pour y entreprendre des travaux de longue haleine ou pour s'établir dans les villes, devaient accueillir avec empressement l'idée d'aller au Mexique, c'est-à-dire l'inconnu, le vague et l'aventure ; la réalité était trop triste pour qu'ils en pussent imaginer une plus dure encore ; l'exercice du fusil leur souriait plus que celui de la pioche ; en outre, on leur montrait ce Mexique comme bardé d'or et d'argent et peuplé de *señoritas ;* ce dernier article surtout leur mettait l'eau à la bouche, car il manquait fort en Californie.

Avant de pousser plus loin notre récit, nous croyons utile d'intercaler ici quelques notes sur la Sonore, publiées autrefois par plusieurs journaux de San-Francisco : l'*Écho du Pacifique* et le *Messager*, entre autres.

Position géographique. — La Sonore s'étend du 27e au 33e degré de latitude, et du 110e au 117e degré en longitude (méridien de Paris). Elle est bornée au nord par le rio Gila, à l'est par les hauts plateaux et les montagnes qui la séparent du Nouveau-Mexique et de l'État de Chihuahua, au sud par le rio del Fuerte et l'État de

Sinaloa, à l'ouest par la mer Vermeille ou golfe de Cortez.

—Territoire.—L'étendue de la Sonore est d'environ cent mille milles carrés, soixante-quatre millions d'acres.

Les plaines, vallées et plateaux occupent plus de la moitié du territoire. Les plaines et les plateaux sont, en général, boisés et couverts de beaux pâturages. Des rivières sillonnent les vallées ; leurs eaux peuvent être employées utilement au profit de l'agriculture. On trouve aisément de l'eau dans les plaines à une faible profondeur. La conformation géologique du pays indique suffisamment que les puits artésiens y réussiraient. Les sierras fournissent des arbres de construction tels que le chêne, le frêne, le peuplier, le pin, le platane, le cèdre, le mesquite, etc.

On ne peut guère évaluer au delà de cent cinquante mille acres le terrain aujourd'hui cultivé autour des villes et des villages. Les pueblos, haciendas et ranchos encore habités n'occupent pas activement au delà d'un million d'acres. Tout le reste est abandonné par suite des ravages que causent les Indiens. Une partie de la Sonore est inconnue à ses habitants, qui ne se hasardent plus qu'avec épouvante à quelques milles des centres de population. Les deux tiers environ du territoire peuvent être réclamés par des particuliers qui les ont possédés autrefois et que les Indiens en ont chassés. Vingt à vingt-cinq millions d'acres demeurent la propriété de l'État.

—Climat.—La Sonore est traversée de l'est à l'ouest, sur le 31e parallèle, par une ligne de hauteurs, de sierras et de plateaux qui s'abaissent graduellement, au nord

vers le rio Gila qui en est à cent vingt milles, au sud et à l'ouest jusqu'à la mer. Cette élévation, qui dans les plateaux et les vallées dépasse cinq mille pieds, procure un climat très-tempéré à la moitié de la surface du pays. La chaleur augmente à mesure qu'on se rapproche de la mer et du rio Gila. Ernory signale au bord de cette rivière, dans toute sa longueur, une température qui varie de 65 à 76 degrés (Fahrenheit). Au mois de décembre, elle est régulièrement de 76 degrés à San Diego de Californie. La chaleur est forte à Guaymas pendant les mois d'été. Le pays est très-sain ; il n'est pas rare d'y voir des hommes qui vivent cent ans et au delà.

—Population.—Les ravages commis par les Indiens Apaches l'ont beaucoup réduite. Les documents officiels estiment à mille personnes le chiffre annuel de leurs victimes; cependant les blancs, indiens et métis dépassent encore cent mille âmes. Une oligarchie composée de quelques familles riches exploite le pays. Les classes pauvres sont ignorantes et dociles; les Indiens *mansos*, très-abrutis. Ce peuple n'en est pas moins le meilleur de tout le Mexique et surtout le plus sociable.

—Agriculture.—Les habitants cultivent à peu près ce qui leur est nécessaire. Guaymas exporte des farines sur la côte du Mexique.

A l'exception d'une zone sablonneuse qui court le long des côtes au-dessus du 28e parallèle, à l'exception de quelques sierras sans végétation, mais remplies de métaux précieux, le sol de la Sonore est d'une haute fertilité. Ce pays, au temps de sa prospérité, fut célèbre par la grande quantité d'animaux qui peuplaient ses missions et ses ranchos ; presque tous ont été détruits par les Indiens.

Par un privilége rare, des produits également précieux et appartenant à des climats divers croissent sur le même sol, dans le même champ. Le blé, le maïs, la canne à sucre, la vigne, le cotonnier, les orangers, tous les arbres fruitiers sont cultivés à Hermosillo même.

—Mines. — La Sonore renferme en abondance tous les métaux. Ses mines furent, en partie, travaillées autrefois; elles sont abandonnées pour plusieurs motifs: crainte des Indiens, apathie des habitants, manque de ressources, absence de toute industrie.

Cette branche de ses richesses étant celle qui paraît frapper le plus les imaginations, nous en donnerons une idée par quelques détails.

Les Mexicains appellent *minéral* tout un système métallique répandu sur une portion déterminée de territoire. Ainsi les minéraux de toute nature qui se trouvent dans la sierra d'Antunes composent le *minéral* d'Antunes.

Arizona est un minéral d'argent découvert en 1769. On ne fouilla pas au delà de quelques mètres de profondeur. L'argent vierge s'y trouvait en masses, dont l'une pesa jusqu'à trois mille cinq cents livres. Le commandant militaire réclama les mines pour le trésor royal. On plaida. De Guadalajara, le procès fut porté devant la Cour de Madrid, où il traîna sept ans. Un édit trancha la question en faveur de la couronne. Le soulèvement des Apaches et les troubles intérieurs ne permirent pas de faire exploiter ces richesses après les avoir fermées à l'industrie privée.

Le minéral d'argent de Los Alamos.—Gamboa, dans son *Tratado de Mineria,* dit qu'il y eut un temps où ce minéral produisit plus que toutes les autres mines du

Mexique. Le mercure étant l'objet d'un monopole, il manqua pendant les troubles occasionnés par les révolutions d'Europe, et fut une des causes de sa décadence.

En 1828, quoique Alamos fût déjà bien déchu, le droit d'essai, dans ce seul minéral, rendit 28,000 piastres. On évalue à un tiers seulement du produit total la quantité d'argent qui passait à l'essai.

San Ildefonso de la Cieneguilla, découvert en 1783, se compose de nombreuses mines d'or et d'argent. Une de ses mines d'argent, nommée *la Descubridosa*, fut exploitée d'abord par don Antonio Enrique de Castro. C'est la seule exploitation régulière qui ait été connue en Sonore : elle donna, en quatre années, un produit de 4 millions de piastres. La veine ayant été traversée par une faille, accident dont on vient facilement à bout dans les travaux entrepris sous une direction scientifique, on se découragea et l'on enleva les piliers. Ces piliers produisirent 500,000 piastres.

L'or n'y est pas moins abondant que l'argent. A la Cieneguilla, l'or fut d'abord recueilli à la main. On le ramassait, dit Velasco, comme les poules font pour le maïs. On fit ensuite des puits comme en Californie. Un nommé Covarrubias tira du sien plus de cent mille piastres. L'or se rencontrait mêlé, tantôt à de la terre calcaire, tantôt à de la terre rouge.

Les placers de San Francisco, situés à quelques lieues de la côte, furent découverts huit ans plus tard. Quinze à vingt mille âmes s'y réunirent en moins d'un an, de Durango, de Sinaloa et de Chihuahua.

Les placers découverts chez les Papagos furent abandonnés presque aussitôt, à la suite de leur soulève-

ment. On s'accorde à les considérer comme extrêmement riches.

—Il est bien connu qu'un grand nombre de rivières descendent de la sierra de la Cananea, et que plusieurs affluents du rio Gila traversent des placers d'or. Les mines de ce métal se composent en général de veines de terre rougeâtre ou calcaire qui le contiennent en fragments et en poudre. Nous ne tenons aucun compte des quartz qui abondent et qui sont très-riches. La Sonore a mieux que des quartz.

Les Sonoriens n'ont jamais exécuté de travaux d'art pour l'exploitation des mines. Ils ont à peine su construire quelques pompes grossières pour en extraire l'eau. Ils les ont toujours abandonnées dès qu'elles ont présenté quelques difficultés. Ils n'ont même pas eu l'industrie de détourner les cours d'eau, soit pour exploiter les sables, soit pour laver les terres dans les placers situés en plaine, tels que ceux de la Cieneguilla.

Les Indiens, en massacrant les travailleurs sur une foule de points, ont provoqué leur abandon. L'apathie générale, le manque de toutes ressources industrielles, expliquent pourquoi ce peuple profite si peu des trésors enfouis dans ce vaste territoire.

Nous pourrions ajouter à ces citations une multitude de mines et placers dont la richesse est connue. On peut dire hardiment que la Sonore n'a pas une seule montagne qui ne soit imprégnée de métaux. Dans ce nombre, il est des veines pauvres en qualité, mais très-abondantes en métal, dont une industrie intelligente tirerait un produit toujours certain; nous en avons cité de très-riches, et, dans le nombre, il en est sans doute qui donneraient des résultats merveilleux.

Les mines d'or et d'argent ne sont pas les seules dont l'industrie d'une émigration puisse tirer profit.

On connaît des mines de mercure dans le nord et sur les versants ouest de la Sierra-Madre, à cinquante lieues de Guaymas.

Les sierras qui avoisinent le Tucson et Tubac sont remplies de masses de fer vierge. Il existe auprès de San Miguel une mine de fer magnétique non exploitée dont le minerai produit 80 pour 100.

Le cuivre est très-abondant. Dans la sierra de la Cananea il s'y trouve souvent à l'état vierge et toujours mêlé d'or; il se rencontre aussi sur la côte à la hauteur d'Hermosillo, et pourrait y être chargé par les navires comme fret de retour.

—COMMERCE.—Il existe déjà un commerce intérieur assez important, puisque la douane de Guaymas produit un revenu moyen de 15 à 18,000 piastres par mois. On exporte, chaque année, environ 1,500,000 dollars. Guaymas, par sa position, est appelé à alimenter le Nouveau-Mexique, Chihuahua, Sinaloa et la Basse-Californie. Ce port ne le cède qu'à celui d'Acapulco.

Quant au tabac, il est déjà l'objet d'une assez grande exploitation en Sonore; les habitants en ont tous quelques plantations à la porte de leurs pueblos ou de leurs villes, car ils n'osent s'aventurer plus au loin. Les produits qu'ils recueillent sont, en bien des endroits, supérieurs au *foin* que débite le commerce et que déguise la spéculation. Nous pouvons citer à l'appui de notre assertion le témoignage de ceux de nos compatriotes qui s'étaient établis dans la vallée de Cocospéra; ils avaient commencé des plantations de tabac qui venaient à merveille et pour lesquelles ils n'avaient aucun droit à payer.

Les événements, que tout le monde connaît, ne leur ont pas laissé le temps de faire la récolte. Loin d'être troublés par les Apaches, ils ne pouvaient que très-rarement entrevoir quelques-uns de ces sauvages, dont l'unique soin était de fuir au plus vite dès qu'ils apercevaient les *colorado*, comme ils disaient, car les Français portaient presque tous des chemises de laine rouge. Il paraît que vis-à-vis des Mexicains les rôles sont renversés, et qu'ils sont toujours blessés au dos. Un pareil état de choses appelle un prompt remède, et il nous semble que ces riches contrées ne peuvent attendre bien longtemps l'ordre et la protection dont elles ont besoin pour prospérer.

Il a été sans cesse question des tribus sauvages qui habitent ou la Sonore ou les États limitrophes. Une analyse rapide des traits distinctifs qui caractérisent ces enfants du désert ne nous semble pas hors de propos.

Les *Yumas* campent près de l'embouchure du Rio-Colorado; ils font de fréquentes excursions dans le sud, jusqu'à Mazatlan et Durango. C'est pour eux un impérieux besoin que celui de voyager, de changer de place, et de se distraire. Une fois dans les villes ou villages habités par les blancs, ils restent des heures, quelquefois des journées entières devant une fenêtre, une porte, une boutique, sans dire un seul mot, sans exprimer par la contraction des muscles de leur visage la moindre émotion. Ils vivent en bonne intelligence avec les Mexicains. Semblables aux Papagos, ils sont noirs, grands et de robuste apparence, mais généralement sales. En 1779, deux missions connues sous le nom de missions de la Conception et de San Pedro y San

Pablo, furent établies au milieu d'eux; mais en 1781, ils massacrèrent tous les blancs, et emmenèrent les femmes et les enfants en captivité.

Les *Ceris* ne sont plus que quatre cents aujourd'hui. Voici plus de vingt ans qu'ils font à leur manière la police de la grande route entre Guaymas et Hermosillo. On ne peut trouver l'explication de tant de désordres et celle de l'impunité dont ils jouissent, que dans l'apathie et la faiblesse des Sonoriens. Avant la grande révolte des Ceris, Pimas, et de quelques tribus apaches, en 1779, les Ceris campaient près d'Hercasitos. En 1789, ils allèrent au camp dit aujourd'hui Pueblo des Ceris, près d'Hermosillo.

Stupides, paresseux, inconstants et traîtres, tels sont les Ceris. Ils s'occupent de la confection de vases de terre. Ils viennent de l'île de Tiburon, où résident encore plusieurs des leurs. Débarquer de temps en temps sur la côte, voler, piller, menacer les rancheros ou les arrieros, font leurs plus doux loisirs. Ils vivent de poissons et de coquillages. Sales, peu vêtus, le visage tatoué, le nez percé, le teint cuivré, tels sont les Ceris en général. Les femmes sont loin d'être laides; leurs petits pieds et leur belle taille font généralement envie aux senoras d'Hermosillo. Elles ont les cheveux noirs et épais; elles oublient seulement de les peigner.

Ces sauvages adorent la lune; ils fêtent les nouvelles lunes avec beaucoup de cérémonies plus ou moins régulières.

Les *Opatas* sont ceux qui, depuis l'arrivée des Espagnols, ont témoigné le plus de sympathie aux étrangers. Les Espagnols formèrent parmi ces Indiens trois compagnies d'infanterie qui servaient d'avant-garde dans

les guerres contre les Apaches. Ils passent pour bons soldats, et la garde du Presidio de Bacuachi leur est confiée. Ils comprennent l'agriculture, ne sont pas ivrognes, et ont constamment soutenu le gouvernement mexicain.

La compagnie dite de Babispe se révolta néanmoins une fois, en 1820, contre un certain quartier-maître. Ils traitèrent très-bien leurs prisonniers en cette occasion, et n'en passèrent quelques-uns par les armes qu'après les avoir fait comparaître devant un conseil de guerre. Le colonel Lomban, envoyé contre eux avec quinze cents hommes, fut battu complétement par les Opatas qui n'avaient que cinq cents hommes, dont trois cents armés de mousquets et deux cents archers. Ils furent enfin obligés de se rendre devant des forces supérieures; les munitions commençaient à leur manquer. On cite plus d'un trait à l'appui de leur bravoure. Il n'y a pas longtemps que huit soldats Opatas chargés d'escorter deux femmes de Bacuachi à Fronteras, rencontrèrent cinquante Apaches contre lesquels ils se défendirent à outrance. Six d'entre eux restèrent sur le carreau, et ils brûlèrent jusqu'à leur dernière cartouche. Leur chef ou officier engagea les deux qui étaient encore sains et saufs à s'enfuir avec les deux femmes, et ils réussirent en effet à atteindre Fronteras. Les Sonoriens sont loin de faire aussi bonne contenance en pareille occasion.

Les Opatas sont de grands marcheurs; ils peuvent faire quarante-cinq lieues en vingt-quatre heures, à pied. Vêtus à l'espagnole, parlant bien cette langue; ils tissent des chapeaux de paille ou des nattes. De moyenne taille, d'une complexion assez délicate, ils ont l'air plus agréable et plus civilisé que les autres Indiens. Il est

très-probable qu'il y a du sang espagnol dans les veines des Opatas. Si le gouvernement mexicain n'était pas tombé depuis longtemps dans le crétinisme, il aurait pu, en civilisant les Opatas, s'en faire une puissante barrière contre les Apaches.

Les *Papagos*, *Pimas* ou *Gileños*, habitent la partie nord-ouest de l'État, et sont les plus nombreux. Ils vivent de chasse et de fruits sauvages. Les Papagos comprennent plusieurs tribus; les unes sont dans l'intérieur, occupées au travail des mines, et sont connues sous le nom de Pimas ou Papagos chrétiens. D'autres tribus sont établies sur les barres de la rivière Gila, où ils ont sept villages; ce sont les Gileños. Deux de ces villages sont les débris des anciennes missions la Encarnacion et San André, fondées en 1694, par le Père jésuite allemand Kino, premier apôtre de la Sonore.

Les Papagos errent d'habitude dans les grandes plaines qui s'étendent du rio Gila au golfe de Cortez; ils vont en famille prendre part aux moissons, quand leurs provisions sont finies, faire le trafic du sel qu'ils trouvent sur le rivage, ou vendre un sirop qu'ils extraient des *pitayos*, fruit du cactus géant, qui croît dans leurs déserts. Ils font des vases de terre, des ouvrages en paille habilement tissée. Ils ont quelquefois de la poudre d'or, mais il est impossible de leur faire dire où ils l'ont recueillie.

Les Pimas habitent au nord de l'Altar, parmi les Mexicains; tantôt ils travaillent aux mines, tantôt ils ramassent des glands et des pitayos; leur existence est assez misérable.

Les Gileños sont plus avancés; ils sèment du blé, des haricots, cultivent les melons et différents autres

produits. Leur voisinage des Apaches, dont ils sont les ennemis jurés, explique pourquoi ils sont si peu riches en troupeaux. Les Gileños sont de très-habiles archers. Quelques-uns d'entre eux ont des rifles. Leur chef est Cuzo-Azul. Ils adorent le soleil, et sont assez sympathiques aux étrangers. Ils ne sont pas aussi noirs que les Yaquis ; leurs cheveux sont noirs, épais, mais fins. Ce sont de beaux hommes, un peu mous, et d'un air mélancolique.

Les Apaches sont divisés en peuplades de cent ou deux cents hommes, commandés par un capitaine. Chaque camp est gardé par des sentinelles, et correspond avec les camps voisins par des feux qui servent de signaux. Ils échangent des chevaux avec les habitants du Nouveau-Mexique, pour avoir des munitions, des sarapés et de l'eau-de-vie. Ceux d'entre eux qui ont vécu avec les blancs sont impitoyablement mis à mort en cas de capture. Ils ne portent qu'une serpillière chez eux, et s'habillent à la mexicaine quand ils descendent dans les pays plats. Ils travaillent bien les cuirs, font de belles brides, se servent de l'arc et du rifle ; ils scalpent avec la corde de leur arc, en la tournant rapidement autour de la tête de leur victime. L'Apache vole tout à son prisonnier, excepté ses chaussures ; il est tellement redouté des Mexicains qu'il est défendu de rien lui réclamer lorsqu'il paraît dans une ville de la frontière avec le produit de ses brigandages de fraîche date. Sa selle est faite de deux rouleaux de paille reliés par une courroie et maintenus par une sangle de cuir. Ils sont chaussés de peaux de biche, souples comme un gant; ils ne mettent pas de mors à leurs chevaux, mais des *riendas* en cuir fixées sous le menton par deux ganses; ils sont

·bres et lestes. L'Apache serré de près ne se rend pas, ais se fait tuer sans murmurer ; il est taciturne, rancu-ıux, serviable et fidèle. Son habitude est d'enlever les ·unes Mexicaines et de massacrer les vieilles; son .ode d'attaque rappelle celui des Arabes : quand il est n embuscade, il se couvre de *sacaté*, espèce d'herbe à abri de laquelle il se ramasse sur lui-même, comme ıne couleuvre. La contrée qu'habitent ces Indiens est ›oisée, montagneuse, coupée de rivières et de plaines nagnifiques. On a souvent parlé des richesses fabu-ıeuses qui existent dans le pays des Apaches ; nous en avons souvent entendu parler par des voyageurs qui ont, pendant plus de trente ans, fait les voyages du Rio-Grande aux rives du Sacramento ou du rio Gila, mais sans jamais pénétrer dans l'intérieur du pays. Il est question de lacs de mercure que l'on désigne sous le nom de *laguna d'agua pesada* (lagune d'eau *pesante*) ; il est également question de la *Plancha de Plata*, cette montagne d'argent dont parle la tradition, et aux pieds de laquelle ils ramassent ces petites pépites qui leur servent de balles.

VII

De la correspondance de M. Dillon avec M. Levas-
ur, ministre français à Mexico, résulta la combi-
ison suivante : les mines d'Arizona, autrefois
meuses, mais abandonnées depuis longtemps à
use des incursions des Apaches, pouvaient tenter
convoitise d'une compagnie mexicaine ou étran-
re. En faire la concession à une compagnie franco-
exicaine, avec la mission de combattre les Apaches,
l fut le thème sur lequel on broda le plan de la
mpagnie *Restauradora.* Comptant sur l'appui de
. Dillon, M. de Raousset partit pour Mexico le 17
vrier 1852; après deux mois de séjour dans cette
pitale, il obtint du président Arista une concession
i règle. La maison Jecker de La Torre et Cie, s'inté-
ssant à l'entreprise, fournit les fonds nécessaires

8

à l'exploitation, à la condition que M. de Raousset débarquerait dans le plus bref délai possible à Guaymas, en Sonore, avec une compagnie française, armée, équipée en guerre. Cette clause particulière doit d'autant moins surprendre, que les nouveaux colons devaient faire le coup de feu avec les Apaches. La compagnie *Restauradora* s'engageait à fournir les approvisionnements, soit à Guaymas, soit au Saric. Derrière l'intention de fouiller les rochers de l'Arizona se cachait déjà l'idée de coloniser la Sonore, d'en ouvrir les plaines à l'immigration de tout ce qui n'était pas Anglo-Saxon. On a dit depuis que le gouvernement français, peu satisfait de ses rapports avec celui de Washington, n'était pas éloigné de tout projet qui aurait été de nature à préoccuper tant soit peu l'*Uncle Sam*. S'il en était ainsi, pourquoi, plus tard, M. de Raousset n'a-t-il pas été appuyé plus ou moins directement, dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la première et la seconde expédition? pourquoi s'est-il cassé le nez tant de fois, en compagnie de l'auteur de ce livre, aux bureaux de la poste, où il allait chercher la nouvelle qu'on lui avait fait espérer du côté de la France, et *même ailleurs?*... Mais n'anticipons pas; contentons-nous de dire que M. Levasseur était un des plus zélés actionnaires de la compagnie *Restauradora*, et que M. Dillon paraissait naviguer de conserve avec ces messieurs. Nous avons su que M. Levasseur, ministre de France à Mexico, avait muni M. de Raousset de lettres de recommandation pour le consul de France à San Francisco; ce n'était

que crépir un mur déjà bâti :—pour l'agent consulaire à Guaymas, autrement dit Calvo ; ce n'était que nourrir une trahison :—pour le général Blanco, chef militaire de la province de Sonore ; c'était le recommander à un ennemi quand même :—pour M. Cuvillas, gouverneur civil par intérim, c'était l'adresser à un autre ennemi, qui épousa toutes les perfidies de ses compatriotes, et dont nous publierons plus tard une proclamation à l'adresse des Français de Cocospéra... Tout cela, sans incriminer en aucune façon la bonne foi de M. Levasseur, qui pouvait être trompé lui-même, comme son protégé.

J'emprunte ici quelques lignes à la correspondance de M. de Raousset ; on voit déjà cette nature ardente se laisser envahir par de vastes espérances :

Mexico, 4 avril 1852.

« Mon cher E....

« . . . .

« . . . .

« Il y a au nord du Mexique une province grande comme les deux tiers de la France, traversée par de hautes montagnes et peuplée de quelque cent mille habitants. La voix publique et la tradition racontent des merveilles sur les mines d'or et d'argent que renferment ces montagnes. Mais des tribus d'Indiens guerrières et nombreuses gardent ces mystérieuses sierras.... etc.... c'est la Sonore....

« Voici bientôt un an qu'une seule pensée m'occupe et que je consacre ma vie à son exécution... conquérir

sur les Indiens les mines de la Sonore. Lorsque, misérable et seul, errant à travers la Californie, je gagnais péniblement mon pain de chaque jour, je portais en moi cette pensée de conquête. Je ne suis pas, et je m'en vante, de ceux dont l'esprit s'abaisse avec le niveau de leur fortune. Dès les premiers jours de ma venue en Californie, j'ai senti que je ne pouvais me relever que par un coup d'éclat; j'ai résolu de chercher une de ces grandes aventures qui conduisent au succès ou à la mort. Les circonstances, le hasard et mes propres recherches, m'ont mis en rapport avec des hommes prêts à me seconder, et sentant comme je sentais : bonnes natures et vaillants cœurs auxquels il ne manquait qu'une tête, et qui se sont donnés à moi comme je me donne à eux.

« Ces mines ne m'occupaient pas seul ; déjà quelques tentatives ont été faites; mais tout a été arrêté dès les premiers pas. Je m'y attendais.... je ne me suis point ému de ces départs précipités : les mines de Sonore sont restées vierges, c'est moi qu'elles attendent.

« . . . .
. . . .

« Après-demain je retourne en Californie, et quand tu recevras cette lettre, j'en serai déjà reparti à la tête de deux cents hommes organisés, disciplinés, etc.... Vers la fin de mai, nous aborderons dans la terre promise, et vingt-cinq jours de marche nous conduiront au pied des montagnes où dorment les mines d'or. J'ai des armes, des chevaux, du canon, des vivres, etc... Mon expédition est appuyée par de puissants capitalistes, par le gouvernement et par la sympathie de tout le Mexique. Des titres en bonne forme m'assurent à moi

et à mes compagnons la propriété de la moitié de tous les terrains, mines, placers, sur lesquels je planterai mon drapeau. L'étendue de ces concessions est illimitée ; elle n'a de bornes que les marches de la compagnie.

« A cette heure, mon cher E..., le sort en est jeté ; je pars : si je réussis, je puis espérer une grande fortune ; si j'échoue, je finirai du moins par une catastrophe digne de moi.

« Adieu....

« GASTON. »

Est-ce là le langage d'un flibustier... ou celui d'un homme de bonne foi qui croit à l'honnêteté de ceux avec lesquels il a traité ? On verra plus tard qu'en tirant l'épée, M. de Raousset ne faisait que se défendre contre la perfidie des autorités mexicaines, et user d'un droit légitime.

De retour à San Francisco, M. de Raousset leva sans peine une compagnie de deux cent cinquante hommes, qu'il arma de pied en cap, et auxquels il donna des officiers d'une valeur plus ou moins réelle, comme la suite le prouvera. L'*Archibald Gracie* débarqua à Guaymas dans les premier jours de juin 1852 ; la petite troupe fut très-bien reçue par les Sonoriens de Guaymas ; on sonna les cloches et on fit mille autres démonstrations. C'est le propre des Mexicains d'appeler les étrangers, de les bien recevoir, et de les trahir ensuite ; cette histoire en est une preuve, comme celle du colonel Crabb cruellement massacré à Cavorca, comme celle d'une autre expédition or-

ganisée plus tard à San Francisco par moi-même, sur la demande des généraux Alvares et Comonfort, contre Santa-Anna, expédition dont on refusait de payer les frais après l'expulsion du président à la jambe de bois ; heureusement que les ministres des États-Unis à Mexico ont courageusement défendu les droits contestés en cette circonstance ; c'est encore un bill à payer. Après avoir passé la revue de ses hommes, M. de Raousset se rendit au logement préparé pour eux ; là, dans une allocution chaleureuse, il fit valoir les avantages qui ressortiraient de l'expédition.

« Ce que j'ai voulu, leur dit-il, c'est non-seulement votre bonheur à tous, mais encore celui des Français qui, par la suite, pourront venir nous rejoindre. Vous souffriez en Californie, ici vous avez la perspective d'un bonheur certain. Que risquez-vous ?...

« Vous ne manquerez de rien. La société *Restauradora* pourvoira à tous vos besoins, et vous partagerez avec elle la possession de ces riches contrées. Et croyez-vous que ce soit pour rien qu'elle fait tous ces frais ? Croyez-vous que tous ces capitalistes exposent leur argent pour des biens imaginaires ?... Par l'énormité des frais, figurez-vous celle des richesses dont vous aurez la moitié. Pour que l'expédition réussisse, il faut union et confiance. Vous ne m'accuserez pas de cupidité, car je vous laisse libres de fixer ma part. Si elle est trop forte, je saurai le dire ; si elle est trop faible, je me tairai. Comptez sur moi comme je compte sur vous ; ayez foi dans mes paroles, et confiance dans la loyauté de mes actes. »

Alors tout était couleur de rose, excepté pour les autorités, qui restèrent froides ; en voyant les canons de M. de Raousset, quelques officiers mexicains demandèrent ironiquement s'il comptait poursuivre les Apaches avec du canon. Le général Blanco, averti de cette arrivée et de ce débarquement militaire, commença par intimer à la troupe française l'injonction de rester à Guaymas jusqu'à nouvel ordre. Pour nos Gaulois toujours et quand même, ils sacrifièrent aussitôt à Bacchus et aux Grâces; voici ce qu'en dit M. de Raousset :

«.... Nous voilà donc à Guaymas. Mes hommes étaient casernés dans une vaste maison pourvue d'une cour intérieure. (Elles sont toutes ainsi.) Je les réunis et je fis là, certainement, la meilleure harangue que j'aie débitée de ma vie. Or, si j'en dois croire un feuilleton que j'ai reçu à San Francisco, j'en ai quelquefois prononcé de très-bonnes. Ils sortirent enthousiasmés et burent si bien à ma santé, que deux heures après il eût été difficile de décider quel était le moins ivre. Heureusement le Français a rarement le vin mauvais ; il tourne au gai et au tendre. Cette *sobriété* fut soigneusement entretenue pendant trois jours.

« Les autorités s'étaient déchargées sur moi du soin de maintenir l'ordre. Des patrouilles régulières parcouraient la ville nuit et jour et ramassaient les ivrognes tapageurs. Notez que la patrouille était toujours aussi imbibée que le commun des martyrs, mais j'avais si bien exalté chez ces gens-là le sentiment du devoir, que même dans l'ivresse ils en demeuraient pénétrés.

« C'est un spectacle navrant que de voir ces belles plaines rendues au silence de la solitude, ces ranchos vides et ruinés, ces pueblos dont les murailles tombent, ces églises dépouillées même de leurs prêtres, ces populations misérables et abruties, ces presidios où quelques soldats déguenillés et tremblants, représentent les fiers Castillans d'autrefois, les descendants des compagnons de Cortez. De la prospérité qui régnait il y a quarante ans, le souvenir seul a survécu ; mais avec lui s'est perpétué le respect de ceux à qui elle était due. Les populations de ces malheureuses frontières n'oublient pas qu'elles ont dû leur ancienne sécurité à la vigueur du gouvernement espagnol. Vainement aujourd'hui la demandent-ils aux successeurs imbéciles des vice-rois ; toute comparaison entre les deux pouvoirs aboutit à d'amères récriminations contre Mexico. . . . . .

« . . . . On peut parcourir, au cœur du pays même, des espaces de quatre-vingts à cent milles, sans y rencontrer à peine une ferme à moitié démolie, dont les malheureux habitants n'existent que par l'oubli des Indiens. On y élève par troupeaux sauvages des bestiaux et des chevaux, dont les Apaches volent la plus grande partie. Le sol est inculte, et nulle part la main de l'homme ne laissa une trace dans ces espaces sans horizon. Au nord, sur une étendue de huit à dix degrés superficiels, il n'*existe pas un habitant.* Des bandes de chevaux et de bœufs sauvages, restes des beaux troupeaux qu'élevait la génération passée ; des ruines de maisons, des ruines de forts, des ruines d'églises, des ruines de villages ; et autour de ce désert, des ruines d'hommes qui tremblent et des femmes qui pleurent! . . . . »

L'ordre règne tellement au Mexique, les conven-ns, les traités y sont si bien respectés par les auto-és supérieures, qu'au moment même où le prési-nt Arista honorait de son approbation la forma-n de la compagnie *Restauradora* et lui conférait le ivilége des mines d'Arizona, une autre compagnie vale s'organisait dans l'ombre ; c'était la compa-ie Bolton et Baron, couvée par deux banquiers de n Francisco, adoptée par le général Blanco, le gou-erneur Cubillas, M. Aguilar, les premières autorités iviles et militaires de la Sonore, par le Calvo de iste mémoire, qui a si bien représenté la France à dernière affaire de Guaymas, par tous ceux enfin uxquels M. Levasseur, trop confiant, avait recom-andé M. de Raousset.

Le plan de ces traîtres était des plus transparents : tiguer la Compagnie française en la retenant forcé-ent à Guaymas, préparer ainsi peu à peu sa disso-tion, s'emparer pendant ce temps-là des mines 'Arizona au nom d'un titre illégal, etc., etc. On ercha par mille moyens à désorganiser la Compa-nie française, et Dieu sait si cette œuvre était facile our des hommes perfides, bien au courant des fai-lesses propres au caractère français ; acheter les ns, calomnier les autres, exciter la jalousie et la anité des soldats contre leurs officiers, faire planer ur leur chef commun des soupçons d'égoïsme et 'ambition, tel fut l'ensemble des manœuvres aux-uelles recoururent les membres de la compagnie dette.

M. de Raousset s'était rendu à Hermosillo pour y conférer avec ces autorités déloyales ; voici ce qu'il y apprit sur ce qui se passait à Guaymas, laissons-le parler lui-même :

« . . . . J'étais à Hermosillo; inquiet de ne pas voir arriver mes volontaires, sans nouvelles d'eux, je fis partir en courrier un des hommes de mon escorte. Le lendemain, mon homme me revenait tout pâle et tout désolé. Son rapport était déplorable. Il n'y avait plus de chefs, plus de soldats, plus de discipline. On n'entendait que des malédictions; c'était la révolte. Une heure après, je galopais sur la route de Guaymas.

« La Compagnie était campée en désordre auprès d'un rancho qu'on appelle *La posa*. Chefs et soldats, tout était confondu : ce n'était plus qu'un pêle-mêle. Deux chariots brisés avaient été abandonnés ; des malades laissés en route, des armes jetées. On parlait, on vociférait, on demandait des *élections*. On avait rédigé tout un manifeste de quatre grandes pages qu'une *députation* devait me présenter. C'était de la belle et bonne anarchie.

« J'avais le malheur, mon ami, d'avoir des avocats et d'anciens notaires parmi mes volontaires. Ne prévoyant pas mes difficultés avec le gouvernement mexicain, j'avais admis un peu de tout. J'aurais dû n'avoir que d'anciens soldats.

« Les agitateurs étaient donc un avocat nommé D....., C....., ex-notaire, un commis ex-socialiste et poltron, un tailleur ex-garde mobile et d'autres animaux de la même farine. L'affaire était grave. Il s'agissait de réfor-

ıer tous les chefs que j'avais nommés et d'accepter le ystème électif.

« Je reçus la réclamation signée par toute la Compagnie, je répondis que je ferais connaître plus tard ma étermination, et fis sur-le-champ sonner l'assemblée. .a Compagnie rangée en bataille, chaque officier, sur ıon ordre, reprit son commandement, et tout partit en olonne, au pas militaire, comme si rien ne s'était assé.

« Nous marchions par une nuit magnifique ; ce fut ne promenade. Cependant, cette dernière étape, qui erminait un désastreux voyage, eut encore ses accients. Une de mes petites pièces de campagne, attachée errière un chariot, heurta contre une souche, chavira t reçut des avaries qui ne lui permettaient pas de coninuer. Je la remorquai moi-même avec mon cheval et n *lazo*, jusqu'au *rancho* que nous venions de quitter. 'est en ne se montrant jamais embarrassé et en agisant ainsi soi-même, qu'on arrive à prendre un ascenlant irrésistible sur des natures violentes qui n'admetent un frein qu'à condition de l'accepter volontairement t qui s'en débarrassent dès qu'elles sentent faiblir la nain qui les gouverne.

« Après la pièce de canon, ce fut le chariot ; un esieu cassa. Le chariot portait des malades. Un quart l'heure après, l'un d'eux rendait le dernier soupir. On it halte...

« Il était nuit ; le pays était une plaine aride, accidenée par une végétation fantasque : des arbustes dont les acines mordent dans le caillou, et dont la frondaison se ourrit de soleil. Au premier plan, des ballots de toutes ormes, des malades couchés, un homme mourant......

Sur la gauche, un chariot brisé et d'autres chariots en mouvement ou recevant un chargement nouveau. Puis, tout à coup, plusieurs voitures arrivant escortées de cavaliers mexicains, si pittoresques dans leurs costumes; c'était le gouverneur et sa famille qui allaient à Guaymas.

« La scène s'éclairait des lueurs d'un grand feu allumé pour le campement des hommes destinés à rester là, jusqu'à ce qu'on pût venir enlever tous les objets que la colonne était forcée de laisser en arrière. Des chevaux, des mules, des cavaliers, des armes, des uniformes, des haillons, des voitures élégantes, des visages de bandits, des têtes de femmes, des marmites au feu, l'ombre, la flamme, une végétation tordue et grotesque; tout cela agissant, hardi, coloré, ferait un curieux tableau.... Je l'aimerais pour ma part mieux qu'une vue de la Chambre des députés.

« A Hermosillo, je fis justice de mes artisans de révolte. Dès le lendemain de notre arrivée, résolu à agir vigoureusement, j'ordonnai, sinon le désarmement, du moins quelque chose qui équivalait à cela. Ordre fut donné d'apporter les armes dans une salle désignée et de les y laisser. On obéit; la deuxième section parut vouloir résister; j'allai moi-même dans sa chambrée, et je réclamai les armes. L'hésitation ne dura pas, elles furent apportées en silence. Dès ce moment, secondé fidèlement par quelques hommes résolus, je me préparai à châtier, par la force, toute tentative de résistance.

« Nos avocats ne se tinrent pas pour battus et recommencèrent leurs intrigues. On me prévient un matin, vers six heures; j'arrive dans l'ancien hôtel des Mon-

naies, où les volontaires étaient casernés, et je fais battre aux champs.

« Il y a parmi vous, m'écriai-je quand tout le monde fut réuni, des gens qui ne vous trahiraient pas mieux, s'ils étaient payés par vos ennemis ! Les réclamations qui m'ont été faites sont l'ouvrage de quelques meneurs, et vous les avez signées par faiblesse ! Il y a parmi vous un homme qui m'a calomnié personnellement. Cet homme, c'est vous, monsieur D... Sortez des rangs !

« Vous avez dit qu'Arizona était un mensonge, — voici les titres de propriété. — Vous avez dit que nous n'irions pas aux mines, voici un traité qui démontre que trente mille rations sont rassemblées au Sarie, à quelques lieues de la Sierra ! Vous m'avez calomnié, monsieur ! vous avez égaré l'esprit de vos camarades ; vous avez menti sur tous les points ! Comme chef de l'expédition, je vous chasse d'une Compagnie dont vous n'êtes pas digne ; — comme homme, j'exige de vous des excuses formelles, ou une réparation les armes à la main. Choisissez !

« Vous devinez la suite. Mon ami ; D..., expulsé avec quelques autres *pratiques* de son genre, la Compagnie se retrouva plus forte, plus unie, plus disciplinée qu'avant cette épreuve. . . . . »

Citons encore la lettre suivante :

« A M. Dillon, consul de France à San Francisco.

« Monsieur,

« Je saisis l'occasion du retour de M. de M..., en Californie, pour remplir ma promesse.

« Je suis ici, à Hermosillo. Il y a longtemps que la Compagnie devrait être au milieu des montagnes de l'Arizona, sans un obstacle auquel j'étais bien loin de m'attendre. Les hommes qui composent le gouvernement, ici, y compris le commandant général, ont voulu s'approprier les mines auxquelles la Compagnie qui m'envoie a seule un titre légal. Bien que la force dont je dispose et le misérable état de l'administration et de l'organisation militaire de cette province me permissent d'aller de l'avant, j'ai voulu donner une preuve de mon profond respect pour les lois du pays, pour les autorités et pour les susceptibilités nationales. Enfin, après un séjour d'un mois à Guaymas, après maints voyages et maintes mesures, j'ai fini par obtenir l'autorisation de marcher sur Arizona. Je suis maintenant en route.

« La condition de la Compagnie est excellente et j'ai la plus grande confiance dans l'avenir; je suis venu pour explorer la Sonore. Vous entendrez une foule de sottes histoires à notre sujet; ne les croyez pas, cette lettre seule est vraie. Les difficultés que j'ai rencontrées m'ont obligé de quitter la Compagnie. Pendant mon absence, ordre, gouvernement, autorité, tout était en danger. Quand la colonne a pris sa ligne de marche, énervés par un mois de repos absolu, jetés sur une route difficile, les hommes chargés du commandement en mon absence n'ayant pas bien compris ou exécuté mes instructions, l'ordre, l'obéissance, l'autorité, tout disparut. Mais rassurez-vous, monsieur; je revins à eux, et une demi-heure après mon arrivée l'ordre était rétabli. Maintenant, tout va parfaitement. Ma Compagnie compte plus de deux cents hommes organisés, disciplinés, et armés dans le style militaire. Ma présence

n'est nécessaire nulle part ailleurs. Mes Français et moi, nous sommes tous dans notre élément.

« C'est un étrange pays que celui-ci, monsieur; la loi, la pudeur publique n'y sont rien. La compagnie formée pour nous priver de notre propriété compte parmi ses membres le gouverneur, le commandant militaire, les deux juges du tribunal des mines, deux députés de l'opposition, etc., etc. De mon côté, j'ai un ancien gouverneur, mais j'ai l'assurance qu'il est intéressé dans les deux entreprises. Néanmoins, mon titre est bon. Ces messieurs ont compris qu'il était impossible de nous repousser. Ils ont pris leur parti, et toute résistance ayant cessé, je vais prendre possession paisible des mines concédées.

« Vous savez tout maintenant, monsieur. Vous saurez à quoi vous en tenir sur l'absurdité des rapports que vous fera la rumeur. On en a tant dit, à Guaymas, lors de l'arrivée de la Compagnie à Hermosillo, que quelques fous, saisis d'une terreur panique, sont retournés en Californie, au lieu de venir me joindre.

« Le reste de la Compagnie de M. de Pindray est encore à Cocospéra, sous le commandement de M. de Lachapelle.

« J'ai l'honneur, etc.

« G. DE RAOUSSET-BOULBON. »

Si les Français étaient entrés doucement et sans bruit à Hermosillo, ils en sortirent avec tout l'attirail et le tintamarre de la guerre : le clairon sonna, les armes reparurent, et l'artillerie fit résonner les pavés de la ville. M. de Raousset commençait avec raison à

résister aux injonctions du général Blanco, qui lui traçait un itinéraire impraticable durant la saison des pluies, de l'aveu même des habitants. Il se rendait au Saric par les plaines, lorsqu'au pueblo de *Santa Anna* un aide de camp du général vint lui remettre l'ordre de se rendre lui-même, immédiatement, à Arispe, et cela, en compagnie du colonel Gimenez. Ce dernier était un officier mexicain, représentant de la Société *Restauradora*, chargé d'accompagner M. de Raousset à Arizona, de l'assister en toute circonstance, et de veiller aux intérêts de la compagnie. Nous verrons de quelle façon cet émissaire s'acquitta de sa tâche, et comment il sut acquérir les sympathies des hypocrites avec lesquels il faisait cause commune; en apparence, il était de la compagnie aînée, en réalité, l'âme damnée de la compagnie cadette. Lâche, intrigant, traître, ergoteur, efféminé, etc..., tel est le grotesque portrait qu'en fit M. de Raousset dans la relation de sa première campagne. Cette espèce de colonel insista beaucoup pour que M. de Raousset se rendît à Arispe; en effet, une fois leur chef pris, les Français n'étaient plus tant à redouter. Toute la Compagnie s'opposa au départ de M. de Raousset; il n'en persista pas moins dans son intention de céder une dernière fois aux désirs du général, et écrivit les lignes suivantes à M. Levasseur, à Mexico :

« C'est à cause de vous, monsieur le ministre, à cause de vous seul, que je prends au sérieux une autorité ar-

bitraire, inique, méprisable, prostituée aux intérêts personnels.

« Vous comptez sur moi, monsieur le ministre, pour faire respecter, estimer le nom français ; c'est pour cela que je vais à Arispe. Je ne veux pas laisser à ces hommes l'ombre même d'un prétexte pour injurier ce grand nom de la France que nous portons avec nous.

« Je suis entouré de piéges, d'intrigues, de trahisons, et, par respect pour vous, monsieur le ministre, je vais au milieu même de ceux qui cherchent à me détruire.

« Si je reviens d'Arispe, *quelque chose qui arrive* plus tard, vous aurez compris qu'il est des bornes à la patience et à la résignation. Si je n'en reviens pas, recueillez les noms de mes compagnons, et que la France fasse du moins payer au Mexique leurs intérêts perdus. »

Il partit ; sur sa route se trouvait la vallée de Cocospéra où languissaient les débris de la colonie française qui l'avait précédé en Sonore. Leur commandant actuel, M. de Lachapelle, ne s'était pas longtemps fait illusion sur le mauvais vouloir des autorités sonoriennes. Ne pouvant obtenir les subsides promis, il avait bravement pris le parti assez téméraire d'aller avec sa petite troupe explorer l'intérieur de la contrée des Apaches, et de vérifier la valeur des rumeurs qui circulaient, au Mexique et en Californie, sur les richesses fabuleuses de ce pays. Deux Mexicains qui, après une captivité de quatorze ans, avaient pu échapper à leurs oppresseurs, étaient venus se jeter à ses pieds, en le priant de les suivre

et de les prendre pour guides. Ils disaient que l'histoire de la *Plancha de Plata* (montagne d'argent), n'était point une fable, et nos compatriotes étaient d'autant plus faciles à persuader que, dans leurs escarmouches avec les Apaches, ces derniers leur avaient souvent adressé des projectiles d'argent, faute de balles de plomb sans doute. Ils allaient donc, au nombre de quatre-vingts hommes, bien montés, bien équipés, s'enfoncer dans ce désert, lorsque M. de Raousset vint les trouver, leur exposer l'embarras de sa situation et réclamer leur concours. Les Cocospériens n'hésitèrent pas un seul instant. Ils se rangèrent sous la bannière de M. de Raousset, qui put dès lors compter sur une petite cavalerie, et partirent pour le Saric où campait la Compagnie enrôlée par la *Restauradora*. Le gouverneur civil, M. Cubillas, averti de ce qui se passait, adressa immédiatement à leur chef la note suivante :

« *A M. de Lachapelle*,
au Saric,

« Gouvernement suprême de l'État de Sonore :

« Ce gouvernement étant informé que vous et les colons français de Cocospéra, oubliant les avantages dont vous avez été gratifiés, et les dépenses qu'a faites l'État pour vous aider, êtes au moment de quitter la vallée de Cocospéra, pour rallier la Compagnie du comte de Raousset-Boulbon, et cela sans notre permission, sans en avoir donné avis à la préfecture de Saint-*Ignace*, dont vous relevez; nous croyons devoir vous

dire formellement que si, au reçu de cette note, vous et vos camarades ne renoncez pas immédiatement à votre première résolution, et ne rentrez pas au pueblo de Cocospéra, vous .perdrez vos droits aux terres et biens dont vous avez été mis en possession; cette mesure sera motivée par votre violation des clauses stipulées dans le traité du 3 mars dernier, en faveur de la Compagnie de Cocospéra. Plein de confiance en votre intelligence et votre fidélité, je vous prie de croire à ma parfaite considération.

« Dieu et liberté.—14 septembre 1852.

« (Signé): FERNANDO CUBILLAS.

« JOACH. V. URAI, sec. »

Les Cocospériens n'accordèrent pas la moindre attention à cette menace de gens sans foi ni loi qui, eux-mêmes, violaient depuis si longtemps leurs propres engagements envers la colonie.

M. de Raousset renonça immédiatement au voyage d'Arispe et écrivit ainsi au général :

« Cocospéra, 20 août 1852.

« *A M. le général Blanco.*

« Général,

« A vingt-cinq lieues seulement d'Arispe, une maladie qui s'appesantit sur les Européens, et l'envoi d'un courrier venu de Tubutame, m'obligent à rétrograder jusqu'au Saric, où ma présence est absolument nécessaire. Je regrette un contre-temps qui me prive du plaisir de

vous voir et de m'entretenir personnellement avec v
non-seulement des grands intérêts auxquels je
trouve mêlé, mais aussi des communications im
tantes que j'eus l'honneur de vous faire par ma pren
ettre.

« Vous êtes déjà parfaitement instruit du but
vient chercher, en Sonore, la Compagnie dont je
le chef. La haute protection de M. le ministre de Fi
nous sert de garantie. La pureté de nos intentior
peut être soupçonnée. Aussi n'est-ce point à ce
que vous avez désiré me voir et m'entendre. Il ne
être question, dans la pensée du commandant gén
que de la situation à faire en Sonore aux étranger
m'accompagnent.

« Empêché de me rendre moi-même auprès de
j'ai l'honneur de vous envoyer un de mes compagı
M. Garnier, fondé de pouvoir en tout ce qui nous
cerne. M. Garnier connaît aussi bien que moi les
timents et les intérêts de la Compagnie française. Il
répondre à toutes vos questions, résoudre toute
difficultés, prendre tous les engagements. En un
général, que M. Garnier se présente à vous ou c
m'y sois rendu moi-même, le résultat est le même
le commandant général et pour vous. M. Garnier,
répète, est revêtu de tous mes pouvoirs ; ses en
ments seront les miens.

« M. le colonel Gimenez, représentant de la c
gnie *Restauradora*, vous donnera connaissance du
qui m'engage avec cette compagnie ; vous y trou
une nouvelle preuve de la simplicité de nos inte
et de la nécessité de notre armement, si les lettres
nistre de France pouvaient permettre le plus léger

« Le colonel Gimenez a qualité plus que moi, génél, pour prendre en main les affaires de la compagnie Restauradora et accepter les arrangements qui lui conviendront : je suis et j'ai toujours été parfaitement d'accord avec le colonel sur tout ce qui touche aux intérêts qui nous sont confiés.

« Je vous supplie, général, de vouloir bien remarquer que nous sommes à quelques lieues d'Arizona, que nous avons un titre légal à la possession de cette mine, et, quoique nous y voyions le terme et la récompense de nos fatigues, nous demeurons immobiles au pied de la Sierra, attendant votre autorisation pour y pénétrer. Vous ne voudrez pas, général, prolonger plus longtemps une situation aussi pénible que décourageante. Notre but, nos intentions sont clairs, nos intérêts sont définis ; le retour de M. Garnier nous apportera, j'en suis convaincu, la levée des derniers obstacles.

« Recevez, général, etc.

« Comte de Raousset-Boulbon. »

Nous verrons bientôt si M. de Raousset devait être longtemps en parfait accord avec le traître Gimenez. A peine rentré au Saric, il y trouva tout son monde dans l'agitation la plus vive ; tous ces délais, toutes ces fatigues, ces privations, ces pourparlers sans fin, lassaient la Compagnie qui, d'ailleurs, employait son temps à fourbir des armes, à fondre des balles, à fabriquer des cartouches, et à monter des canons.

Dans la soirée du 28 août un messager du général apporta d'Arispe une lettre de M. Garnier avec l'*ultimatum* suivant :

« Il nous est enjoint, disait-il :

« 1° Ou de consentir à la dénationalisation, c'est-à-dire à nous faire soldats mexicains, sans solde, sous les ordres du commandant général, avec vous pour capitaine. A cette condition, nous pouvons entrer à Arizona, chercher les mines, en prendre possession et les faire exploiter;

« 2° Ou bien prendre pour chacun de nous une carte de sécurité avec laquelle nous pouvons circuler en Sonore, à Arizona, mais sans prendre possession d'aucune mine, placer ou terrain, parce que nous serions considérés comme étrangers, et comme tels *incapables de posséder*, aux termes d'une ancienne loi du pays. Et encore, en prenant ces cartes de sûreté, il nous serait défendu de passer outre, de l'endroit où vous êtes aujourd'hui, avant l'arrivée des lettres de sécurité de Mexico ;

« 3° Ou enfin de *réduire la Compagnie à cinquante hommes*, ayant un chef mexicain responsable. Dans ce dernier cas, il serait permis de marcher tout de suite à Arizona pour reconnaître les mines, les dénoncer, et en prendre possession au nom de la compagnie *Restauradora.* »

En allié fidèle, M. Gimenez conseillait beaucoup l'adoption de la dernière alternative

M. de Raousset fit aussitôt battre aux champs tous ces malheureux qui souffraient depuis si longtemps et n'attendaient que le moment de la délivrance, se groupèrent aussitôt autour de leur chef ils se croyaient enfin délivrés de tous les obstacles et libres de commencer l'exploitation des mines de l'Arizona. Quelle ne fut pas leur stupeur, lorsqu'apr

re de cet *ultimatum*, M. de Raousset déclara
issait chacun libre de le suivre ou de le quit-
se mit ensuite à rire, à hurler même, à huer
ellence Blanco, dont la très-noble missive fut
sur un tronc d'arbre comme sur un pilori. A
miers mouvements succédèrent les menaces et
de vengeance ; il y avait de quoi. Inutile de
e pas un homme ne quitta le camp.

une réponse digne et froide, M. de Raousset
re clairement à quels désordres administra-
rouvait en proie ce pauvre Mexique. Il rap-
ne lettre de M. Levasseur, datée du 12 juillet
e Mexico, dans laquelle on lui dit que tout est
, que le général Blanco a dû recevoir des
tions *ad hoc*, etc., etc.... Il demande ensuite
neur de ces instructions prescrit et exige en
dénationalisation. M. de Raousset termine en
que, pour sa part, il rejette d'une manière
les trois clauses de l'*ultimatum*. Ou les auto-
Mexico jouaient M. Levasseur, ou bien le
Blanco se moquait ouvertement des ordres
vernement central, etc., etc....

VIII

M. de Raousset connaissait peut-être moins les hommes qu'il ne s'en flattait; il les jugeait trop d'après lui-même. Il n'était pas non plus un diplomate de premier ordre, ainsi que le prouvent les lettres qui vont suivre, lettres qui décèlent beaucoup plus de loyauté que d'habileté. Il est un adage qui dit: « Selon le bétail le fourrage. » Est-il, en effet, si nécessaire de ne répondre à des gens cachés, perfides, traîtres, que par l'étalage de ses convictions, de ses pensées, de ses projets même?. . Faut-il pousser la franchise jusqu'à leur dire tout ce qu'on pense et tout ce qu'on veut faire?... Sans devenir une copie du *mensonge incarné*, sans recourir à toutes les ruses du carquois diplomatique, sans payer tout à fait de retour cette foi punique, que les Mexicains ont exa-

gérée tout en la dégradant, n'était-il pas permis de voiler un peu plus et ce qu'on pensait, et ce qu'on voulait faire?... On était indignement trompé, trahi, menacé d'un guet-apens; il fallait paraître ne pas le comprendre autant qu'on l'a fait. On sait que M. de Raousset marcha sur Hermosillo, et qu'il s'en empara pour l'évacuer bientôt après. Sans anticiper sur les événements, nous tenons à faire observer qu'il eût été d'une bien meilleure politique d'épouser la cause d'une des factions qui se partageaient la Sonore, de se maintenir dans le pays en faisant la guerre de guérillas, de s'y assurer un point d'appui parmi les populations mécontentes de l'intérieur, et d'attendre les renforts qui seraient inévitablement arrivés de tous les points de l'Amérique. La seule Californie était au moment de lui envoyer quatre ou cinq mille aventuriers, lorsqu'on apprit qu'Hermosillo avait été pris, puis évacué presqu'aussitôt.

Reprenons le fil de notre histoire.

Nous sommes au Saric, un ancien couvent de moines, dont les murs en ruines abritent plus ou moins bien nos compatriotes; on se prépare évidemment à la guerre de tout côté : ce ne sont que forges qu'armes et que munitions mises en état de servir au premier instant.

Dans cette circonstance, M. de Raousset ne fut pas sans habileté; en dévoilant aux chefs de section tous ses plans, en faisant miroiter à leurs yeux les conséquences naturelles d'une victoire, l'adhésion d'un grand nombre de Mexicains, l'indépendance de la

Sonore, il parvint à s'emparer de leur imagination, à leur faire oublier pour un temps ces mines d'Arizona, dont Blanco faisait manquer l'exploitation, à enflammer tous les courages et flatter toutes les ambitions. Voici ce qu'il écrit lui-même :

« . . . . Depuis six semaines, nous campons au milieu des ruines d'une ancienne mission nommée El Saric ; les voûtes de l'église, belle autrefois, sont tombées sur le sol; de vastes bâtiments achèvent de crouler autour des murailles éventrées. De quelque part qu'on se dirige, au nord ou au sud de ces ruines, d'immenses plaines, des vallées remplies de verdure, circulent autour des montagnes..... le roc dévoile partout aux regards émerveillés l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le mercure mêlés au marbre. Un ruisseau rapide baigne le sol de ses eaux toujours fraîches. Des poissons délicieux y abondent, et, de distance en distance, les accidents de terrain produisent des miniatures de lacs bleus et profonds où viennent boire les cerfs. Au bord de ces belles eaux, des frênes, des platanes, de larges peupliers pareils aux peupliers d'Italie, mêlent amoureusement leurs feuillages. . . . .

« . . . . Notre camp est curieux à voir. Mes hommes ont mis en œuvre toute leur industrie. En quelques heures, des salles de verdure, des baraques de toutes formes se sont élevées comme par magie. En avant de ma tente, ils m'ont construit un vrai salon avec des branches de peupliers. Vingt personnes au moins pourraient y tenir. Sous ce feuillage que le soleil ne peut pénétrer, les éternelles brises de ce beau pays m'ont fait un paradis de mon

palais agreste... Je suis sûr de regretter le Sario. . .

« . . . . Notre situation empire : l'hostilité devient plus vive. Elle est menaçante. Nos hommes se préparent à une marche de quatre-vingts lieues, la prudence m'oblige à te cacher pour quelle destination. On raccommode avec un goût plus ou moins fantasque de poétiques guenilles. A défaut de souliers, on fabrique des sandales. Nous avons monté nos deux pièces de canon, en forgeant jusqu'au moindre clou! Ateliers de charron, de forgeron, de sellier, de fondeur, de cordonnier, tout cela s'est improvisé dans les salles effondrées. Les ombres des moines morts ont dû bien s'étonner dans leurs caveaux! . . . .

« . . . . Je ne saurais trop le redire, mes Français se sont montrés magnifiques dans cette lutte de l'industrie contre le désert, de la patience contre mille difficultés, contre un imprévu plein d'irritation. L'esprit du corps est excellent; nous partons, selon toute apparence, dans sept à huit jours. »

A une lettre du gouverneur il répond ainsi :

« Jamais, monsieur le gouverneur, jamais il n'a été dit ni écrit une parole qui tendît à nous imposer les conditions que le général soulève devant nous comme une barrière. Je pourrais ajouter qu'il était facile de nous les poser à Guaymas, à Hermosillo même. Fallait-il attendre trois mois et que nous fussions au terme même de notre voyage, pour nous placer entre d'inacceptables propositions et un rembarquement?

« Vous le voyez, monsieur le gouverneur, les preuves abondent. Les conditions tendent à un objet inique : nous expulser de la Sonore.

« Et pourquoi?

« Il est impossible que je me fasse plus longtemps illusion. Nous sommes sacrifiés, nous, nos droits acquis, ceux de la compagnie qui nous envoie et les intérêts publics eux-mêmes, à l'avidité personnelle de quelques hommes puissants.

« Loin de nous donner aide et protection, on a tout fait pour nous engourdir ou nous décourager. On a feint de se méprendre sur nos intentions, on a soulevé des malentendus sur les choses les plus claires, et on est encore à se demander si nous devons ou non rester dans le pays.

« Nos intentions!

« Les lettres de M. le ministre de France à M. le commandant général, à M. Aguilar, à M. Calvo et à vous-même, ne suffisent-elles donc pas?

« Ne parlons pas de mes déclarations personnelles, effaçons le traité fait avec la compagnie *Restauradora* : oublions toutes les preuves de soumission, de bon vouloir, de dévouement à ce pays, données par mes compagnons pendant quatre-vingt-seize jours; mais les déclarations officielles émanées du représentant de la nation française, déclarations si franches, si noblement inspirées, si chaudement écrites, sont-ce là des choses qu'on laisse de côté sans que le bon sens public ne les relève et ne dise : « La vérité est là! » Là sont les informations, les déclarations que vous me demandez.

« L'immigration française en Sonore était attendue comme un bienfait par les populations de ce pays; elle était approuvée par le gouvernement central, par M. Blanco, par vous, par tous.

« C'est alors que vint la première expédition, conduite

par M. de Pindray : on la reçut avec enthousiasme, on lui donna des terres, des subsides, et.. . on ne lui demanda pas de *renier sa nationalité ;* on la laissa libre et respectée.

« Mais alors il n'était pas question d'Arizona, de ses mines d'argent, d'un vaste monopole à établir dans la Sierra. La compagnie Baron, enfin, n'avait pas encore formé la ligue puissante dont chaque nom est bien connu de toute la Sonore.

« Nous sommes venus! mais, par une fatalité imprévue, nous arrivons ici pour y prendre légalement possession, en vertu du droit et des lois, du minéral d'Arizona concédé à la compagnie *Restauradora*, dont la compagnie Baron s'empare, au mépris de toute justice, sous la protection, sous les armes du commandant-général lui-même.

« Comme nous n'avons donné aucun sujet de plainte, après quatre-vingt-seize jours d'épreuve, on ne peut nous dire encore : « Sortez de ce pays. » Mais chaque jour apporte un acte nouveau, une entrave imprévue, une tracasserie habile, une exigence intolérable. Chaque jour enfin on nous fait faire un pas de plus vers le découragement et vers une retraite volontaire.

« Je ne m'abuse plus, monsieur le gouverneur, je ne veux pas me prêter plus longtemps à une comédie qui ferait croire à ma faiblesse. Je ne demande plus qu'au bon sens public un appui, une protection, une sympathie que les autorités nous refusent.

« Nous vivons dans un siècle où la vérité perce tous les voiles, et triomphe du temps comme de l'espace. L'opinion publique n'est plus celle d'un pays, elle embrasse le monde. Je possède assez de documents, de

ièces et de correspondances authentiques, pour porter a lumière à flots sur notre expédition en Sonore.

« C'est à ce tribunal suprême que je compte en ppeler.

« J'ai l'honneur, etc...

« Comte DE RAOUSSET-BOULBON. »

N'est-ce pas le lieu de s'écrier comme quelques personnes naïves : « Dieu du ciel! M. de Raousset était-il *bon enfant*, pour prodiguer tant de si belle prose et de si beaux sentiments à tous ces fripons !... C'est bien le cas ou jamais de dire : *Margaritas ante porcos!...* »

Inutile de dire que le colonel Gimenez écrivait sans cesse d'Arispe à notre ami, pour l'amener à céder, pour le séduire ou pour l'intimider; Blanco alla même jusqu'à tenter de corrompre quelques-uns de ses officiers. Vains efforts! ces viles manœuvres ne firent que rallumer l'indignation de nos compatriotes. M. de Raousset se contenta de répondre ainsi qu'il suit à toutes ces communications :

« Ma lettre, dites-vous, me convertit en insurgé; le bon sens public en jugera différemment.

« Le langage d'un homme libre est-il donc chose si rare aux oreilles de vos commandants-généraux qu'ils ne puissent l'entendre sans croire à la révolte?

« Il suffit au commandant général d'avoir reçu la lettre dont vous parlez, pour qu'il m'adresse, par votre entremise la menace de me traiter comme un pirate.

« *Un pirate!* parce que j'aurai refusé d'échanger ma

nationalité contre le droit douteux d'aller chercher à Arizona quelques poignées d'argent! Un pirate ! parce que je refuse de faire, de mes compagnons, des soldats sans solde, sans vêtements, et soumis aux coups de bâton !

« Ma conscience porte légèrement cette menace et ma résolution ne s'en étonne guère!

« Vous supposez, colonel, au sujet de ma résistance, des idées, des projets que je n'ai point apportés dans ce pays. Vous me supposez des illusions que je n'ai pas. Il se peut que le général Blanco puisse m'anéantir en un clin d'œil ; cependant, colonel, les hommes que j'ai l'honneur de commander ne s'intimident pas facilement: les menacer, c'est les affermir dans la résistance.

« Comte de RAOUSSET-BOULBON. »

« . . . . Quand un homme, investi d'un pouvoir et d'une responsabilité comme ceux du commandant-général, ose imposer des conditions pareilles; lorsque après avoir entendu les observations d'un esprit aussi sérieux que l'est M. Garnier, mon fondé de pouvoir, et celles que vous avez dû lui adresser vous-même ; quand un homme aussi haut placé se détermine à écrire et à livrer à la publicité de pareilles décisions, nul ne peut supposer qu'il agisse légèrement.

« C'est donc très-formellement que M. le commandant général me mande à Arispe avec le parti pris d'avance d'*exiger que je renonce à ma nationalité* ou que je quitte la Sonore.

« Mais pour qui donc, pour quelle espèce de gens sans cœur, sans souvenirs, sans aucun sentiment de la

trie, M. le général Blanco prend-il mes compagnons? ur qui dono les prenez-vous vous-même, quand vous ; transmettez de telles propositions? Lorsque vous citez M. Lenoir à me faire enlever le commandement, croyez-vous donc disposé plus que moi au sacrifice sa nationalité? Ne comprenez-vous pas que si j'étais sez faible pour abdiquer la mienne sous le coup d'une enace, pas un homme ne me suivrait dans cette voie nteuse?

« Comment peut-il entrer dans l'esprit d'un homme isonnable que mon entrevue avec le général Blanco uisse résoudre une question aussi insoluble?

« Sachez bien encore ceci, colonel, et que tous le sahent comme vous: ni la force, ni l'intimidation, ni intérêt ne me feront oublier ce que je me dois à moiême. Ma fortune et ma vie ne sont rien pour moi, bsolument rien, là où mon honneur est en question.

« Or, M. le commandant-général de Sonore a mis en aestion mon honneur.

« Eût-il cent fois plus de forces qu'il n'en possède, s forces fussent-elles cent fois plus redoutables u'elles ne le sont, il ne me ferait pas reculer d'un pas, où je ne puis reculer sans abdiquer lâchement mon oit et sans m'avilir!

« De Raousset-Boulbon. »

Les choses s'embrouillaient tellement que, de part d'autre, on se préparait à la guerre. Les Mexicains étaient familiarisés avec cette idée depuis longmps, et toutes les hypocrites interventions de l'illstre Gimenez n'avaient pour but que d'induire les

Français en erreur et de leur faire perdre du temp
Alors, quoiqu'un peu tard, M. de Raousset se mit
faire un peu de politique et de diplomatie. Il cherc
à se rallier les nombreux rancheros que ruinaie
les excursions des Apaches et les divisions intestin
de la Sonore; il fit briller à leurs yeux la grande
des avantages qu'ils pourraient rencontrer derriè
ce drapeau sur lequel il allait inscrire ces mots
Indépendance de la Sonore! Ne pouvant toucher
montant d'une lettre d'avis de 10,000 piastres,
ne prit que ce qui était nécessaire à sa troupe,
paya en bons remboursables par la *Restauradora* et l
gouvernement mexicain. C'est du moins ce qu'avanc
une des notices que nous avons consultées. Il s'em
para d'un convoi de treize mules chargées de vivre
pour les soldats de Blanco, et le 21 du même mois
remit à ses compagnons le drapeau sur lequel éta
l'inscription que nous avons citée plus haut.

Le général Blanco venait d'adresser, mais fort i
utilement, aux Cocospériens, la note suivante :

« *Brigade Blanco.*

« J'ai appris que beaucoup de Français restent u
au comte de Raousset-Boulbon, parce que celui-ci le
trompés en leur disant que les autorités les pours
vraient et qu'ils ne devaient attendre d'elles, ni du g
néreux peuple mexicain aucune espèce de ressourc
pour suffire à leurs besoins; afin de détruire cette c
lomnie, vous ferez savoir à tous les Français que
commandant-général protége et donne son appui

quiconque d'entre eux se séparera de la Compagnie du rebelle Raousset, et protestera obéir aux lois et autorités du pays ; les prévenant qu'on ne les poursuivra point et qu'ils jouiront des garanties accordées à tout étranger, mais en même temps vous leur ferez entendre que ceux qui suivront M. de Raousset, et feront usage de leurs armes contre celles de la République, seront mis hors la loi, et infailliblement châtiés.

« Dieu et liberté.

« Urès, 11 octobre 1852. »

Signé : Miguel Blanco,
Général en chef.

Les gens du pays paraissaient épouser sincèrement les idées d'insurrection et d'indépendance dont on les entretenait. Ils promettaient de soulever leurs pueblos, et de marcher sur les trois capitales de la Sonore dans le cas où les Français seraient vainqueurs. Le 23, M. de Raousset marcha sur la ville d'Hermosillo. Les Français arrivèrent à la Madelaine au moment où se célébrait la fête annuelle de cette localité, fête fort suivie par les habitants de la Sonore septentrionale, et qui dure plusieurs jours. Ils s'y reposèrent un peu de leurs fatigues, y parlèrent d'indépendance à des centaines de rancheros qui répondaient plus ou moins sincèrement, mais invariablement à leurs nouveaux amis, par des *si signor ;* ils dansèrent avec les senoritas, goûtèrent au *mescal* du pays, et se virent au moment d'être surpris par une troupe ennemie. S'ils ne tombèrent pas dans cette

embuscade, ce fut grâce au curé de la Madelaine, homme d'un rare mérite, et dont les sympathies étaient entièrement acquises à M. de Raousset. On arrêta deux ou trois des espions qui précédaient les massacreurs, et les fêtes continuèrent. Presque toutes les femmes étaient *para los Franceses y la independencia*. Elles frayaient ouvertement avec les *pirates*, et ne quittaient pas leur camp. Plus tard, à San Francisco, M. de Raousset nous parlait fréquemment de cette époque de sa campagne sonorienne ; narrateur intelligent et gracieux, il savait relever quelquefois ce que son récit pouvait avoir de trop sérieux, par une anecdote qui sentait quelque peu le romanesque, mais qui n'était point sans charmes. Lorsque nous lui demandions si c'était Antonia, la fille du préfet de l'Altar, la Mexicaine aux cheveux blonds, qui l'avait retenu aussi longtemps à la Madelaine, il se défendait, tout en souriant, d'une pareille faiblesse, et nous démontrait la nécessité de se faire à l'avance des partisans parmi les habitants principaux du nord de la Sonore; celle aussi de tenir dans l'incertitude le général Blanco sur la marche qu'il comptait suivre, car le triple point d'intersection des routes d'Urès, d'Arispe et d'Hermosillo, villes situées à distances presque égales de la Madelaine, faisait que le général Blanco toujours sur le qui-vive, attendait un mouvement de son adversaire pour savoir où il devait jeter son armée de milices, d'Indiens et de réguliers. Voici un extrait d'une lettre de M. de Raousset à l'un de ses amis, le comte E. de M***, lettre déjà publiée dans la

biographie dont nous avons déjà parlé plus haut :

« ..... Et puis tant de choses me préoccupent, tant de soins divers m'obligent à une âpre et persistante activité de tous les instants ! Songes-y ! Peu d'hommes en état de me seconder ; pas un capable de me remplacer.—Deux cent cinquante aventuriers à commander, moitié héros, moitié bandits, qui, semblables aux bêtes fauves de Van-Amburg, n'obéissent qu'à la voix connue.

« Obligé de courir à travers les espaces sans fin qui séparent ces populations clair-semées ; aujourd'hui, pour aller réchauffer l'enthousiasme de la révolution nationale dans un pueblo à trente ou quarante lieues de mon camp ; demain une course aux Indiens ; puis, un soir, monter à cheval, franchir quinze lieues de désert, pour aller... quelque part, dénouer les tresses blondes d'une Mexicaine amoureuse !... Car, en Sonore, ami, et c'est une des excellences de cette terre bénie par le soleil, on rencontre jusqu'à des femmes blondes parmi ces groupes de belles chairs bronzées, de rondes épaules, de pieds nerveux, de regards noirs et de cheveux teints dans les eaux du Styx.

« Les femmes de Sonore sont belles, bonnes et spirituelles. La race s'est concentrée en elles. Tout ce qu'il y avait de chevaleresque dans le caractère espagnol, au temps immortel de Cortez, s'est conservé en elles ; seules elles ont conservé la tradition noble que vainement on chercherait chez les hommes.

« Peu de jours après que le gouvernement de Sonore m'eut déclaré rebelle et pirate ; au moment même où j'étais mis hors la loi, où tout individu avait le droit de me tuer comme un chien enragé et devait ainsi bien mériter de la patrie, il se trouvait à ces fêtes de la Ma-

delaine, qui réunissent l'élite du pays, une grande et belle jeune fille, nommée dona Maria-Antonia.... Elle appartient à une famille considérable; son père, qui est une des principales autorités du pays, figure nécessairement parmi mes ennemis. On parlait de moi. On m'attaqua; elle prit ma défense. Sa tante, une vieille dame de beaucoup d'esprit, lui dit assez sérieusement.—« Est-ce que tu serais amoureuse du chef des pirates ? » Mon cher Edme, Antonia se leva sans hésitation, se drapa dans son *rébozo,* et du plus grand sang-froid :—« Oui, je
« suis amoureuse de celui que vous appelez un pirate!
« A cette heure de malédiction pour la Sonore, il n'y a
« qu'un seul homme qui pense réellement à la sauver
« de sa ruine ! c'est *le comte!* Si les hommes de ce pays
« n'étaient pas tous des lâches, ils prendraient les armes
« comme lui pour secouer le joug de Mexico! Oui,
« j'aime le comte! (*Si quiero el conde, y loquiero con*
« *amore.*) » Antonia, mon cher Edme, est grande, belle et blonde. Elle était là, au milieu de ses brunes compagnes, comme une rose dans un bouquet de tulipes noires.

« Hier, à la vue de cinq à six mille personnes, Antonia est venue dans mon camp, sous ma tente.

« Je ne te raconte pas cela pour satisfaire la fatuité commune aux animaux de notre espèce, mais afin de te donner à juger ce que valent les femmes en Sonore, et si j'ai tellement tort de croire qu'il existe un parti pour moi dans le pays. »

Les habitants du nord ne levèrent pas un seul homme pour Blanco. Gandara lui-même ne bougea pas. Blanco fit grand tapage dans les préfectures du

sud; tout homme valide était enrégimenté; on exerçait ces troupes au maniement des armes; on montait des canons sur leurs affûts; on confectionnait des cartouches. Les troupes mexicaines croyaient sincèrement ne faire qu'une bouchée de la petite Compagnie française. Lorsque cette dernière arriva près d'Hermosillo, elle vit sur la route les traces encore fraîches des troupes bariolées du général mexicain, lequel venait de se jeter à la hâte dans la ville. Le préfet Navaro envoya deux délégués au devant des Français, chargés d'offrir une somme d'argent; c'étaient MM. Camou, négociant, notre compatriote, et Ortis, juge, âme damnée de Cubillas. M. de Raousset se montra, dans cette circonstance, aussi ferme qu'intelligent; il méprisait déjà trop ses adversaires pour négocier avec eux; il tira sa montre et leur dit :

« C'est huit heures; dans deux heures j'attaquerai la ville; à onze heures j'en serai le maître; allez dire cela à votre préfet. » Et il leur tourna le dos.

A l'heure dite, on marcha sur la ville qu'entourent des murs et des jardins en terrasse. La colonne française déboucha sur un pont qui sert à franchir un fossé large et profond; la tête de ce pont était défendue par un avant-poste ennemi; les Mexicains s'étaient fortifiés dans une maison isolée, d'où ils pouvaient diriger un feu plongeant sur nos compatriotes; mais la *furia francese* les en délogea bien vite. Partie aux cris de : *Vive la France!* la petite troupe riposta aux premiers coups de feu de l'ennemi

par une décharge générale, puis elle se déploya en tirailleurs, qui s'élancèrent au pas de course, et ne combattirent plus qu'à l'arme blanche. La maison dont nous avons parlé fut attaquée par derrière; profitant d'une échelle que les Mexicains avaient eu l'imprudence d'oublier, les Français montèrent sur la terrasse et firent prisonniers tous ceux qui vivaient encore, entre autres l'officier Borunda, qui fut plus tard le défenseur de M. de Raousset. Les vainqueurs, mêlant gaiement la plaisanterie à la mitraille, disaient à leurs prisonniers : « Merci de l'échelle. » Pendant ce temps-là, d'autres Français, culbutant hardiment l'ennemi, avaient pu pénétrer dans la ville et commencer une guerre non pas de buissons, mais de fenêtres, de lucarnes, de murs et de terrasses. Leurs deux petites pièces de campagne balayaient les rues principales. Obligé de se replier de tous côtés, le général choisit l'*Alameda*, jardin public, comme le lieu le plus propre à la concentration de ses troupes et à la prolongation de la résistance; son artillerie, placée au centre, et braquée sur toutes les avenues, rendait les abords de cette place assez dangereux. Ordre fut donné à la petite cavalerie française de voler à l'*Alameda*, et d'y charger les cinq ou six cents Mexicains qui tentaient de s'y reformer. M. O. de Lachapelle partit au galop, arriva le premier en face de ce bataillon de réguliers, et y resta seul quelques instants exposé comme un point de mire aux balles qui sifflaient à ses oreilles. Il fut bientôt rejoint par le reste de la cavalerie et l'officier Lenoir, qui lui dit : « Eh ! mais,

que faites-vous donc là?—« Je vous attends », répondit le chef des Cocospériens, de l'air le plus simple et le plus tranquille du monde [1].

Ce trait est divinement bien raconté par M. de Raousset dans une esquisse générale de sa première campagne; dont il nous fit la lecture autrefois à San Francisco. Si nous ne pouvons reproduire ses propres termes, et quelques autres notes intéressantes, nous le devons à l'empressement avec lequel, après sa mort, nous expédiâmes de San Francisco pour la France des papiers que nous aurions pu garder, avec sa permission, et sur lesquels nous n'avons pu encore remettre la main; du reste, ces papiers ne contiennent rien de très-important.

En un clin d'œil, l'*Alameda* fut emportée. Les Français étaient maîtres d'Hermosillo. Les Mexicains fuyaient de toutes parts, ainsi que les Indiens Yaquis, leurs dignes alliés; canons et drapeaux tombèrent entre nos mains. Le général Blanco prit au galop la route d'Urès. Ses pertes étaient sensibles, deux cents soldats environ tués ou blessés; celles du comte l'étaient aussi, vu le petit nombre d'hommes dont il disposait; il comptait dix-sept morts et vingt-trois blessés, parmi lesquels plusieurs officiers. La mort de M. Garnier, dont M. de Raousset nous a entretenu plus

[1] Ceux qui s'étonneraient d'une ou deux mentions flatteuses en faveur d'un parent qui n'est déjà plus de ce monde, ne feraient pas preuve de tact et d'impartialité. D'ailleurs, comme parent j'avais le droit de les faire, comme historien c'était mon devoir. (*L'auteur.*)

d'une fois, est ainsi racontée dans la notice que publia autrefois la *Revue de Paris*.

« M. Garnier était entré le premier dans une maison occupée par des Mexicains, et avait été frappé mortellement de deux coups de baïonnette et d'une balle. Gaston le fit transporter dans la plus aristocratique maison d'Hermosillo, dont on avait enfoncé les portes à coups de canon. Garnier sourit en se voyant couché sur un meuble élégant.

« La veille, pendant la marche, M. Fayolle, qui était un ténor charmant, avait chanté la chanson africaine qui commence par ces mots :

> Ne croyez pas que c'est le plomb qui tue,
> C'est le destin qui frappe et fait mourir !.....

« —Fayolle est-il mort? demanda M. Garnier d'une voix faible. »

« —Oui, hélas! répondit Gaston, mais vous me resterez, vous! »

« Le mourant sourit une seconde fois, toucha du doigt les trous de balles qui criblaient la redingote de son commandant, et, le regardant longuement:

> Ne croyez pas que c'est le plomb qui tue,
> C'est le destin...

« La mort l'empêcha d'achever. »

M. de Raousset s'était fait ouvrir à coups de canon *les portes* de l'hôtel, occupé la veille par la riche

senora Marion Para. Là, rassemblant sa Compagnie fière de la victoire, il dit : « J'ai promis, en votre nom, que quand bien même vous marcheriez sur des piles de piastres et sur des sacs d'onces, vous ne vous baisseriez pas pour en ramasser. » On le lui promit, et on tint parole. Les Français, presque nus, regardaient avec un œil de dédain tous ces citadins qui fuyaient la ville, emportant avec eux leurs objets les plus précieux.

Après cette victoire, qui eut un certain retentissement dans les deux mondes, à cause des conséquences qu'elle semblait devoir amener, M. de Raousset se trouva aussi isolé qu'auparavant; il avait enrichi les annales françaises d'un beau fait d'armes de plus, voilà tout. Les pueblos du nord ne bougèrent pas. Un conseil provisoire, composé des principaux négociants, s'était organisé de lui-même pour faire face aux circonstances et s'entendre avec M. de Raousset. Ce conseil n'avait aucune autorité légale; M. de Raousset envoya néanmoins quelques-uns de ses membres à Gandara, que l'assemblée législative d'Urès venait d'appeler au gouvernement en remplacement de M. Cubillas. Gandara se contenta d'ordonner à M. de Raousset d'évacuer la ville. Ainsi sont faites les races espagnoles, toujours et jamais vaincues. Que signifiait la conquête, sans l'assentiment du pays?... M. de Raousset put alors voir clairement quelle était sa position; elle était assez embarrassée; de plus, ayant, comme tous ses compagnons, bu de l'eau du Saric, il était atteint d'une dyssenterie,

qu'une erreur de son médecin ne fit qu'empirer. Se
forces physiques et morales s'affaiblirent rapidement
celles de la troupe dont il était l'âme firent de même
c'est là une excuse sérieuse, sans quoi nous ne sau
rions trop le blâmer d'avoir songé à la retraite e
rendu ainsi sa victoire stérile. Le plan contraire l'obli
geait à régner par la terreur ou par la ruse, à s
maintenir dans Hermosillo, à y soutenir même u
siége assez long pour que les renforts eussent l
temps d'arriver de San Francisco. Cette politiqu
était tellement la meilleure, que son fait d'arme
avait provoqué en Californie et dans tout le reste d
l'Union une sensation profonde, un enthousiasm
indicible; s'il avait pu garder sa conquête, en peu d
temps il aurait vu plus de cinq ou six mille volon
taires rallier son drapeau; mais, presque aussitôt qu
la nouvelle de sa victoire, arriva celle de sa retrait
sur Guaymas, et tout élan fut paralysé. Afin d'assu
rer une protection efficace à ses blessés, qu'il n
pouvait transporter, il écrivit à madame Aguilar
aux dames d'Hermosillo pour confier à leur bien
veillante protection ses malheureux camarades.

Pressé par les murmures et les besoins de sa Com
pagnie, ayant de Gandara la promesse de n'être pa
inquiété dans sa retraite, M. de Raousset se dirige
du côté de Guaymas; on le portait en litière; il éta
si malade, qu'il n'avait presque plus l'exercice de se
facultés. Au lieu de le guérir, son médecin, *par inad
vertance,* a-t-on dit, l'avait empoisonné, et il ne fallu
rien moins que la science et le dévouement d'u

pharmacien français pour le rappeler à la vie. Quant à nous, qui connaissons le caractère mexicain et la façon de faire de ces messieurs, le mot *inadvertance* nous semble précieux; d'autres chefs déjà avaient été empoisonnés par certaines eaux ou par l'*inadvertance* de quelqu'un; la suite l'a bien prouvé. Sans doute que M. de Pindray, aussi, avait été tué par *inadvertance*. Le pauvre M. de Lachapelle, atteint déjà de la dyssenterie dont il devait mourir plus tard à San Francisco, voyageait dans la voiture de M. de Monteverde, vieil habitant d'Hermosillo, riche à millions; ce dernier était un des otages de la Compagnie; durant le trajet, il chercha à séduire M. de Lachapelle et lui offrit une somme considérable. — « Pour qui me prenez-vous? « lui répondit M. de Lachapelle, qui était l'honneur et la probité personnifiées, et auquel, pendant ce temps-là, on volait sa cassette, ses papiers, ses effets, dans l'un des waggons de l'arrière-garde.

Quelques critiques mécontents, toujours et quand même, ont blâmé les paroles que M. de Raousset prononça sur la tombe de ceux que la mort retenait pour toujours dans le cimetière d'Hermosillo. Ces paroles, les voici telles que les rapporte une petite brochure publiée à Mexico :

« Ils sont morts! — Sur eux ne versons point de larmes. Leur gloire refuserait les pleurs; leurs parents, fiers de tels fils, ne les pleureront pas; ils se réjouiront au contraire en apprenant une mort si glorieuse, etc. »

Eh bien! qu'y a-t-il de dur ou de cruel paroles?.... Qu'on se mette à la place de M. set. Fallait-il qu'il se lamentât comme u femme sur ceux qu'il avait perdus, au risqu lir le courage des survivants? Quant au re n'avoir pas fréquemment visité ses bless blions pas qu'il était gravement malade h Afin de montrer jusqu'où peut aller notre lité, même en parlant d'un ami, nous a qu'en effet, dans deux ou trois circonstan tales, M. de Raousset mérita quelques-uns d ches qui lui furent adressés par des indivi grande indépendance de caractère. Il se quelquefois égoïste et dur, ces deux taches o de l'ambitieux; mais il n'en est pas moins lorsque les circonstances s'agrandissaient d et que son âme se trouvait également soll des alternatives opposées, son grand car révélait alors d'une manière sublime. Ce *dur* montrait le désir ardent de donner un à chacun de ses compagnons, cet *égoïste* d par se faire fusiller courageusement; p comme une victime expiatoire, par être ma d'une idée qui était celle d'un grand bien complir en faveur de ses compatriotes. V ment il faut juger les hommes de cet or cette trempe; si, de lions qu'ils sont, ils formaient en timides agneaux; si, au lie cher hardiment et sans regarder en arrièr but considérable, ils s'amusaient à l'échan

mille petites tendresses sentimentales dont quelques natures sont si friandes, ils n'auraient point alors ces facultés du commandement que M. de Raousset se vantait, avec raison, de posséder à un haut degré. Tout est relatif, et certains défauts ne sont que les symptômes infaillibles de certaines qualités.

La Compagnie quitta Hermosillo le 26; le même jour la ville fut occupée militairement par les Mexicains; la retraite ne fut qu'une espèce de débandade accompagnée d'escarmouches incessantes. On s'arrêta à trois lieues de Guaymas, avec l'intention d'y entrer le lendemain, de gré ou de force. Vers minuit, deux négociants vinrent trouver M. de Raousset de la part du général, et lui offrir un armistice de quarante-huit heures; l'offre fut acceptée. Le lendemain M. de Raousset se rendit au camp du général Blanco, sans consulter sa Compagnie, qui parut assez froissée de cette façon d'agir. Aux observations de quelques-uns des siens, il aurait, dit-on, répondu : « Je suis libre d'aller où bon me semble, et même de me brûler la cervelle, si cela me convient. » Il refusa sa cavalerie et demanda une escorte mexicaine; le général Blanco s'empressa de lui envoyer un piquet de trente hommes; à son arrivée au camp mexicain, il fut reçu avec les honneurs dus à un commandant en chef.

On voit par ce qui précède que le courage, la confiance, la santé, la discipline, tout s'était évanoui à la fois. M. de Raousset, sentant empirer sa maladie, resta au camp mexicain; la Compagnie, à la désorga-

nisation de laquelle M. Calvo travaillait ardemme
en secret, lui envoya des députations qu'il ne put
ne voulut pas recevoir. Deux délégués d'une part
de la troupe française, MM. M. et R...., traitère
alors avec le général Blanco, qui leur fit remett
une somme de 11,000 dollars, avec lesquels u
centaine d'entre eux put fréter la barque l'*Alerta,*
rentrer à San Francisco. La dissolution de la Con
pagnie devenait un fait accompli. Les notes publié
à cette époque, par le *Trait d'Union* et le *Siglio Diez*
nueva, sont loin d'être exactes.

M. de Raousset se rendit à Mazatlan, où il f
longtemps en convalescence. Il y reçut de M. Dillo
consul de France à San Francisco, une lettre do
nous extrayons les lignes suivantes :

« Si votre intention est de recommencer, comme
n'en doute pas, revenez ici au plus vite ; nous verro
ensemble à remonter cette affaire. »

On sait que M. Dillon, consul capable et éclai
sous bien des rapports, avait le malheur de se mêl
de tout absolument, et que son intervention perp
tuelle dans les affaires, grandes et petites, des uns
des autres, lui suscita plus d'un embarras, lui cau
plus d'un désagrément. Il s'agitait sans cesse, soit
faveur de ses alliés, soit contre ses ennemis. Il ava
le temps de participer à de vastes entreprises, plus
moins difficiles, et celui de toucher aux petit
affaires de ses nationaux. Qu'il ait été le plus souve

inspiré par de bonnes intentions, nous aimons à le croire, mais il n'en résultait pas moins fréquemment qu'il soulevait contre lui des flots de haine et de colère, et que le système de l'abstention, pour tout ce qui ne relevait pas directement de sa compétence consulaire, aurait été plus avantageux pour lui, plus méritoire aux yeux du gouvernement français. Il était loin d'être toujours d'accord avec M. de Raousset, dont, selon sa doctrine générale à propos des hommes, il ne voulait se servir que comme d'un instrument; et nous n'avons point oublié certaines scènes violentes, dans lesquelles le vainqueur d'Hermosillo s'emportait avec fureur, tout en énumérant ses griefs; mais on comprendra notre embarras en parlant de ces circonstances passées: s'il n'est pas dans notre caractère de faire trop de bruit autour de ces tombes, il est pourtant de notre devoir d'*indiquer au moins* certaines particularités de cette histoire.

IX

De retour à San Francisco, M. de Raousset s'y vit objet de l'attention générale; il y savoura quelque eu sa gloire, ce fruit enivrant qui séduit trop cerines âmes et qui est loin d'être sans amertume. La ossession de la Sonore devint son idée fixe : « Je ne uis plus vivre sans la Sonore », nous disait-il souent; il publia quelques articles et quelques lettres ur son expédition. Voici des extraits de quelquesnes de ses lettres :

« ..... Non, je n'ai pas abandonné l'espérance de riompher dans cette lutte avec la chance contraire où e me suis vu engagé depuis le berceau. Sisyphe rouant sur son rocher éternellement, Jacob luttant toute ne nuit contre un fantôme, c'est une image de la vie le certains hommes : n'est-ce pas un peu la mienne? Non, je n'ai pas renoncé !

« Lorsque je me suis vu abandonné par mes gens qui, incapables de se conduire eux-mêmes pendant ma terrible maladie, se sont soumis, vainqueurs, à un général vaincu ; lorsque je me suis vu mourant, et ceci a duré six semaines, je n'ai eu qu'une pensée : ressaisir la santé, la force, l'intelligence, la volonté, et retourner en Sonore.

« Retourner en Sonore, c'est l'unique pensée de ma vie.

« Voilà bientôt un mois et demi que je suis en Californie ; si j'étais Américain, tout irait de soi-même. J'aurais déjà trouvé, et au delà, les capitaux nécessaires ; je serais déjà reparti. Ma qualité d'étranger m'est un obstacle dans ce pays-ci. Les Américains me témoignent beaucoup d'estime et de sympathie ; je suis, parmi eux, plus apprécié que parmi les Français ; mais l'idée qu'ils se font de l'ambition du gouvernement français, de ses idées d'agrandissement, de ses vues larges et hardies, qui malheureusement n'existent que dans l'imagination susceptible des Américains, tout cela leur fait redouter de placer entre mes mains des armes destinées à se tourner contre eux-mêmes.

« Ils se trompent cependant. Je n'ai malheureusement rien de commun avec le gouvernement français. Mes idées sont en moi, mes moyens ne sont qu'en moi ; les conséquences de mes desseins appartiennent à l'humanité !

« Cette lettre, mon cher Edme, n'est pas destinée à la publicité des journaux ; elle est intime et ne doit pas sortir du cercle étroit des personnes qui s'intéressent à moi. Je serai donc plus explicite et te dirai quelle est aujourd'hui ma situation, quels sont mes projets et mes espérances.

« Lorsque je vis, dès mon arrivée en Sonore, l'hostilité des hauts personnages qui s'étaient ligués pour me voler les mines d'Arizona, je compris qu'avant peu je serais réduit à prendre les armes contre le gouvernement même ou à quitter le pays honteusement. Prendre les armes, c'était proclamer l'indépendance de la Sonore. Je m'assurai promptement qu'une bonne partie du pays y était disposée ; je me fis des partisans, je préparai les esprits à une révolution nationale.

« Cette révolution eût réussi sans la trahison d'un homme sur qui j'étais forcé de m'appuyer. Malgré cette trahison même, elle eût réussi sans l'inconcevable fatalité qui me priva de tous les renforts que j'attendais de Californie, et surtout sans l'horrible maladie qui m'a terrassé. . . . .

« . . Aujourd'hui, cependant, ces éléments subsistent tels que je les ai combinés, aujourd'hui, mieux encore qu'il y a un an, ce pays est prêt pour un soulèvement général. Que j'y paraisse demain avec des forces suffisantes, et quinze jours après mon débarquement, la république de Sonore existera.

« Que j'aie à ma disposition une somme de 150 à 200,000 dollars, je réponds de tout : je proclame l'indépendance et j'appelle en Sonore, comme dans une Californie nouvelle, l'émigration de toutes les parties du monde ! Mon expédition se composerait exclusivement de Français, tous anciens soldats et marins ; l'organisation serait absolument militaire, avec toutes ses conséquences. Ces hommes seraient parfaitement prévenus qu'ils vont en Sonore pour se battre, qu'il n'y a de fortune pour eux qu'à la pointe de leurs baïonnettes ; que s'ils sont vaincus, ils seront infailliblement passés

par les armes, comme pirates; qu'il faut vaincre ou qu'il faut mourir!

« A ce point de vue, je n'ai rien à désirer; tout mon monde est trouvé et il est déterminé, ou jamais hommes ne le furent en ce monde. Si je le voulais, j'aurais ici quatre à cinq mille hommes en moins de quinze jours!

« Dès mon arrivée ici, nombre d'Américains sont venus me voir, me faire des propositions, et je fus presque tenté. J'ai résisté à la tentation. En allant avec des Américains, je perdais mon prestige aux yeux des Sonoriens, car ils détestent leurs voisins du Nord. Je n'ai pas voulu me faire l'agent d'une idée qui m'appartient, et dont je veux rester le maître. J'ai refusé ces propositions, et je conserve à cette entreprise le cachet individuel que je lui ai donné. Je sais que j'en augmente ainsi les difficultés; mais si je réussis, je compte, par la même raison, en augmenter l'éclat et les conséquences. Le moment est bon! »

« San Francisco, 30 mai 1853.

. . . .

« Voilà plus de trois ans que j'ai quitté la France, mon cher ami. Ma fortune, depuis, a subi bien des vicissitudes. Une fois j'ai cru, j'ai du moins espéré de la

fixer. Les mines dont j'allais prendre possession en Sonore sont d'une incontestable richesse. La moitié de ces vastes terrains devait m'appartenir, mais vous savez sans doute que les autorités mexicaines, tentées par la richesse de cette proie, me les disputèrent pour leur propre compte. Vous savez à peu près ce qui en est résulté : si les renforts que j'attendais..... et..... si la cruelle maladie qui a failli m'emporter....., etc., etc.

« La Sonore est un beau et riche pays; ouvrez la carte du Mexique, et vous le trouverez entre le 27e et le 33e degré de latitude, entre la mer Vermeille et la Sierra-Nevada. Imaginez un archipel dont les îles seraient des montagnes, dont la mer serait une plaine, c'est à peu près l'aspect du pays. A travers les sierras circulent des vallées larges et fertiles où croissent côte à côte les produits de toutes les zones. Le blé, la canne à sucre, la vigne, l'oranger, tout cela fleurit et mûrit dans le même sillon. Le cotonnier est indigène sur les rives du rio Gila et du rio San Pedro, dans ces mêmes contrées où la tradition place les palais des Astèques, les palais aux toits d'or et aux portes d'argent. Tous les métaux, sans exception, ont été jetés pêle-mêle dans la fournaise de ses sierras. Aux mines dont j'allais prendre possession, il fut trouvé, en 1769, un morceau d'argent vierge qui pesait à lui seul 3,500 livres. Sur les bords du rio Yaqui, dans les montagnes qui ferment une des plus fertiles vallées du monde, les minerais de fer donnent 80 pour 100, etc., etc...... Eh bien! vous imagineriez difficilement la misère de ce beau pays, qui compte cependant plus de cent mille habitants, etc., etc. »

Nous verrons plus tard que pour faire passer cer-

taines choses dans ses lettres, alors qu'il était en chapelle ardente, M. de Raousset fut obligé d'en écrire quelques-unes qui, assurément, ne devaient pas être fort de son goût. Mais il avait prévu la possibilité d'une pareille occurence, m'en avait parlé, et prié, autorisé, le cas échéant, de parler alors pour lui-même, de retirer à la *force* ce qu'elle aurait pu ravir à sa liberté, de m'appuyer sur le témoignage le plus intime pour oser dire : « *ceci est, cela n'est pas.* » Nous n'userons de ce droit qu'avec réserve.... Dans les lettres qui précèdent, il y a des restrictions, des déclarations prudentes, destinées à couvrir des responsabilités que nous ne tenons pas à désigner......

La république mexicaine était dans un état de complète anarchie; du reste, c'est son état normal. Renvoi d'Arista, *pronunciamentos* par ci, *pronunciamentos* par là, Santa Anna à l'horizon ! etc., etc.... Les partisans de ce dernier vénaient de l'emporter...; un vaisseau de l'État allait chercher dans l'exil l'ex-président, qui, de sa villa de Carthagène, avait toujours l'œil braqué sur son ancien fauteuil. En ce moment, le colonel Walker, qu'ont rendu célèbre plusieurs expéditions assez malheureuses, rechercha l'alliance de M. de Raousset; il fallait se dépêcher. Un jour, nous traversâmes la baie, et nous rendîmes à Oakland, où nous attendait le colonel Watkins, confident de Walker. L'entrevue n'aboutit pas. M. de Raousset ne pouvait s'associer un chef militaire, car il lui était impossible de ne pas exercer sans contrôle, ce qu'il appelait les facultés du commandement. De

plus, il craignait d'amoindrir son influence au Mexique, de s'aliéner certaines sympathies, en admettant dans ses rangs ces Anglo-Saxons dont la race espagnole a tant d'horreur. Une entrevue avec le colonel Frémont n'eut pas plus de résultat.

M. Levasseur écrivit à M. Dillon, et ce dernier engagea beaucoup M. de Raousset à se rendre à Mexico. Il fit ce nouveau voyage malgré notre conseil. En effet, que pouvait-il attendre de plus de Santa-Anna que d'Arista?...

Muni d'un sauf-conduit, il partit pour Mexico, et alla y perdre quelques mois en pourparlers stériles. Santa-Anna le reçut bien, lui promit de réparer les injustices de l'administration précédente, se fit soumettre successivement plusieurs plans ou projets de colonisation et d'émigration, endormit enfin le héros sonorien avec de belles paroles. Il trouva dans cette capitale les délices de Capoue d'un côté, et les perfidies mexicaines de l'autre.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons dire que toutes les démarches de M. de Raousset, avant son départ de San Francisco, n'avaient pas été infructueuses. Un homme puissant, riche, honoré de la confiance de la population française, dépositaire de beaucoup de capitaux, notaire, avocat, etc...., tout ce qu'on voudra, ledit Hubert-Sanders, si célèbre depuis, et voué à l'infamie pour toujours, avait su capter notre confiance. Il se disait à même de pouvoir organiser la seconde expédition, prêt à en faire les frais, moyennant telle ou telle condition; ne

repoussait pas précisément l'idée d'un voyage à Mexico, recommandait à M. de Raousset de le bien mettre au courant des négociations, et promettait enfin de tenir tout en état pour son retour, dans le cas où les conférences n'aboutiraient pas. Donc, M. de Raousset, se croyant appuyé à San Francisco, serra Santa-Anna de plus près. Ce dernier finit par signer un traité d'après lequel il devait fournir une avance de 250,000 francs, et 90,000 francs par mois, à la condition que M. de Raousset repousserait les Indiens hostiles et assurerait la sécurité des frontières du nord. Ce traité fut aussitôt annulé que signé; c'est ainsi que l'on travaille à Mexico.

Il s'ensuivit de violentes explications entre le président à la jambe de bois et M. de Raousset, auquel on finit par faire l'offre éternelle de se dénationaliser et de prendre du service dans l'armée mexicaine. Il refusa, et dit au président : « J'ai l'honneur d'être Français; quand j'ai donné ma parole, je la tiens. »

Cultivant toujours à San Francisco les relations dont il est question plus haut, j'eus fréquemment l'occasion de lui écrire et de lui dire où nous en étions; lui et moi étions parfaitement abusés par le misérable que j'ai déjà nommé. Ce dernier se ruinait en promesses d'un grandiose dont sa catastrophe a donné l'énigme. M. de Raousset m'écrivit également plusieurs fois à ce sujet; voici quelques extraits de ses lettres :

« Mexico, 18 juillet 1853.

« Monsieur A. de Lachapelle :

« Je reçois aujourd'hui les lettres que vous m'adressez par MM........

« Vos lettres ont été lues et méditées avec toute l'attention qu'elles méritaient. Je vous remercie des déclarations que vous me faites; elles m'honorent, et me donnent en même temps l'assurance que je puis compter sur vous pour l'avenir comme pour le présent.

« Ne vous étonnez pas si je n'entre dans aucun détail sur mes occupations actuelles. Que M. Hubert Sanders continue toujours dans le même sens.

« Ne m'écrivez plus, car je ne pense pas prolonger mon séjour à Mexico assez longtemps pour y recevoir vos lettres.

« De toute façon, je reviendrai à San Francisco, probablement, avec des titres qui me permettront de réaliser, sur de larges bases, mes projets de colonisation.

« On eût voulu m'engager ici au service du Mexique; mais, malgré tout mon désir de servir cet intéressant pays, je n'ai pu accepter une position qui, si brillante qu'on voulût bien la faire, ne me permettait pas de développer la puissance que je crois avoir, dans des conceptions d'une autre nature. Vous avez parfaitement bien fait de fonder un journal; gardez-vous bien de le quitter.

« Adieu, et croyez-moi votre tout affectionné.

« Comte de Raousset-Boulbon. »

« Mexico, 2 août 1853.

« Monsieur de Lachapelle,

« Le gouvernement mexicain n'a pris encore aucune résolution. Les intentions annoncées sont bonnes; la réalisation en serait utile au pays, mais les irrésolutions du président me font craindre d'avoir inutilement fait ce fastidieux voyage.

« J'ignore les histoires plus ou moins fondées qui courent dans le public au sujet de mon séjour ici. Vous êtes à même, ayant un pied dans le journalisme, de peser sur l'opinion publique. J'ai refusé une position dans l'armée mexicaine, et vous devez en comprendre les raisons.....

« Il y a maintenant sur le tapis deux projets, considérables tous deux, mais il est encore prématuré de vous en parler. Les combinaisons financières de notre Franco-Allemand pourraient s'en accommoder. Adieu, mon cher monsieur, ne m'en veuillez pas d'un laconisme auquel je suis forcé par le vague et le problématique de nos affaires.

« A bientôt, j'espère....

« Raousset-Boulbon. »

Les négociations avec Santa-Anna prenant une mauvaise tournure, la correspondance de M. de Raousset étant aussi surveillée que sa personne, il m'écrivit les trois lignes suivantes :

« Mexico, 10 août 1853.

« La *maison* avec laquelle je suis en traité paraît per-

sister à m'imposer des conditions que je ne puis accepter. Si elle ne se décide pas demain, je prendrai mes dispositions pour retourner à mes affaires dans une huitaine de jours. De toute façon, je pense aller vous retrouver presqu'aussitôt que cette lettre.

« G. R.-B. »

« Mexico, 14 septembre 1853.

« Mon cher monsieur de Lachapelle,

« Il y a près d'un mois que je voudrais être parti. Diverses considérations ont retardé ce départ. Demain, jeudi, je dois aller discuter avec Santa-Anna et ses ministres une combinaison nouvelle dont les conséquences pourraient convenir aux braves gens qui ont mis leur confiance en moi. Le gouvernement mexicain se méfie évidemment de moi, et il a tort. C'est avec de telles méfiances qu'on dégoûte les cœurs les plus droits d'une loyauté qui n'aboutit qu'à leur confusion.

« Je vous avais dit, en partant, que je n'estimais pas à plus d'un mois le temps de mon séjour à Mexico ; si j'ai tant tardé, si je tarde encore, c'est que je m'attache, jusqu'à la dernière espérance, aux moyens d'exécuter mes projets, tant que ces moyens sont à ma portée.

« Dans une quinzaine de jours, tout espoir sera perdu. Alors, je retournerai à San Francisco, et nous verrons si ces messieurs sont des hommes de parole. Dieu le veuille! car les circonstances sont meilleures aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a trois mois. On m'avait recommandé la patience; on peut voir que j'ai suivi scrupuleusement ce conseil.

« Je n'écris pas à Sanders parce que les lettres sont inutiles entre gens qui se sont bien compris. Je n'ai, avec ces quelques lignes, d'autre but que de satisfaire votre impatience et la sienne.

« Tout à vous,

« RAOUSSET-BOULBON. »

« Mexico, 1er octobre 1853.

« Monsieur de Lachapelle,

« Il est probable que mes trois mois de séjour à Mexico vont porter leurs fruits; vous saurez comment, par M. . . . . Maintenez votre journal, travaillez nuit et jour, s'il le faut; nous en aurons besoin. La publicité est une arme que j'ai trop négligée; je suis trop habitué à ne compter absolument que sur moi; les auxiliaires sont nécessaires, et...... Prudence et discrétion....... acceptez mon conseil. . . . . Vous m'avez donné ce droit, et croyez que j'apprécie en vous tout ce que...., etc...., etc.....

« Rappelez à Sanders le proverbe : *Intelligenti pauca*.

« A bientôt,

« RAOUSSET-BOULBON. »

Nous n'avons donné les extraits qui précèdent que pour montrer une fois de plus quel était le faible de M. de Raousset; il croyait à la loyauté des hommes, même à celle des Mexicains, et il négociait avec eux!... On le jouait; lorsqu'il s'en aperçut enfin, M. de Raousset devint furieux. Il se mit en relations *avec des* généraux conspirateurs et joua sa tête; il

allait être arrêté, malgré son sauf-conduit, malgré notre ambassade, lorsque averti à temps, à minuit, il sauta sur un cheval et partit au galop pour Acapulco. Cette course à franc étrier dura plusieurs jours et plusieurs nuits; il creva plusieurs chevaux.

En arrivant à San Francisco, son premier mot fut de dire que Santa-Anna n'était qu'un coupe-jarrets. Il se remit avec plus d'ardeur que jamais à la recherche des moyens nécessaires à la réalisation de ses projets. Il n'épargna ni ses pas, ni ses paroles; à des jours d'activité fébrile succédaient parfois des moments de profond découragement. La catastrophe de Hubert Sanders était un fait consommé; c'était encore une illusion de moins. Il fallut se résigner à fouiller partout, à frapper aux portes de ces marchands insensibles, de ces *gamblers* impassibles, qui ne voyaient rien à faire en dehors de leurs magasins ou de leurs tables de jeu. Vendre cent caisses de vin, spéculer sur les farines, jouer au pharaon et bien entretenir une fille, tel était, tel est peut-être encore l'effort unique dont était susceptible leur âme, si toutefois ces gens en avaient une. Ils jouissaient même en secret de voir ce comte aux grandes idées, aux nobles sentiments, se heurter, se briser contre de petits obstacles, contre le manque de quelques sacs d'écus, qu'ils jetaient au hasard, les yeux fermés, dans de folles spéculations. Ceci n'étonnera point ceux qui ont observé les Français à l'étranger, et qui ont pu reconnaître à quel degré ils étaient capables de porter la haine féroce qui, en France, les divise en différentes classes so-

ciales. Vivant avec M. de Raousset, je lui vis s
ter alors des heures pleines d'amertume et
goisses; je lui vis un jour les larmes aux yeux, (
de nos démarches n'avait pas réussi, et son fier
tère ne s'accommodait guère de ces avances à
nous mangions dans un modeste restaurant
s'interrompait quelquefois pour dire avec ii
« Nous n'avons pas de quoi vivre dans la bor
ciété !.. » Puis il remontait à sa chambre de Ma
House, en anathématisant les petits espri
égoïstes, l'esprit de mercantilisme des C
niens, etc... Il se mettait au travail, dressait un
de la Sonore, ou écrivait des pages dont ens
me faisait la lecture. Il se trouva quelquefoi
argent, sur cette terre d'or !... et il fallut s'en o
pour lui.... tant il lui était impossible de dema
Que faisait donc alors son occulte associé... sc
tendu protecteur ? Il le négligeait; il faisait le
en se disant finement et tout bas : « A quoi b
jeune homme est peut-être fini ! » Oh ! ingra
roles ! Quand un vent quelconque en apportait
à M. de Raousset, il maudissait cet auxiliaire
pensable, nageait à pleines eaux dans le sard(
et l'ironie, s'écriait que la société n'était fai
pour les forts, et écrivait des lignes comme l
vantes :

«.... Je me suis laissé aller résolûment dan:
fournaise où j'essaye de fondre ma colonne Vend(
Reverrai-je Antonia ? Finirai-je par terrasser le fa
de Jacob ?

« Quand il me passe par la pensée que tous mes efforts seront peut-être vains ; que je serai encore sans résultats pendant des mois entiers, à la poursuite de mon rêve; des nuits d'insomnie à me labourer le cerveau avec cette pensée unique, alors il me prend une sorte de rage aveugle contre tout et contre moi-même ! Il y a ici tant et de si beaux éléments, une si forte espèce d'hommes à jeter à travers l'agonie du Mexique! Et pour faire ces grandes choses, pour nettoyer du gouvernement qui pèse sur elle une terre miraculeusement riche, pour la livrer à l'industrie féconde de la civilisation, il suffirait d'un peu d'or, et cet or je ne l'aurai pas !... Il faut pourtant que je familiarise ma pensée avec ce dernier avortement d'un espoir qui fait ma vie ; sinon, je serai réduit à prendre une arme quelconque et à me débarrasser d'une existence désormais sans but.

« Mon ami, quand on roule d'abîme en abîme à travers les cataractes de la vie, il y a des heures où ceux qui se plaisent le mieux au milieu de ces tourmentes éprouvent une soif ardente de repos, et le repos est impossible. On sent qu'il serait une joie profonde, et l'irrésistible nécessité du mouvement vous emporte malgré vous vers des secousses nouvelles. Quel que soit le milieu où nous vivons, nous obéissons tous à une puissance fatale, génie du ciel ou de l'enfer, qui est en nous, qui nous domine en se jouant, qui nous fait vivre ou qui nous tue! . . . .
. . . . Quelle éducation stupide nous recevons en France ! Je voudrais bien savoir à quoi nous ont servi nos dix ans de collége? Si j'avais vingt ans et que la Sonore vînt à me manquer, comme je le redoute, j'apprendrais les dix ou douze langues qu'on parle dans les îles de la Sonde, et j'irais chercher les

aventures dans les mers de l'Inde. Il y a beaucoup à faire dans cette patrie du typhus et des diamants! »

Il écrivait encore le 14 décembre 1853 :

« .... Vous vous étonnez, mon ami, que je compte si peu sur l'appui que peuvent me donner mes amis en France. Hélas! je crois à l'égoïsme, à la lâcheté, à la cupidité, à toutes les turpitudes. Je crois peu, je l'avoue, aux dévouements aveugles, les seuls dont j'aie besoin. Il y a quatre ans bientôt que je porte en moi cette idée, je la retournais dans ma tête quand nous vivions ensemble dans les déserts californiens; j'en ai parlé à tout le monde, aux intelligents, aux riches; eh bien! excepté les pauvres aventuriers, les désespérés de la vie, les enragés de la misère, qui donc s'y est associé? En Sonore, j'exaltais le courage de mes hommes en leur parlant de la France! Qu'a fait pour nous la France? Et cependant, qui peut nier qu'elle est la première intéressée à mon succès?

. . . .

« D'un jour à l'autre, la Sonore, Sinaloa, les hauts et magnifiques plateaux de Durango et de Chihuahua vont devenir la proie des Américains. Il s'agit de les prévenir. En jetant sur cette partie du Pacifique les fondements d'un peuple nouveau, c'est une barrière qu'on élève, c'est une puissance rivale qu'on prépare, et dans un avenir prochain cette rivalité serait l'équilibre du continent américain.

« On s'émeut en Europe de l'agrandissement des États-Unis ; on a raison. S'ils ne se disloquent pas, s'il *ne s'élève* pas à côté d'eux une puissance rivale, par

leur commerce, par leur marine, par leur population, par leur position géographique sur les deux océans, les États-Unis seront les véritables maîtres du monde. Dans dix ans, il ne se tirera pas un coup de canon en Europe sans leur permission. . . . .

. . . .

N'oubliez pas que l'indépendance de la Sonore serait proclamée par les Sonoriens eux-mêmes ; que je ne débarquerais dans leur pays qu'appelé par eux. Le pays est si riche que l'émigration est certaine. Quelques années doivent suffire pour assurer son indépendance et le mettre en état de seconder la politique européenne. Aussi bien que la France, l'Espagne et l'Angleterre sont intéressées à ce résultat. Qu'elles ne comptent pas sur le Mexique ; il n'arrêtera rien, il n'empêchera rien. Aveuglement, ignorance, fanatisme, niaiserie, haine de l'étranger, vices invétérés, impuissance radicale, voilà le Mexique, mon ami. Au moment même où je vous écris, cinquante Américains tentent de s'emparer de la Basse-Californie et vont réussir peut-être ; voilà les États-Unis. Maintenant, concluez. . . . . . . »

M. de Raousset était parvenu à obtenir les fonds nécessaires à l'organisation d'une seconde expédition, lorsque les journaux parlèrent de la vente de la Sonore aux Américains par Santa-Anna. Ce fut un coup de foudre pour lui; c'est ainsi qu'il en parle lui-même dans une lettre, en date du 28 janvier 1854.

« En vérité, mon cher ami, si je ne craignais d'être ridicule, je dirais qu'un malin génie s'attache à mes pas pour me priver, au moment où je vais en jouir, du fruit de mes laborieuses combinaisons.

« Malgré l'égoïsme étroit qui caractérise les marchands ou les loups-cerviers de ce pays-ci, j'étais parvenu à réunir les capitaux nécessaires pour envahir la Sonore avec un millier d'hommes. Dès que j'aurais été maître de Guaymas et de la Douane, je me trouvais en main des ressources suffisantes pour y rassembler une armée d'enfants perdus disposés à tout tenter contre les promesses de l'inconnu. Ajoute à cela le parti considérable que j'ai en Sonore même. J'ai réuni les moyens, les armes, les navires, les subsistances, les hommes; je n'ai plus qu'à partir. Encore huit jours, et je vogue sur la mer, comme Rollon, avec des compagnons qui valent bien les Normands... Eh bien ! voici que des lettres nous arrivent de Mexico, annonçant la vente de la Sonore aux États-Unis . . . .

« Mon rêve s'évanouit, et ce qu'il y a de plus désolant, c'est que j'ai la certitude que la nouvelle est fausse... Mes bailleurs de fonds le croient aussi ; mais, dans le doute, l'argent, qui est chose sainte, délicate, sacrée, l'argent ne se hasarde pas ainsi. Ces messieurs veulent attendre les nouvelles. Si la Sonore n'est pas vendue, on m'assure les moyens de la conquérir. Mais les idées changent si vite ! Les marchands de chandelles et de mélasse, les épiciers obtus, les banquiers rapaces, les imbéciles qui sont tout parce qu'ils ont de la monnaie, ces lâches voleurs, que Dieu confonde ! sont hardis aujourd'hui, demain timides. Ils flairent *un beau coup*, ils promettent. Qu'est-ce qu'un mensonge pour ces gens?

« Quelle idée cependant, quelle idée fut jamais mieux faite pour être comprise par un homme ayant de l'argent au service d'une haute intelligence et d'un cœur sympathique? Mais allez donc demander de l'intelli-

ence et du cœur à cette synagogue d'usuriers qu'on ppelle San Francisco ! Il y a ici d'honnêtes filous qui ossèdent dix millions ; il y a des misérables qui volent u perdent cent mille piastres dans une seule nuit de u; il y a des gredins qui jettent, en un an, vingt-cinq à trente mille francs de rente sur le ventre d'une c...., tout ce monde ignoble, Américains et Français, ne nsacrerait pas une obole à la fécondation d'une idée ui peut donner l'aisance à des milliers d'hommes, ouvrir l'humanité une voie nouvelle. Pas un de ces million-ires, en qui quelque chose de noble rachetât ces mil-ons honteux, qui soit venu me dire : — Je vous ai mpris, ce que vous faites est grand. Il vous faut de rgent, en voici ! C'est peu de chose pour moi, pour us c'est tout. Réussissez ! — Non ! ceux qui donnent le feront qu'avec l'espoir de tirer une grosse usure de on sang et de celui de mes compagnons.... C'est un arché ; ils y mettent leur argent, moi, ma tête !..... ui, mon idée est grande !

« Le Mexique est un pays où la civilisation ne peut trer que violemment. Ce que Fernand Cortez a fait ur l'empire des Aztèques, il faut le recommencer jourd'hui ; il faut qu'une race plus forte vienne endre la place des descendants énervés de ce grand mme, mélange impuissant de deux races également âtardies, métis hispano-indiens, pires que les peuples nt il fit cadeau à Charles-Quint.

« Un peuple n'a pas le droit aujourd'hui de laisser ses amps infertiles, ses mines enfouies, ses frontières urées ; il faut périr ou marcher avec les siècles.

« Ici, des milliers de Français languissent dans la mi-re. Anciens soldats, pour la plupart, n'ayant pas

l'habitude du travail, n'exerçant aucun état, ils ne servent à rien dans la société californienne, et cependant ils peuvent rendre au monde entier un service signalé en ouvrant à l'industrie de tous les peuples ce pays fermé, qui, certainement, n'a pas son rival sur le globe.

« S'agit-il de recommencer les invasions du moyen âge, de voler et de massacrer, de crier : *Væ victis*, et d'établir le servage? Non, certes! Cet abus de la force serait encore dans nos mœurs, qu'il n'est pas dans mon caractère. Mes hommes auront une solde et des terres; chaque individu se trouvera classé selon sa valeur dans la patrie nouvelle. Ils portent avec eux la prospérité et non la désolation. Le peuple de Sonore le sait bien; il est pour moi. Contre moi, j'ai les grands propriétaires, l'oligarchie qui pressure cet infortuné pays, qui trouve son compte dans l'exploitation des pauvres diables, et qui voit dans l'introduction d'un élément plus éclairé la fin de sa puissance.

« Oui, mon idée est grande, noble, pleine de promesses! Elle a mieux que l'attrait d'un roman, que l'éclat d'une aventure. Mais on ne sacrifie guère d'argent à une idée. Y pensez-vous? un résultat qui n'intéresse *que* l'humanité? *Passez votre chemin, mon brave*; on ne peut rien ici pour vous! Oh! cette vente! Si elle était réelle pourtant! Je n'en dors plus!... »

Le soir du jour où il écrivit cette lettre, se trouvant à côté de moi, à table, rue Merchant, confondu avec quinze ou vingt pensionnaires que rien de grand ne préoccupait à coup sûr, je vis mon pauvre ami, demeuré jusque-là silencieux, se lever au milieu

r, jeter sa serviette sur sa chaise, et partir
e un mot. Cette nature volcanique avait plu-
n d'exhaler une colère bien légitime que de

venions d'apprendre qu'un misérable Français
ndu la correspondance de M. de Raousset à
nna, qui en publia des extraits dans l'*Univer-*
ifia M. de Raousset de traître et le mit hors
cette nouvelle, M. de Raousset, outré de ce
vait lui-même affaire qu'à des traîtres, se
ans les bureaux du *Messager*, et y publia la
ivante, qui fut reproduite par tous les jour-

« San Francisco, 28 février 1854.

sieur le Chargé d'affaires de France, à Mexico,

rouve dans l'*Universal* une correspondance de
rceptée ou plutôt vendue. Ce journal y voit un
rahison, et publie à ce propos un article très-
t pour moi, sans que vous ayez cru devoir le
quand vous en connaissiez toute l'injustice. La
de France, à Mexico, s'est montrée fort réser-
de mes rapports avec le général Santa-Anna;
itude était conforme sans doute à ses instruc-
ais il m'est difficile de croire que la réserve
aille jusqu'à me laisser injurier sans motifs
journal mexicain. Je me dois à moi-même de
les faits, et je me vois dans la pénible nécessité
er la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire.
iversal se trompe grossièrement en disant que

j'ai offert mes services au général Santa-Anna; vous savez le contraire, et j'en appelle à votre témoignage. Vous savez que M. Levasseur, ministre de France à Mexico, écrivit à M. ...., vice-consul à Acapulco, à M. Dillon, consul à San Francisco, et à moi-même. Il le fit dans les termes les plus pressants, afin de m'engager à venir au Mexique; il le fit sur la demande même du général Santa-Anna. J'y consentis avec peine; j'avais peu d'espoir, et je l'exprimai à M. Levasseur. Il est donc faux que j'aie offert mes services. La correspondance dont je parle vous est parfaitement connue.

« L'*Universal* se trompe également en disant que j'ai fait diverses propositions au gouvernement mexicain; vous savez que je me suis borné à répondre à celles qui m'ont été faites. Vous avez assisté jour par jour à tout ce qui s'est passé. Nul projet de ma part n'a été présenté, si ce n'est sur la demande expresse du général Santa-Anna. Vous le savez, et j'en appelle à votre témoignage. Un mois après mon arrivée à Mexico, déjà désabusé sur la valeur de ces promesses familières au gouvernement mexicain, et qui jamais n'aboutissent à rien, je vous écrivis à vous-même, afin de déclarer ma résolution de retourner en Californie. Le président me fit aussitôt de nouvelles propositions, et j'eus la simplicité de croire à leur bonne foi. Un traité fut discuté et approuvé en conseil des ministres, ce qui était de sa part comédie et mensonge.

« Il me fut fait aussi des propositions toutes personnelles, et il ne me convint pas de les accepter. En consentant à aller à Mexico, je n'étais pas préoccupé de mes seuls intérêts; beaucoup de braves gens avaient été

ıoi spoliés en Sonore; ce n'était pas seulement e affaire, c'était la leur que j'entendais traiter ;néral Santa-Anna.

onc passé quatre mois à Mexico, toujours à la n du gouvernement mexicain, me bornant à es propositions, toujours promené de projets ;, de paroles en paroles, n'espérant pas beau-.s voulant, avant de me résoudre à agir en épuiser toute patience pour obtenir une juste a, aussi convenable aux intérêts du Mexique c de mes compagnons. L'*Universal* m'accuse ıde; en vérité, j'aimerais à savoir ce qui m'o-la reconnaissance; et si tout, au contraire, ne pas mon ressentiment.

ns maintenant de la lettre vendue au gouverne-publiée par l'*Universal*. Elle est datée du 27 oc-ous n'avez pu oublier, monsieur le Chargé , que je devais partir le 28, c'est-à-dire le lende-vous apportai le soir même un paquet assez ux, destiné à M. Ph. Martinet, vice-consul de ι Mazatlan. Il contenait la correspondance par l'*Universal*. Vous insistâtes pour me faire mon départ jusqu'à l'arrivée du courrier d'Eu-consentis, et je vous priai de vouloir bien me paquet destiné à M. Martinet. Si alors le géné-ı-Anna se fût décidé, la lettre eût été brûlée. ou dix jours qui suivirent furent peine perdue. 'eille de mon départ je vous rapportai la lettre à M. Martinet, et je quittai Mexico après quatre pourparlers inutiles, après avoir perdu mon à mes propres frais. Que devais-je au gouver-

nement mexicain? Qui pouvait me contester le droit de m'armer contre le général Santa-Anna?

« Ce n'est pas tout; veuillez, monsieur le Chargé d'affaires, consulter vos souvenirs, ils vous rediront nos conversations : « Que le gouvernement mexicain traite « avec moi, je le servirai fidèlement; mais s'il m'a fait « venir ici pour me jouer, c'est un affront dont je me vengerai certainement. » Tel est le langage que je vous ai tenu, non pas une fois, mais souvent. Permettez-moi de vous rappeler que j'ai eu l'honneur de vous dire, à plusieurs reprises : « Jusqu'au dernier moment, c'est-à-« dire jusqu'au jour où j'aurai pris les armes contre lui, « il sera temps pour le général Santa-Anna de traiter « avec moi. » J'ai poussé la franchise jusqu'à parler dans le même sens au consul mexicain, lors de son arrivée à San Francisco. Il me répugnait d'en venir à de violentes extrémités; j'espérais une solution conforme aux vrais intérêts du Mexique et à ceux des hommes qui pensent comme moi. Toute conspiration devenait superflue le jour où le général Santa-Anna se fût décidé à nous donner accès dans un pays que des milliers de braves gens considèrent comme une seconde patrie.—Vous connaissez, monsieur le Chargé d'affaires, tous les faits que je viens de relater; vous ignoriez, il est vrai, que votre correspondance avec M. Martinet portait un plan de conspiration; mais la pensée qui le motivait vous était parfaitement connue le 27 octobre. Mon ressentiment et les conséquences qui allaient en résulter n'étaient point un mystère pour vous. Il m'est donc difficile d'admettre que la Légation de France ait cru devoir permettre à l'*Universal* d'outrager calomnieusement le caractère d'un homme venu à Mexico sous la protection du mi-

Depuis la découverte de mes projets, la peur a fait sur ce gouvernement ce que n'avait pu obtenir la persuasion. On s'est décidé à faire aux Français de Californie des propositions dont vous appréciez certainement le vrai motif et le but ; je doute que vous vous portiez garant de leur sincérité. En ce qui concerne la colonisation mexicaine, permettez-moi de vous rappeler la lettre que j'eus l'honneur d'écrire à M. le ministre de France, le 1er juillet 1852. Si mes projets personnels causent quelques inquiétudes aux chancelleries françaises, la situation à faire aux Français dans le Mexique mérite aussi quelques considérations.

« Il me reste à éclaircir un dernier fait ; quel est le misérable qui a vendu ma correspondance ? Elle était adressée à M. Chaumont, Français domicilié à la Havane, habitant Mazatlan depuis quinze mois environ. J'étais en relations avec lui depuis plus d'une année. Si M. Martinet lui a remis ma lettre, elle n'a pu être livrée que par lui.

« J'ai l'honneur, etc.;

« Comte de Raousset-Boulbon. »

Quelques-uns des essais biographiques dont j'ai parlé plus haut ont cru devoir supprimer les noms propres dans certains passages des lettres reproduites. Nous n'entendons point ainsi la marche de l'histoire; nous croyons plus convenable d'appeler un *chat* un *chat*, et un *traître* un *traître*... Ceux que pourrait mécontenter l'exposé d'une pareille doctrine n'ont qu'à *nous* le faire savoir.

Cependant M. de Raousset ne se décourageait point. Furieux, agité, à mesure que les obstacles grandissaient, son courage grandissait aussi. Il déclarait ouvertement la guerre à Santa-Anna, comme nous le fîmes nous-mêmes plus tard, un an après sa mort, avec quelques Américains. Quelques semaines nous suffirent pour armer deux navires et enrôler deux cent cinquante hommes destinés à soutenir Alvarez et Comonfort; tandis que dans la circonstance actuelle, M. de Raousset, ayant repoussé l'élément américain, trouvant le capital français sans entrailles, était obligé de se laisser qualifier de traître par ceux qui eux-mêmes l'avaient trahi, et cela sans pouvoir se venger; il était en guerre avec Santa-Anna, se voyait entouré de plusieurs milliers de Français malheureux qui ne demandaient qu'à partir, et il n'avait pas le moyen de les armer, de les embarquer et d'aller combattre encore. Ne sachant comment s'y prendre pour séduire un des adorateurs du veau d'or, il offrit un jour sa tête pour caution, comme autrefois le grand Albuquerque, dans les Indes portugaises, mettait en gage ses moustaches pour garantie d'un emprunt nécessaire à la continuation de ses guerres. Les choses en étaient là, lorsqu'on apprit que Santa-Anna, effrayé, venait d'ordonner au consul du Mexique à San Francisco, M. del Valle, d'enrôler lui-même les Français qui voudraient prendre du service au Mexique, et de les diriger immédiatement sur Guaymas. Il comptait ainsi déjouer les plans de M. de Raousset. Celui-ci résolut aussitôt de réunir un millier d'hommes et de les faire partir aux

frais mêmes du Mexique. Le consul publia des circulaires dans lesquelles il faisait appel à tout volontaire qui ne serait pas Américain; terres, grades, solde, tout était promis d'une manière fastueuse par le programme; il en est toujours ainsi. Les Français consentaient à prendre du service, mais à la condition de rester Français, et l'année de service militaire faisait perdre la nationalité. Le consul mexicain, soit par crainte de compromettre son gouvernement, soit pour attirer plus facilement les Français (qu'il avait surtout mission d'enrôler, avec l'aide des lumières et des conseils de M. Dillon, consul de France), revint sur ce qu'il avait dit, non par rapport aux terres, mais par rapport à l'année de service militaire qui causait tout le conflit. C'est ainsi que s'exprime une petite brochure française publiée à Mexico en 1855.

Les Américains firent arrêter le consul del Valle, comme ayant violé les lois de la neutralité en faisant des enrôlements sur le territoire des États-Unis. M. Dillon fut également décrété d'accusation et sommé de comparaître devant la barre de la Cour des États-Unis. Il crut devoir résister aux sommations de la Cour et se retrancher à l'abri de ses prérogatives consulaires. Les Américains employèrent la force; le sheriff Richardson arrêta M. Dillon, qui amena son pavillon, se rendit à la Cour, et fut relâché sous caution.

« Tout me crève dans la main, écrivait alors M. de *Raousset*; mais je ne renonce pas, non! je ne renon-

cerai pas ! La vie n'est rien ; j'y laisserai ma tête s'il le faut, mais je jouerai la partie jusqu'au bout ! »

L'armement du *Challenge* tenait tout San Francisco en émoi ; nous montions souvent sur la colline du Télégraphe pour considérer ce navire dont les Américains retardaient le départ, après avoir fait réduire à quatre cents le nombre des hommes primitivement embarqués. Le pauvre M. de Raousset se livrait alors à des réflexions qui se traduisaient en plaintes, en exclamations fébriles où tout le monde n'était pas ménagé. Nous en négligerons la reproduction. Citons plutôt les lettres suivantes, écrites par lui quelque temps après le départ du *Challenge*, le 2 avril.

La première a été publiée dans l'*Écho d'Oran*.

« San Francisco, 8 avril 1854.

« Mon cher D..., votre lettre du 27 janvier m'arrive aujourd'hui, après avoir fait un chemin du diable pour me trouver, car vous l'adressiez à Mexico, où je n'étais plus depuis le mois de novembre. J'y réponds sans retard, ainsi que vous le voyez ; les souvenirs du passé me sont trop précieux pour que le vôtre n'ait pas été le bienvenu.

« Vous me demandez de vous raconter tant de choses, que vous me supposez plus de loisir que je n'en ai. Mon temps est pris de mille façons, et je ne pourrais, en vérité, vous en apprendre plus que n'ont fait les journaux.

« Toutefois, en ce qui concerne mon dernier voyage à Mexico, les renseignements doivent être tellement

imparfaits, que je vous envoie l'extrait du *Messager*, publiant une lettre de moi sur ce sujet. Si quelque journal de vos côtés avait publié quelque version inexacte, vous pourriez me rendre le service d'ami de rectifier les faits.

« Aujourd'hui, voici ce qui ce passe :

« Quand je me vis forcé de quitter Mexico sans avoir pu conclure aucun arrangement avec le général Santa-Anna, je fis demander mes passe-ports par l'entremise du chargé d'affaires de France. Il faut, pour les obtenir, une décision du conseil des ministres. On en vint à bout, non sans peine. J'avais été prévenu que l'intention du gouvernement était de me faire supprimer sur la route, chose facile, en mettant l'assassinat sur le compte des voleurs de grand chemin, qui pullulent au Mexique. Je priai le chargé d'affaires de demander une charte. On me l'accorda. Je me rendis chez le général Alcorta, ministre de la guerre, et lui annonçai que deux ou trois jours avant mon départ, je viendrais le prévenir, afin de préparer l'escorte.

« Quelques heures après, dans la nuit, je décampais sur un bon cheval. Je fis trois cents milles en six jours, à travers des montagnes auprès desquelles votre Atlas n'est qu'un gamin. Les chemins de ce pays-là me sont assez connus maintenant pour qu'un guide me soit inutile, et j'ai, d'ailleurs, acquis dans ma vie errante une telle habitude de l'inconnu, que je ne m'égare jamais, etc... »

Il raconte ensuite qu'à son arrivée à San Francisco il s'occupa de préparer une seconde expédition. Les *capitalistes* américains, ne voulant pas coopérer à un

mouvement français, ne tinrent pas leurs promesses. « Quant à d'autres épiciers-banquiers-agioteurs, dit-il, ces gens-là n'ouvrent pas leur bourse à l'appel des grandes idées. » Il explique ensuite que sa correspondance ayant été livrée par un misérable, Santa-Anna, épouvanté, écrivit à son consul, M. del Valle, d'offrir à tous les Français qui voudraient aller en Sonore des terres et le passage gratuit. C'est ainsi que se fit l'armement du *Challenge*, que les Américains arrêtèrent au moment du départ. Ce navire ne put partir pour la Sonore que le 1er avril avec quatre cents hommes, dont la plupart lui étaient acquis. L'arrestation du consul mexicain et du consul français, M. Dillon, par les autorités américaines, sont des faits assez connus pour qu'il ne soit pas besoin de les commenter de nouveau.

Il s'exprime ainsi à la fin d'une autre lettre :

« En vérité, les bonnes gens qui m'ont accusé si souvent de n'avoir aucune fixité dans les idées, d'entamer un projet et de l'abandonner, ne me reviennent jamais à la mémoire sans me faire sourire tristement sur l'injustice des hommes. Quand un projet ne vaut pas la peine d'être poursuivi, qu'a-t-on de mieux à faire que de l'abandonner? Autre chose est d'embrasser une idée forte et de s'y dévouer. Ceci ne veut pas dire que je poursuivrai éternellement l'idée de trouver un million dans des bourses américaines pour solder une expédition française. Non, je ne suis pas une meule de moulin. Le jour où il me sera démontré que mon activité s'use sur un problème impossible, je cesserai d'en chercher la solution. Ah ! ils se trompent bien ceux qui,

pour juger un homme, se placent à distance et prennent une vue d'ensemble sur la superficie de son existence. Non, quand on veut juger un homme qui mérite la peine de l'être, il faut se recueillir, il faut s'approcher, sonder sa vie, la pénétrer, et surtout, tâcher de la comprendre. Ils sont rares les hommes qui jugent ainsi. »

Un de ses amis lui avait fait espérer un appui quelconque de la part du gouvernement français; nous attendîmes longtemps, mais en vain. Le gouvernement français avait d'autres choses sur les bras, le siége de Sébastopol et son habitude de négligence à propos de ce qui ne le regarde pas très-directement au delà des mers. M. de Raousset écrivait alors :

« 29 avril 1854.

« . . . . Je vous l'ai déjà dit, je ne saurais trop le répéter, le danger est ici et non ailleurs. Comment est-il possible que l'Europe s'en inquiète si peu? La régénération du Mexique est une nécessité politique du premier ordre.

« Un temps va venir, je le sais bien, où l'intérêt européen sera vivement froissé par l'extension formidable des États-Unis. Mais ne devrait-on pas s'en alarmer déjà? Ce peuple qui, dans un espace de cinquante ans, est devenu ce qu'il est; qui menace Cuba, le Canada et le Mexique; ce commerce sans rival dans sa hasardeuse énergie, dont les navires font le tour du monde et frappent aux portes du Japon; ce peuple et ce commerce,

je vous le dis, seront les maîtres du monde avant vingt ans !

« Il faut donc une barrière. Où est-elle ? Qu'une guerre éclate demain, et, quoi qu'en puissent dire les plumitifs diplomatiques, je défie que l'alliance du Mexique soit d'aucune utilité. L'état intérieur de ce malheureux pays ne peut que se gâter de plus en plus entre les mains de la race abâtardie qui l'habite. Le Mexique ne peut se relever que par la conquête !

« Ne vous étonnez pas, mon ami, de me voir embrasser le Mexique entier ; je n'ose pas dire que c'est dans mes plans, mais c'est dans la force des choses. J'ai la conviction que mon œuvre à moi, l'établissement des Français en Sonore, ne sera que le premier pas de la France vers l'occupation de ce magnifique pays. On l'eût soumis vingt fois avec le quart des efforts dépensés en Afrique depuis 1830. Ce ne sont pas ici des populations guerrières, mobiles, insaisissables, attachées à d'autres mœurs, à d'autres idées, au fanatisme d'une autre croyance. Ce sont de grandes villes ; des peuples ignorants, dociles, rompus au joug ; une administration, un gouvernement, une armée, des formes, une religion, des aspirations semblables aux nôtres. Ici nous n'aurions rien à changer. Il suffirait de rendre la vie à ces fictions de gouvernement et d'armée. Avec vingt mille hommes, je me charge de maintenir ces populations dans une obéissance passive, alors même qu'elles seraient hostiles.

« Je vous expose mon idée dans ses conséquences politiques ; les banquiers ont beau dire, c'est là une idée grande, une idée féconde ; j'y voue ma vie, j'y donnerai tout mon sang, s'il le faut !... »

On a lu depuis dans la *Presse* la lettre suivante :

« San Francisco, 15 mai 1854.

Mon cher A. de Lamothe,

« Le dernier courrier ne m'a rien apporté de vous; cependant mes lettres avaient été remises... depuis près de quinze jours. Ce silence doit me faire supposer que nous n'avons rien obtenu; je m'y attendais. Il ne me reste plus qu'à agir.

« Il est parti le 2 avril, par le *Challenge*, près de quatre cents hommes. Ils ont dû arriver à Guaymas depuis quinze jours. La plupart de ces hommes ne sont partis que dans la conviction de ma venue presque immédiate. Je suis surveillé de très-près par la police américaine. Les capitalistes, effrayés de cette hostilité, ne veulent pas hasarder un centime. Je suis seul, et seul il faut que j'agisse. Je viens d'acheter un petit *boat* de dix tonneaux, et j'y m'y embarquerai, moi huitième, avant la fin de la semaine.

« Si je trompe la surveillance qu'on exerce ici sur tous mes mouvements ; si j'échappe aux croiseurs américains et mexicains ; si j'arrive sur la côte du Mexique après avoir parcouru les 600 à 800 lieues qui me séparent de Guaymas ; si je puis entrer en communication avec la terre, je verrai si mes hommes sont encore dans la ville. S'ils y sont, je débarque immédiatement.

« Si mes Gaulois, découragés par de faux rapports, démoralisés par six semaines d'attente, se sont dispersés et ont pénétré dans l'intérieur, alors je tâcherai de les réunir, chose difficile et lente. Il me faudra croiser dans le golfe pendant quinze jours au moins, et échapper à

rvati ... vent attribuer la plu-
d ... es une fois dissipés,
... us l'avons déjà dit,
... ivantes à M. Dil-
... Mexico.

ap ...
e une ...
ains m'ont m... été la
comme un pirate. Hélas... une
enier, se frappant le front avant qu... it
bât sous le couteau : « Il y avait quelque chose

nerciez M. M..., les sympathies sont précieuses
solement.
eu, *et pour toujours probablement.*

« Raousset Boulbon. »

fet, le *Challenge* était parti ; les Américains, qui
peur de M. de Raousset autant que les Mexi-
ux-mêmes, se rassuraient en le voyant encore
es rues de San Francisco. De plus, ils avaient
ur le nord du Mexique leur célèbre Walker,
attaquait d'abord la Basse-Californie, tout en
nt la Sonore. Il proclamait déjà l'avénement
épublique du Nord, et fixait deux étoiles sur
apeau. C'était, de la part des Américains,
e titre contre toute annexion française. C'était
icane à l'appui de la doctrine de Monroë, le
éant. M. de Raousset était surveillé sans cesse ;

loyauté que les Français doivent attribuer la plupart de leurs échecs. Ces nuages une fois dissipés, M. de Raousset partit, comme nous l'avons déjà dit, après avoir fait remettre les lettres suivantes à M. Dillon à San Francisco et M. Levasseur à Mexico.

« Monsieur Dillon,

« Lorsque vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté la Californie, et il ne sera plus au pouvoir de personne d'empêcher mon arrivée en Sonore. Moins que tout autre, vous deviez être informé à l'avance de ce départ. Au moment de prendre une décision aussi grave, je me dois à moi-même de vous en dire les motifs. Je ne veux laisser ni à l'erreur ni à la malveillance la faculté de dénaturer mes projets, ni de ternir ma mémoire, si je dois succomber dans mon entreprise.

« S'il faut en croire la rumeur publique, dès l'arrivée des Français à Guaymas, les autorités ont essayé de les disperser. Leur résistance toute naturelle a fait naître un conflit. Bien qu'on puisse douter de l'exactitude de cette nouvelle, je la crois assez probable pour faire de mon départ un devoir impérieux.

« En les attirant en Sonore, le gouvernement mexicain, comme on ne peut en douter à la lecture des instructions adressées à son consul, n'a pas eu d'autre but que de paralyser leurs moyens d'action, il est juste que ce gouvernement porte la peine de sa perfidie !

« En rendant compte de mes préparatifs, en publiant des conjectures sur mes projets, les journaux américains les ont confondus avec les entreprises qualifiées de *flibustiérisme*. Le gouvernement mexicain affecte d'y

voir un acte de piraterie. Vous connaissez mes projets Monsieur; vous savez ce qui les distingue essentiellement de ce genre d'expéditions. Étrangers à la Sonore nous n'avons pas le droit de prendre l'initiative, même pour son bien : cette initiative appartient aux habitants. Or, ils la prennent et ils nous appellent; notre droit est de répondre à cet appel. C'est donc à une révolution toute nationale que nous allons prêter le concours de nos armes . . . .
Les correspondances et les nombreux rapports que nous recevons ne laissent aucun doute sur les dispositions des habitants. Leur volonté raisonnée, fondée, définitive, est de constituer un gouvernement local, éclairé et fort; d'appeler l'immigration; de rendre à l'industrie humaine un pays magnifique, condamné par une administration déplorable à la plus atroce misère. La seule ambition des Français est de concourir à cette révolution qui intéresse l'humanité tout entière; la mienne Monsieur, est de m'y consacrer tout entier et de périr s'il le faut, pour en assurer le succès !

« . . . . . . Il est à craindre que de pareils résultats ne puissent s'obtenir sans une lutte sanglant contre certains hommes qui trouvent leur intérêt à maintenir le peuple sonorien dans une servitude qu'il détest et dont il veut s'affranchir. . . . .

« Vous le voyez, Monsieur, je ne fais que constater des faits bien connus de vous. Appuyés sur la population même, luttant avec elle contre quelques tyrans riches et perfides soutenus seulement par une clientèle mercenaire, nous avons le droit de repousser énergiquement toute qualification injurieuse de nos desseins. Il est à déplorer, je le répète, que leur exécution ne puisse

avoir lieu sans effusion de sang; mais à qui la responsabilité? Mon projet de colonisation, adopté par le gouvernement mexicain, pouvait faire la fortune de la Sonore et satisfaire les justes réclamations des spoliés d'Arizona. On nous a joués, moi et mes compagnons. Nous allons agir . . . .

« J'ai cru, Monsieur, devoir entrer dans ces développements afin d'établir nettement quel est le caractère de mon entreprise et quel est le rôle que les Français vont jouer en Sonore.

« J'ai l'honneur, etc,

« Comte de Raousset-Boulbon. »

A MONSIEUR LEVASSEUR, A MEXICO.

« Vous trouverez ci-joint, Monsieur, la copie d'une lettre que j'adresse à M..., à San Francisco. Je n'ai rien à y ajouter en vous écrivant à vous-même, elle explique ma conduite et justifie mon départ.

« En m'appelant à Mexico, en m'y retenant quatre mois sans aucun résultat, le général Santa-Anna m'a mis lui-même les armes à la main.

« Je déclare solennellement, sur mon honneur de gentilhomme et sur ma foi de chrétien, que si le général Santa-Anna se fût confié à ma loyauté, je l'aurais servi fidèlement. Sa méfiance est un outrage que je n'ai pas mérité. C'en est un pour vous-même, et vous avez dû le ressentir ainsi.

« Ce que j'entreprends aujourd'hui contre le général Santa-Anna donnera la mesure de ce que je pouvais faire pour lui.

« . . . . Aujourd'hui, Monsieur, je ne fais pas de propositions, parce qu'elles ne seraient pas convenables; je ne menace pas, parce que je n'en ai pas encore le droit, je me borne à bien constater ce qui est.

« Je ne sais pas encore si je trouverai mes compagnons à Guaymas; il se peut même que je sois pris avant d'y arriver; mais le jour où je les aurai rejoints, lorsque je les aurai derrière moi, armés, déterminés et secourus par leurs camarades de Californie, les souvenirs d'Hermosillo ne sont pas tellement effacés que le général Santa-Anna ne puisse calculer la résistance dont je serai capable.

« Quelle sera pourtant ma situation? Que veulent mes compagnons? Ce qu'ils voulaient en 1852, ce que j'ai demandé en vain à Mexico, c'est-à-dire justice: Arizona, c'est-à-dire leur propriété et la mienne. Ce n'est pas la vengeance qui nous anime, c'est le sentiment du droit et le parti pris de le faire respecter. . . . .

« J'aime la Sonore, Monsieur; je voudrais servir ce pays, le protéger, le féconder. Je suis toujours prêt à me dévouer avec enthousiasme aux idées que vous m'avez connues, mais je ne sais pas reculer là où mon honneur est engagé.

« J'obtiendrai justice, j'établirai mes compagnons en Sonore, ou je mourrai les armes à la main.

« J'ai l'honneur, etc.

« Comte de RAOUSSET-BOULBON. »

Cette énergique détermination aurait été peut-être récompensée par un éclatant succès, si le *Challenge*

n'avait emporté que des hommes honnêtes et dévoués; nous le verrons par la suite.

Le schooner *la Belle* avait à bord de la poudre, deux cent cinquante carabines et huit hommes. On fit naufrage à l'île Sainte-Marguerite, située sur les côtes de la Basse-Californie. Pendant une dizaine de jours, ces messieurs durent se nourrir de coquillages. Étant enfin parvenus à remettre leur embarcation à flot, ils firent voile pour Guaymas, où ils arrivèrent vers la fin de juin. Ils débarquèrent à quelques milles de la ville. On envoya immédiatement au commandant Desmarais deux hommes porteurs des instructions suivantes :

« Dans la nuit même, marcher en force sur le quartier général mexicain, et s'emparer de la ville ; mettre les autorités civiles et militaires en lieu sûr, etc. » Ces émissaires furent reconnus, arrêtés, mis au secret, et le bruit de l'arrivée du comte parcourut la ville en un instant. Tel fut le résultat de cette façon d'entrer en matière. L'émotion fut générale. M. de Raousset se rendit alors lui-même à Guaymas.

X

Nous engageons le lecteur à suivre bien attentive-
ent la suite de ce récit ; nous préférons lui aban-
onner toute initiative en cette circonstance, c'est-à-
re le laisser entièrement maître de ses réflexions.
ous avons à raconter, pour en finir, des choses fort
istes et fort belles en même temps ; nous n'allons
s trop loin en disant qu'elles font pour ainsi dire
rtie de l'histoire de France.

M. de Raousset descendit, en pantoufles, à demi
tu, vers une heure du matin, chez notre ami com-
un, le capitaine Pannetrat ; avec sa casquette et sa
rbe inculte, il avait l'air d'un vrai naufragé. Au
out de quelques heures, sa métamorphose était com-
ète ; un peu de champagne, du linge blanc, etc.,
c., aidèrent beaucoup à lui faire oublier le naufrage

de l'île Sainte-Marguerite. On passa toute la nuit en conférences. Dès le matin, M. de Raousset put voir en face le général Yañez qui, de l'autre côté de la rue, braquait une longue-vue sur la maison Pannetrat; il savait déjà à quoi s'en tenir.

La tenue du bataillon français n'était pas des plus rassurantes ; on ne pouvait guère compter que sur la moitié des hommes. Des rixes étaient venues troubler plus d'une fois l'harmonie entre les Français et les soldats mexicains. L'ivrognerie y était à coup sûr pour quelque chose, de part et d'autre. Quand ce n'était pas le *mescal*, c'était la *senorita;* les ferments de discorde n'étaient que trop réels et trop nombreux. Deux sacripants du bataillon s'étaient oubliés plusieurs fois jusqu'au point de blesser les usages et les croyances de ceux parmi lesquels ils vivaient. De leur côté, les soldats et quelques officiers mexicains, animés de cette haine indicible et féroce que le sang espagnol a toujours nourrie contre l'*estranjero*, cherchaient querelle à chaque instant. Il était nécessaire de rétablir l'ordre le plus promptement possible. Nous avons entre les mains deux cahiers pleins d'ordres du jour à l'adresse du bataillon français, ordres du jour émanés de leurs dignes officiers durant ces quelques semaines d'attente. Nous ne les reproduirons pas, même en partie; cette addition à une histoire déjà longue pourrait fatiguer le lecteur et dévoiler des turpitudes qu'il est bon de laisser dans l'ombre. Mais que de désordres, d'inepties et de drôleries dans un si petit assemblage d'hommes!.... Il

va sans dire que quelques bons officiers, quelques braves volontaires, faisaient tous leurs efforts, le plus souvent sans succès, pour remédier à un tel état de choses ; aussi font-ils, dans cette histoire, un heureux contraste que nous tenons à constater.

M. de Raousset conçut immédiatement l'idée assez hardie d'aller voir le général Yañez, de le détacher de Santa-Anna, de le rallier à la cause d'Alvarez qui venait de se *prononcer*, et de lui offrir les carabines mouillées et rouillées dont était chargée *la Belle*. Cette idée n'était pas sans mérite ; il aurait fallu seulement que les émissaires porteurs d'instructions, venus la veille, n'eussent pas été arrêtés et fouillés. Le voilà donc encore, ce brave M. de Raousset, armé de franchise et de loyauté, entamant des négociations diplomatiques avec un général mexicain !... La conférence dura deux heures. Yañez se tint beaucoup sur la réserve, déclara que s'il prenait les susdites carabines ce serait en en remboursant le prix d'achat, etc. On fit assaut de courtoisie de part et d'autre, mais lorsqu'on en vint à se séparer, la question n'avait pas avancé d'une ligne ; à peu près comme tant d'autres questions que la politique fait éternelles pour le bonheur des journaux.

Les situations étaient mal définies, les intérêts opposés : d'un côté on cherchait à séduire par un grand étalage de franchise ; de l'autre, on tartufiait déjà.

Quelques officiers mexicains virent l'arrivée de M. de Raousset avec une répugnance mal déguisée ;

un petit nombre d'entre eux s'en montraient satisfaits, au contraire, au point que M. de Raousset passant un jour sur la place publique, plusieurs officiers se levèrent et le saluèrent avec respect. Une autre fois qu'il passait devant le quartier général mexicain, l'officier de service fit sortir le poste et présenter les armes. Cet accueil favorable joint à des rapports erronés fit que M. de Raousset tomba dans des illusions qui ne pouvaient être de longue durée.

Sa présence à Guaymas causait une certaine agitation qui fut bientôt exploitée par quelques négociants auxquels seuls profitait l'état anarchique du pays. D'un autre côté, le gouverneur semblait prendre des mesures inusitées; des patrouilles nombreuses parcouraient nuit et jour les rues de la ville; les postes étaient doublés partout. On attendait d'un jour à l'autre des corps de troupes régulières expédiées d'Urès, d'Arispe et d'Hermosillo, ainsi que des bandes d'Indiens. La garde nationale était sans cesse sous les armes; des émissaires parcouraient la Sonore dans toutes les directions pour convoquer les renforts nécessaires. Prévoyant un conflit, le gouverneur prenait ses mesures; mais, en vrai diplomate, il choyait adroitement le caractère français; il rendait visite aux volontaires du bataillon, écoutait leurs réclamations, leur faisait promettre d'être bien tranquilles, leur assurait que rien ne se tramait contre eux; il leur faisait perdre, en un mot, le bénéfice des circonstances, bénéfice immense dans la plupart des affaires de ce monde.

Les rixes n'en continuaient pas moins; des Français qui assistaient à la fête du vieux Guaymas avaient été indignement maltraités. Un autre volontaire avait été frappé d'un coup de poignard par un Mexicain. Les gens de la corvée du pain avaient été attaqués à l'improviste ; des coups de feu avaient été échangés... L'horizon s'assombrissait. Le gouverneur, alarmé, s'étant aussitôt rendu à la caserne, y fut reçu par le comte de Raousset et M. Desmarais commandant du bataillon, avec tous les honneurs dus à son rang. Le général Yañez, que l'on a trop vanté depuis, harangua chaleureusement les Français, flétrit la conduite des Mexicains provocateurs dont il se fit indirectement l'avocat, en mettant leurs excès sur le compte de l'ivresse, et promit néanmoins de sévir avec sévérité contre eux. C'est ce qui s'appelle savoir gagner du temps, afin de mieux jouer son monde. Nos trop crédules compatriotes poussèrent des *vivat* sans nombre en faveur de l'illustre Yañez, l'escortèrent même jusqu'à son quartier général, et furent à peine désabusés, le lendemain, lorsqu'ils virent les drôles, que l'on avait promis de châtier, se promener partout, et parader insolemment dans les rues. En attendant, on continuait toujours à désarmer les forts et l'arsenal; des convois de munitions arrivaient sans cesse au quartier général; on y parquait un grand nombre de pièces d'artillerie. Il se tramait évidemment quelque chose. Depuis quelques jours, M. de Raousset se trouvait assiégé régulièrement tous les soirs par deux individus dont nous avons à dire quelques mots.

Le premier était un nommé Young, qui, après avoir été condamné pour vol à Mazatlan, s'était retiré à Guaymas; durant ses visites à M. de Raousset, il était habituellement accompagné par le docteur C.... Au sortir de ces conférences, il se rendait invariablement par un chemin détourné chez le gouverneur Yañez... On devine pourquoi... Nous avons vu plus tard cet espion, à San Francisco, dans les bureaux du *Messager* dont il chercha, mais en vain, à influencer la rédaction; il était doué de la face la plus patibulaire que l'on puisse imaginer. Il avait pour compère un membre d'une des plus riches familles d'Alamos, récemment condamné pour vol d'un collier de perles. A partir du 8, jour où cessèrent les entrevues entre M. de Raousset et le général Yañez, ces deux individus, qui avaient bien soin de ne jamais se rencontrer chez M. de Raousset, y vinrent alternativement tous les soirs pour lui promettre l'appui des officiers de la garnison, et celui des habitants de l'intérieur. Ainsi se trouvait trompé, trahi, jour par jour, minute par minute, le pauvre M. de Raousset. Je prouverai s'il le faut qu'entre ces deux espions, le vice-consul Calvo, et d'autres affiliés, régnait un concert diabolique dont nous ne dévoilerons point la trame sans une provocation directe. Nous devons mentionner encore la nuance assez nombreuse des demi-traîtres qui, ne sachant encore de quel côté viendrait à pencher la balance, se tenaient prêts à saluer le soleil levant, quel que pût être son horizon.

Sur ces entrefaites, les Français impatients, indignés, rédigèrent la protestation suivante, qu'ils adressèrent à M. Calvo, vice-consul de France, avec l'espoir de la voir prendre en considération.

« Monsieur le Consul,

« En présence des regrettables événements qui viennent de se passer dans la ville de Guaymas, le bataillon français, représenté par ses officiers, croit devoir vous adresser l'exposé des faits suivants :

« Arrivés, il y a trois mois, sur la foi de promesses dont la réalisation a été loin de répondre à notre attente, nous avons conservé, au milieu d'une population prévenue contre nous, hostile peut-être, le calme, la fermeté, la dignité, premier devoir des Français ; nos vœux étaient de rendre par notre intelligence, notre travail, au prix même de notre sang, notre bien-être personnel solidaire du bien-être du pays. Quelques malveillants, aveuglés par un égoïsme intéressé, et s'abritant sous de faux semblants de nationalité, se sont, depuis notre arrivée, donné la mission de semer entre nous et la population des ferments de haine et de discorde : menaces, provocations directes, rien ne leur a jusqu'ici coûté pour chercher à nous faire sortir des bornes de la modération que nous nous étions imposée.

« Devinant le but de ces ténébreuses menées, nous nous sommes contentés de les signaler, à plusieurs reprises, à l'attention des autorités supérieures.

« Sous la pression de la panique qu'ils s'étaient plu à entretenir depuis si longtemps, ils sont parvenus à don-

ner lieu, dans la nuit du 11 juillet, à une manifestation armée contre nous, manifestation que les autorités, par une méprise que nous regrettons, ont semblé autoriser par leur présence.

« Toute la journée du 11, les munitions qui restaient dans le fort avaient été transportées au quartier général; des ordres spéciaux avaient convoqué la garde nationale en armes dans ce quartier, qui, quelques heures plus tard, renfermait les notabilités commerciales et administratives, ainsi que les familles fallacieusement alarmées.

« A la vue de ces préparatifs, dont nous ne comprenions ni le but ni la portée, nous nous sommes bornés à prendre quelques mesures de précaution pour nous mettre à l'abri d'un coup de main qui aurait pu être tenté pendant la nuit.

« Ce matin, 12 du courant, les Français, convaincus d'une solution pacifique, se répandaient comme de coutume et sans armes dans la ville; des misérables, soldés sans doute, se portèrent à des voies de fait directes contre nos nationaux désarmés, en blessèrent trois; il fallut toute l'autorité des chefs pour sauvegarder la vie des agresseurs, qui furent depuis réclamés par la justice du pays.

« Pendant ce temps-là, Son Excellence le gouverneur général se transportait successivement aux deux quartiers français pour visiter, d'un côté, les blessés, de l'autre, les prisonniers.

« Si nos intentions avaient été celles que l'on nous a si calomnieusement prêtées, il nous eût été facile de nous donner des garanties en retenant parmi nous le gouverneur et l'état-major qui l'accompagnait. Nous

avons eu jusqu'au bout confiance dans la légalité de notre cause et dans les promesses verbales dont on nous berçait depuis si longtemps. Nous avons laissé partir librement le gouverneur : quelques minutes après, les individus dont nous avons signalé plus haut la malveillance, faisaient traîtreusement feu sur des Français paisibles passant dans les rues.

« En présence des faits sus-mentionnés et des dangers qui peuvent nous menacer dans l'avenir, nous venons nous mettre sous la sauvegarde du pavillon national.

« Nous vous prions donc, monsieur le Consul, pour prouver au gouvernement français qu'au milieu d'agressions de toute nature, nous avons conservé intacte notre réputation proverbiale d'honneur et de loyauté, de certifier par votre signature la véracité des faits signalés dans le procès-verbal ci-dessus.

« Au nom de l'équité, nous vous prions, nous vous requérons au besoin, de vous entendre avec nous et les autorités mexicaines pour obtenir toutes les garanties que réclament les difficultés de notre position.

« Le commandant du bataillon,

L. Lebourgeois-Desmarais.

Loiseau.	E. de Fleury.	F. Canton.
A. Bazajou.	S. Perret.	E. Laval.
Martincourt.	Didier.	A. Sueur.
	Terral.	

« *P. S.*—A l'heure même où nous vous adressons ce procès-verbal, nous apprenons que des bandes armées

arrivent, nous ne savons sous quels ordres, et envahissent la ville. »

Le vice-consul de France, sachant combien étaient vrais les faits articulés dans la pièce précédente, mais cherchant toutefois à en atténuer la portée, n'hésita pas à écrire au bas des quatre expéditions de cette protestation les lignes suivantes :

« Je certifie que le bataillon français, depuis son arrivée, s'est montré fidèle aux traditions d'honneur et de loyauté, et qu'il ne s'est jamais rendu coupable jusqu'à ce jour d'aucune agression envers la population de Guaymas.

« 12 juillet 1854.

« Le vice-consul,

« JOSEPH CALVO. »

Les troupes de l'intérieur arrivaient journellement par détachements plus ou moins considérables. Dans la journée du 11, les espions dont nous avons parlé eurent un fort long entretien avec M. de Raousset; ils insistèrent beaucoup pour une prise d'armes : c'était sans doute l'avis de ce Yañez, dont quelques dupes gauloises ont depuis essayé de faire un héros. Un Français qui, malheureusement, jouissait de la confiance du comte, lui dit avec véhémence : « Eh! monsieur de Raousset.., souvenez-vous d'Hermosillo! N'êtes-vous donc plus le même?... » Il n'en fallait pas tant pour mettre le feu aux poudres. Adresser une pareille interpellation à cet homme, c'était exalter tous les sen-

timents d'honneur chevaleresque qui l'étouffaient déjà; c'était le prendre par son faible.

Le 12, tous les Français se réunirent, une discussion générale s'engagea. C'était compromettre la partie; que devenait alors l'obéissance passive et par conséquent la force directrice? En laissant tant discuter, en permettant au chef de bataillon de conserver apparemment le commandement dont il était réellement l'âme, que cherchait donc M. de Raousset? Sauvegarder sa responsabilité?... Ce calcul n'est pas admissible; il serait trop inhabile, et cependant les faits semblent l'indiquer. A coup sûr, M. de Raousset ne cherchait point à s'abriter contre les balles mexicaines qui l'ont tué; il redoutait peut-être davantage les reproches de ses camarades en cas de revers. Cet excès de délicatesse n'en était pas moins une faute: rien de fort comme les positions franches et nettes.

M. de Raousset, ayant assemblé les Français, s'exprima ainsi :

« Mes amis, j'ai fait mes preuves, je pense, et en conseillant la prudence, j'espère que personne ne se méprendra sur le sentiment auquel j'obéis. Oui, nous sommes menacés, oui, nous allons être attaqués, je n'en fais pas plus de doute que vous. Comme vous, je crois que nous avons tout à perdre à attendre, mais cependant, nous n'avons pas encore le droit de douter de la parole du gouverneur. Nommez une députation, demandez au gouverneur des otages comme garantie morale, des canons comme garantie matérielle ; demandez le désarmement de ces bandes

qui s'amoncellent autour de nous. Rien de plus juste! Si le gouverneur refuse, c'est qu'il veut la guerre! Eh bien! en ce cas, nous ferons la guerre! Nous aurons la victoire de Guaymas pour pendant à la victoire d'Hermosillo! »

La députation fut nommée; elle revint une heure après; le général Yañez avait refusé de la recevoir. Sur l'ordre de M. de Raousset, le commandant Desmarais fit former le bataillon en carré. M. de Raousset se mit au centre et parla avec véhémence; il dit à ses camarades qu'il ne fallait plus compter sur la voie des conciliations, que le moment était venu pour tous de subir les exigences des autorités sonoriennes ou de combattre, c'est-à-dire de vaincre ou de mourir. Tous s'écrièrent qu'ils voulaient combattre à l'instant. Afin de ne pas être accusé plus tard d'avoir exalté, poussé ses compatriotes, M. de Raousset commit l'imprudence, selon nous, de leur présenter l'alternative d'une défaite: « Dans ce cas, leur dit-il, vous n'aurez pas même droit à des juges; choisissez; je ne veux point peser sur vous; je vous laisse entièrement libres de devenir des soldats mexicains, soumis à la bastonnade, ou de combattre encore pour la liberté de la Sonore, pour l'honneur du nom français. Le temps des hésitations est passé! Que voulez-vous faire? » Il n'y eut qu'un cri, et nous n'avons pas besoin de dire lequel.

On se mit en marche aux cris de : *Vive la France!*

Quelques voix s'élevèrent pour inviter M. de Raousset à prendre le commandement en chef. Notre

malheureux ami l'était par le fait, et nous ne savons encore trop pourquoi il n'accepta pas de l'être par la forme, c'est-à-dire de l'être tout de bon. Il répondit ainsi :

« Non, mes amis, non ! Vous avez vos officiers, vous les connaissez, gardez-les. Ce n'est pas le moment d'apporter du trouble dans votre organisation. Unité de commandement, soumission aveugle aux ordres du commandant ! Je ne veux être parmi vous qu'un volontaire ! Je n'ambitionne d'autre droit que celui d'être le premier en avant, au plus fort du danger : qui me suivra sera sûr d'aller loin ! »

En vérité, c'est incroyable ! Espérait-il encore faire croire à la réalité de l'enrôlement mexicain ? n'être qu'un volontaire dans une petite armée dont il était la tête, l'âme et l'idée ! Nous avouons humblement qu'en cette circonstance nous ne l'avons pas compris. Nous regrettons d'autant plus cette manière de faire que la méthode contraire eût peut-être amené des résultats fort différents. D'où vient que plus tard il écrivait : « Le bataillon avait des officiers et un commandant dont j'ai dû respecter la susceptible incapacité, jusqu'à lui laisser le commandement pendant le combat ! » Du moment qu'il brûlait ses vaisseaux, M. de Raousset devait les brûler en maître, non pas en subalterne ; il devait mettre de côté le *singulier Alter ego* dont il s'était servi jusqu'alors, et jouer hardiment, ouvertement, son rôle.

Avant d'entreprendre le récit du combat, nous donnerons la description suivante de Guaymas, telle que

la publia autrefois le docteur Pigné-Dupuytren dans une petite brochure.

Cette ville est située sur le bord d'une belle et vaste baie, et forme à peu près un carré long, dont la plus grande dimension est dirigée du nord au sud. La moitié du côté sud-ouest est baignée par la baie, et la moitié nord s'appuie sur des jardins assez nombreux, qui tous sont enclos de murailles en adobes de cinq à six pieds d'élévation; le nord de la ville se termine par la route d'Hermosillo, bordée de chantiers de briques et d'adobes; l'est est limité, dans toute son étendue, par une montagne volcanique très-élevée, à sommets irréguliers, en partie à pic et dominant toute la ville; au sud se trouvent le cimetière et la baie. La ville est divisée en îlots par quatre rues allant du nord au sud, coupées à angle droit par une série de rues allant de l'est à l'ouest. L'une des quatre rues longitudinales (la deuxième en venant de la baie) est beaucoup plus large que les autres; dans sa partie nord se trouve le quartier mexicain qui forme un vaste parallélogramme, dont trois côtés sont occupés par des bâtiments, et le quatrième, celui qui regarde la montagne, est limité par un mur en adobes, de douze à quinze pieds de hauteur. La cour intérieure est grande; les trois côtés, munis de bâtiments, sont surplombés par un large auvent formant galerie; ces bâtiments n'ont qu'un rez-de-chaussée, recouvert par un toit plat formant une terrasse qui est circonscrite de tous côtés par une muraille ou garde-fou de deux à trois pieds d'élévation. Cette caserne est bâtie partie en adobes, partie en briques. Dans la même rue, mais du côté opposé à la caserne, à peu près à

200 mètres de cette dernière, se trouve l'hôtel de Sonoré, n'ayant aussi qu'un rez-de-chaussée, divisé en quatre ou cinq salles. Sur le derrière une galerie domine la baie ; derrière la galerie, se trouve une petite cour ayant sortie sur le quai. A l'extrémité sud de la ville, à peu de distance l'une de l'autre, se trouvent deux casernes : l'une occupée par les compagnies françaises n° 1, 2 et 3, et l'autre par la compagnie n° 4. Près de l'extrémité sud, du côté ouest de la ville, se trouve le fort, monticule en rocher, sans aucun travail de défense, qui domine le port et la ville, et peut servir de magasin, mais complétement nul pour une défense ou une résistance quelconque. Enfin j'ajouterai que toutes les maisons de la ville sont composées seulement d'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse, laquelle est toujours, comme les bâtiments cités plus haut, entourée d'un garde-fou de deux à trois pieds de hauteur.

Le bataillon, divisé en quatre compagnies de soixante-quinze hommes chacune, sortit de la caserne à trois heures. On allait au feu sans entrain. La fatigue, l'émotion des journées précédentes, la privation de nourriture et de sommeil, la connaissance des divisions que l'on savait exister entre les Français eux-mêmes, tout contribuait à diminuer la confiance des uns et à refroidir l'ardeur des autres. Ils n'en ouvrirent pas moins le feu avec une certaine vivacité. La 4e compagnie devait longer la baie et occuper l'hôtel de Sonore ; les autres devaient se diriger du côté de l'est et marcher sur le quartier général mexicain. L'ennemi ouvrit aussitôt un feu plongeant

du haut des terrasses, pendant que son artillerie balayait la grande rue par où s'avançait la plus forte colonne française. Le commandant Desmarais perdit au moins la tête, lors de la première décharge, car il ne tint plus sa place et ne remplit plus son rôle. Un désordre inexprimable s'ensuivit.... Voilà bien les hommes!... Si M. de Raousset avait été le commandant officiel de cette colonne, comme il en était l'âme, avec son coup d'œil, son courage de lion, il eût entraîné jusqu'au plus lâche, jusqu'au plus traître. Il n'en fut point ainsi. Quelques volontaires combattirent avec le courage du désespoir; d'autres s'enfuirent sans écouter la voix de leurs chefs; la première décharge de l'artillerie mexicaine avait jonché le sol de cadavres français. M. de Raousset luttant avec rage, au milieu d'une grêle de balles, ne se vit bientôt plus entouré que d'une vingtaine d'hommes. Avec ces auxiliaires si peu nombreux, il démonta successivement presque tous les artilleurs mexicains. Le général Yañez se mit alors lui-même à servir une pièce. Cette hardiesse ranima le courage de ses soldats, et la lutte devint plus acharnée que jamais. M. de Raousset, s'élançant alors jusque sur le mur d'enceinte de la caserne, fit un appel suprême aux quelques braves qui le suivaient, afin de donner l'assaut. C'était un moment décisif; un effort, et on emportait le quartier général, c'est-à-dire la victoire. Hélas!... Deux ou trois hommes seulement répondirent à cet appel!... Son chapeau était criblé de balles, sa chemise rouge percée de deux coups de baïonnette,

et cependant son sang ne coulait pas, car la mort qu'il cherchait ne voulait pas encore de lui.

Pendant ce temps-là, la quatrième division s'était emparée de l'hôtel de Sonore et s'y maintenait tant bien que mal. En marchant sur le quartier mexicain, la troisième s'était laissé rompre, et la plupart de ses membres, divisés par groupes de quinze à vingt hommes, s'étaient dispersés dans diverses directions. Ce n'était partout que désordre et confusion. Ici, combat à outrance, courage et loyauté; là-bas, faiblesse ou incapacité; plus loin lâcheté et trahison mal déguisées.

M. de Raousset, se voyant presque seul, avait dû quitter son poste périlleux et rejoindre les débris du bataillon. Il était tête nue; ses yeux humides de larmes flamboyaient de rage; il gardait le silence. Tout en battant en retraite de rue en rue, on finit par se trouver encore au nombre de cinquante à soixante hommes. On entendait une fusillade bien nourrie du côté de l'hôtel de Sonore. « Allons, mes amis! s'écria M. de Raousset, encore un effort!... Qui va me suivre?... »

Quelques voix isolées lui répondirent à peine. « Nous n'avons plus de cartouches, dirent les uns...— Allons au consulat, » dirent les autres. Cette dernière invitation fut sans doute du goût de la majorité, car ce troupeau d'hommes démoralisés prit immédiatement la direction de la demeure de celui que le *Messager* a depuis désigné sous le nom d'*Hudson Lowe* du Pacifique, nom consacré mille fois par la presse

des États Unis. On se rendit chez M. CALVO ! M. de Raousset brisa son épée, et suivit en silence ses compatriotes.

M. Calvo déclara qu'il protégerait de son pavillon tous ceux qui déposeraient les armes, qu'il leur garantissait la vie sauve : cela, sans adresser aucun reproche, aucune autre observation aux survivants du bataillon.

Il avait hâte de le voir désarmé ; ses débris le faisaient encore trembler. Alors, un de nos amis s'écria d'une voix forte et distincte : *Et M. de Raousset, nous garantissez-vous sa vie?...—Oui! oui!* dirent alors un grand nombre de volontaires, *M. de Raousset... nous garantissez-vous sa vie?...* » M. Calvo sembla hésiter, mais, sur l'observation de quelques voisins que le combat allait recommencer, cet hypocrite étendit la main et d'une voix très-nette, très-claire, il dit : M. DE RAOUSSET, AUSSI, AURA LA VIE SAUVE !

Un morne silence succéda à cette déclaration ; l'agitation se calma peu à peu. Cent cinquante Français se trouvaient réunis au consulat ; on entendait toujours la fusillade du côté de l'hôtel de Sonore, c'étaient les débris de la quatrième division qui se repliaient peu à peu du côté du consulat, sur lequel on avait arboré un pavillon blanc ; le reste de la division s'était fait massacrer dans l'hôtel en question.

La journée était près de finir, le feu avait cessé de tous côtés ; le consul se rendit chez le gouverneur, qui exigea la remise immédiate entre ses mains de toutes les armes déposées simplement au consulat.

Les autorités mexicaines s'y rendirent aussitôt, s'emparèrent des Français, les divisèrent en deux catégories, et les conduisirent en prison. Les officiers furent mis au secret, des postes nombreux furent établis dans toute la ville. Les résidents français, qui n'avaient pris aucune part à l'affaire, furent également arrêtés et leurs biens mis sous séquestre.

M. de Raousset s'était étendu, encore tout botté, sur un lit, dans l'une des chambres du consulat. Contrairement à ce qui a été dit, il n'essaya pas de fuir, ne jeta pas un regard du côté de la mer ; d'ailleurs, ceux qui étaient restés sur *la Belle* avaient prudemment mis à la voile, en apprenant la défaite de leurs compatriotes. Partis pour le nord du golfe, ils y trouvèrent leur tombeau. Lorsqu'il fut invité à fuir, M. de Raousset répondit ainsi : *Je n'ai rien à craindre, je suis sous la sauvegarde du pavillon français !*

Le général Yañez, escorté de tout son état-major, visita les prisons. Il se répandit en violentes invectives contre les Français, qui gardèrent un morne silence.

Le combat de Guaymas avait duré plus de trois heures. Trente-trois Français étaient restés sur le champ de bataille ; ils avaient en outre cinquante-neuf blessés. Sur dix-huit cents Mexicains d'engagés, on trouva trente morts et cent vingt blessés.

L'isolement dans lequel on retenait M. de Raousset continuait à entretenir de vives appréhensions. Tout le monde se rappelait la promesse du consul de France ; on comptait aussi sur la parole du général

Yañez, plus que sur celle de M. Calvo. Lorsqu'au bout de dix-huit jours, on apprit que M. de Raousset était traduit devant un conseil de guerre, toute illusion fut perdue. M. Calvo s'étant rendu dans les prisons, ce fut à qui lui rappellerait sa promesse en faveur de M. de Raousset; mais alors M. Calvo renia audacieusement sa parole! C'est ici la place d'une citation empruntée à un feuilleton publié autrefois par le docteur Pigné-Dupuytren dans le *Messager de San Francisco :*

« A partir de ce moment, monsieur le consul, vous avez « été regardé par tous, même par ceux qui avaient encore « pour vous une certaine estime, comme un homme sans « foi et sans honneur. Votre promesse était si publique, « si nette, si catégorique, que tous ceux qui l'ont enten- « due de votre bouche étaient indignés de votre rétrac- « tation, qu'ils qualifiaient d'infâme. Or, sachez, mon- « sieur Calvo, qu'il y a vingt personnes prêtes à jurer « devant Dieu qu'elles vous ont entendu dire : « Remet- « tez-moi vos armes, et je vous promets la vie sauve, à « tous, ET A M. DE RAOUSSET AUSSI. » Quant à moi, qui « écris ces lignes, je jure sur l'honneur l'avoir entendu « dire par vous; je jure sur l'honneur aussi que, sans « cette promesse, je serais avec bon nombre de mes « camarades retourné au combat, et que nous aurions « recommencé une lutte à mort plutôt que de consentir « à voir comparaître quelques-uns d'entre nous devant « les tribunaux militaires du Mexique, car nous savions « que c'était les envoyer à la mort. Mais votre promesse « nous avait désarmés ; aujourd'hui vous niez, or, cela « peut être très-politique, très-diplomatique, peut-être

« même n'est-ce que l'acte d'un bon négociant; mais
« soyez bien persuadé que tous les hommes de cœur
« vous regardent comme un misérable. »

M. Calvo, loin de veiller à ce que les Français fussent nourris convenablement et traités avec douceur, ne parut à leur infirmerie qu'une seule fois. Il n'éleva la voix dans aucune des circonstances pénibles qu'eurent à traverser nos compatriotes. Ces derniers, divisés par escouades, furent, le lendemain du combat, emmenés au cimetière, où on les força de creuser de larges fosses. Ils accomplirent cette tâche en pensant qu'ils creusaient leurs propres tombeaux; ce n'étaient que ceux des victimes du combat, mais c'était aussi un raffinement de la cruauté mexicaine. Le consul américain, major Roman, visita presque tous les jours nos compatriotes, et les servit de mille manières; il protégea si énergiquement ceux de ses nationaux qui avaient pris part à l'affaire, qu'il obtint, à diverses reprises, toutes les satisfactions désirables. Un des prisonniers américains ayant été maltraité, alors qu'il était de corvée, sur les observations du major Roman, vingt-cinq coups de bâton furent administrés au sergent mexicain qui s'était aussi mal conduit. C'est ainsi que doivent se faire représenter et respecter les grandes nations. Dans un journal américain, nous trouvons une lettre datée du 1er décembre 1857, de Guaymas, dans laquelle il est dit que les principaux résidents français de cette ville s'efforcent d'obtenir le rappel de M. Pepe Calvo, vice-consul de France. On

dit que ce *monsieur,* né aux îles Philippines, de parents français, exerce les fonctions consulaires depuis nombre d'années. Le correspondant ajoute que durant la campagne de M. de Raousset, M. Pepe Calvo remplit un singulier rôle; que les Français qui, les premiers, s'opposèrent au renouvellement du combat et parlèrent d'aller au consulat français, étaient, après l'affaire, nantis de sommes considérables. D'où leur venait cet or? Les résidents français, ajoute-t-on, ont minutieusement examiné toutes les circonstances de ce drame, et de leur enquête est résulté pour eux la conviction que M. Calvo ne s'est pas comporté comme il convenait de le faire à un représentant de la France.

L'instruction du procès commença le 10 août. Le défenseur de M. de Raousset était un capitaine fait prisonnier par lui deux ans auparavant, à Hermosillo; il gardait une sincère reconnaissance des bontés qu'on avait eues pour lui dans cette circonstance. Le commandant et les officiers du bataillon, dont les noms sont au bas de la pièce citée plus haut et qui est à l'adresse du consul, cherchèrent tous, à l'exception d'un seul, à se disculper aux dépens de M. de Raousset. Aucun témoin à décharge ne fut entendu. M. de Raousset, toujours calme, intrépide et généreux, avait bien le droit d'écrire plus tard, la veille de sa mort, les lignes suivantes :

« Je n'ai pas dit une parole qui ait pu faire élever sur qui que ce soit l'ombre d'un soupçon de complicité; il

n'en est pas de même des malheureux pour lesquels je me suis dévoué. Sur douze hommes du bataillon qui ont été interrogés, dont quatre officiers, le commandant, l'officier comptable et deux capitaine, onze ont essayé de se disculper à mes dépens ; un seul, le nommé Bazajou, a répondu convenablement. Je pardonne à ces ingrats. »

Quelques jours avant l'affaire, il avait eu un rêve affreux dont M. Pannetrat me raconta depuis les circonstances. Il s'était réveillé en sursaut et en poussant des cris ; sa figure était couverte de sueur, son moustiquaire tout déchiré ; il venait de rêver qu'il avait été trahi, garrotté, livré à ses ennemis.

Lorsque l'officier mexicain Borunda eut achevé sa plaidoirie chaleureuse, M. de Raousset lui serra la main et lui dit : « Je suis trop pauvre pour reconnaître convenablement ce que je vous dois ; acceptez ceci et gardez-le en mémoire de moi, » et, détachant sa bague chevalière, il la passa aux mains de son défenseur, trop ému pour lui répondre. Ce dernier en refusa plus tard dix onces d'or et un beau cheval tout sellé que lui en offrait M. Pannetrat ; plusieurs officiers mexicains en prirent l'empreinte.

M. le comte de Raousset-Boulbon fut condamné à mort comme conspirateur et révolté, à l'unanimité des voix. M. Martineau, interprète officiel, ayant refusé de lui lire sa sentence, en disant que les juges la regretteraient bientôt eux-mêmes, fut destitué séance tenante.

M. de Raousset fut immédiatement mis en chapelle, *en capilla ;* c'est-à-dire dans une chambre au

fond de laquelle était dressé un autel. Près de son lit se trouvait un cercueil ; sur les murs, sur les rideaux de son lit on fixa des écriteaux portant l'inscription suivante : *Il faut mourir!* Un grand nombre de cierges allumés éclairaient cette scène lugubre. Le prisonnier n'y fit guère attention. Il s'occupa de mettre ordre à ses affaires. Tout en travaillant, il s'entretenait avec M. Pannetrat, parlait de la mort du maréchal Ney et de plusieurs autres semblables.

Le colonel Campusano, président du conseil de guerre, et connu depuis sous le nom de bourreau de Guaymas, était en même temps capitaine du port, commandant de la place et juge d'instruction. Ses antécédents étaient des plus déplorables. D'accord avec les contrebandiers, il volait le trésor ; fournisseur général du gouvernement, il pillait les administrations civiles et militaires. Voici ce qu'en dit le feuilleton du *Messager*, cité plus haut :

« Ce Campusano a été condamné à la dégradation militaire et à la perte de tous ses titres et fonctions comme traître à sa patrie, pour avoir, sur le champ de bataille, passé à l'ennemi. Ce même Campusano a été condamné à la dégradation civile et à la perte de tous ses droits de citoyen pour crime de bigamie ; et aujourd'hui, quoique réintégré dans ses droits militaires, la dégradation civile n'en pèse pas moins sur lui. Une de ses femmes légales vit à Tépic ; l'autre femme légale vit à Urès, et lui, leur mari légal, vit à Guaymas avec deux maîtresses qu'il entretient aux dépens des dupes qu'il fait. MM. Busquet et Breban, restaurateurs

« associés, ont été tués dans le combat du 13 juillet; peu « de jours après, le colonel Campusano, remplissant ce « jour-là les fonctions de commissaire-priseur, mettait « sans publications préalables leur établissement à l'en« can. Avant l'ouverture de la criée, il ordonna de mettre « à la porte de la salle un individu qu'il savait avoir « envie d'acheter, et sur la première mise à prix, il ad« jugea l'établissement à l'une de ses maîtresses. Cet « établissement, qui contenait pour plus de 1,000 pias« tres (5,000 fr.) de matériel et de provisions, fut vendu « 82 piastres (410 fr.). Mais, après la vente, il fallait ré« gler, et alors les frais, qui rentraient dans la poche du « commissaire-priseur, absorbèrent la totalité du prix de « l'adjudication. On conviendra qu'il est impossible de « mettre plus d'ordre et d'économie dans ses affaires. Et « c'est un pareil homme qui a été le juge instructeur du « procès de Raousset, et le président du tribunal mili« taire qui l'a condamné ! »

Les autres juges ne valaient pas mieux que leur digne président. A eux tout l'honneur de la sentence qu'ils ont rendue, sauf la part, toutefois, qui en revient à Calvo et à ses complices.

La nouvelle de la condamnation à mort donna lieu à diverses manifestations. Pendant que les gardes nationaux battus à Hermosillo se livraient à la joie et paradaient dans les rues, musique en tête, une partie de l'armée régulière et quelques-uns des officiers ne déguisèrent point leur douleur. Il fut même question d'un soulèvement en sa faveur. Le major Roman, consul américain, offrit deux fois à M. Calvo de se

rendre avec lui près du gouverneur, afin d'obtenir la grâce de M. de Raousset; deux fois, M. Calvo répondit qu'il ne pouvait intervenir, que la justice du pays devait avoir son cours, etc. M. Roman indigné ne put s'empêcher de flétrir ouvertement la conduite de son collègue.

Le soir même, M. de Raousset fit appeler M. Pannetrat, qui se mit à fondre en larmes; le comte fit de son mieux pour consoler notre ami commun. Ils causèrent une demi-heure environ d'affaires intimes: M. de Raousset répétait souvent qu'il n'était condamné que comme conspirateur et révolté, ce qui ne faisait de lui qu'un condamné politique. Il avait raison d'en être satisfait, car la postérité se charge parfois d'interpréter la sentence de ces condamnés et d'en faire des martyrs de la civilisation; il pressentait peut-être qu'un jour il serait salué par les générations futures comme le martyr de la Sonore. Nous sommes de ceux qui pensent que cette idée souriait déjà à son âme avide de gloire, et qu'elle ne contribua pas peu à le maintenir dans cette attitude ferme qui étonnait tous ses bourreaux.

Il passa une partie de la nuit à écrire à sa famille, à quelques amis, des lettres qui respirent la morale la plus pure, la foi, la sensibilité, l'intelligence, nobles attributs de ces grandes âmes, que la France laisse parfois s'égarer si loin d'elle. Il tremblait pour cette nombreuse correspondance qui devait absolument passer par les mains de M. Calvo, et nous savons pertinemment, par M. Pannetrat, le seul interme-

diaire admis, que M. de Raousset n'obtint l'assurance de voir ses lettres parvenir à leur destination qu'autant qu'elles contiendraient des notes favorables à M. Calvo. Ce dernier avait à se plaindre de la façon dont M. de Raousset l'avait peint et jugé précédemment, à diverses reprises, surtout en Californie, pays d'où lui en était venu l'avis, et il tenait à se *blanchir* avec l'*encre* de sa victime, avant de verser son sang...

Il peut se vanter d'avoir singulièrement réussi.

M. Calvo s'étant rendu dans la chapelle du prisonnier, celui-ci lui exprima de nouveau ses craintes sur le sort de ses lettres et de quelques objets dont il avait fixé la destination. M. Calvo lui jura, sur l'*honneur,* que toutes ses volontés seraient religieusement exécutées; puis il implora de M. de Raousset une rétractation de tout ce qu'il avait pu dire ou écrire contre lui. M. de Raousset dut y consentir, par prudence. Il écrivit à cet homme une lettre réparatrice, et pria même son frère de détruire tout ce qui dans ses papiers pourrait être blessant pour le consul. Ce sont ces mêmes papiers que, de San Francisco, l'auteur de ce livre et M. Pannetrat ont expédiés par l'entremise de M. Mersch au frère de M. de Raousset.

M. Pannetrat, appelé pour la troisième fois dans la soirée, reçut de M. de Raousset des *communications verbales destinées à m'être transmises,* et à jeter un certain jour sur ce qu'il peut y avoir de mystérieux au fond de ce drame. Des circonstances inattendues nous commandent beaucoup de réserve.

venait jeter un regard furtif à travers les barreaux de la prison.

N'est-ce pas le cas d'admirer cet homme qui, à la veille de mourir, montre encore tant de grandeur d'âme, peut pardonner aux uns et consoler les autres? On lui avait laissé ses pistolets dans l'espoir sans doute de n'avoir pas à l'exécuter; mais, comme il le déclare dans une de ses lettres, le suicide n'était à ses yeux qu'une lâcheté, et il n'y pensa point.

Ayant appris de M. Calvo que tout condamné devait mourir à genoux et les yeux bandés, le comte se révolta et ne put contenir son indignation, lui qui, tout enfant, avait quitté le collége plutôt que de se mettre à genoux, et en disant : « C'est bien assez de se mettre à genoux devant Dieu! » Il prit la plume, écrivit au gouverneur. Le général Yañez eut, nous ne dirons pas la générosité, mais le bon sens d'accéder à sa demande, et de veiller à ce que l'exécution se fît d'une manière convenable, comme on le verra plus bas. Durant tout le cours de cette affaire, Yañez a montré plus d'adresse et de perfidie que d'autres généraux mexicains, voilà tout. Nous ne pouvons prendre au sérieux les éloges obligatoires que le pauvre prisonnier était obligé de décerner à ses bourreaux, sous peine de voir sa correspondance confisquée. Nous demandons seulement s'il y a quelque chose de plus odieux dans l'histoire que le fait de ces hommes implorant un mot d'éloge de la part de celui qu'ils allaient frapper comme un criminel!... C'est à Yañez que l'on doit les défections partielles du

bataillon, les délais hypocrites qui ont retardé l'affaire de quinze jours.

Quand M. de Raousset en eut fini avec ce monde, il reporta sa pensée vers l'autre, et fit demander un prêtre. Il eut le bonheur de se voir assister, non pas par un de ces misérables prêtres qui forment la majorité du clergé mexicain et qui déshonorent la religion, mais par un homme d'un mérite réel, don Vicente Oviedo. Venu pour consoler le prisonnier, le pauvre prêtre se trouve tellement ému que les paroles expirent sur ses lèvres, et que ses yeux se remplissent de larmes. Ce fut alors M. de Raousset lui-même qui, avec le calme d'un chrétien et le courage d'un gentilhomme français, se mit à le consoler. Il parlait avec un profond dégoût de ces vanités de la terre qui avaient pris tant de place dans sa vie. Son âme semblait planer dans des hauteurs sublimes où l'imagination du confesseur ne pouvait la suivre ; il peignait d'une façon si brillante, si radieuse et si douce en même temps, les gloires, les félicités de l'autre vie, que le prêtre demeurait souvent ébahi, et l'écoutait religieusement lui-même. La conférence avait duré trois heures !... Le pauvre prêtre se leva, l'embrassa à diverses reprises, et sortit, les larmes aux yeux, en disant : CET HOMME EST UN SAINT !

Les quelques vers suivants que nous avons retrouvés dans ses papiers, grâce à l'obligeance de M. le comte E. de Marcy, ne sont-ils pas d'un saint?

Seigneur, soyez béni! Dans ce monde où tout passe,
Où chaque rêve heureux, avant qu'il soit fini,
S'évanouit pour nous, sans laisser plus de trace
Que les oiseaux du ciel emportés dans l'espace,
Nous souffrons, nous pleurons... Seigneur, soyez béni!

Seigneur, soyez béni! Mais dans la sombre voie
Où l'homme, en chancelant, marche, par vous puni,
Sous le faix de nos jours si chaque tête ploie,
Vous avez mis, Seigneur, notre espoir, notre joie
Dans un monde meilleur; Seigneur, soyez béni!

Ceci nous rappelle que quelques jours avant son départ de San Francisco, M. de Raousset, entouré de quelques amis, causait assez brillamment des différentes destinées qui mènent les hommes ici-bas. Il doutait encore de la sienne, mais caressait toujours son idée qu'il présentait comme utile aux hommes et à la civilisation. Il se défendait hardiment de tout blâme et de tout reproche, et disait : « J'ai pris un jour devant Dieu, devant les hommes et devant moi-même, l'engagement de cœur et d'âme de ne jamais rien concevoir ou faire qui fût blâmable par Dieu, les hommes ou moi-même. » Puis il avait ajouté : « Comme Jésus-Christ à ses apôtres, si je puis m'exprimer ainsi, je vous dis à tous : « Bientôt vous « ne me verrez plus parmi vous ! »

Le samedi, 12 août, à quatre heures du matin, le colonel Campusano, suivi de l'assesseur et du greffier, entra dans la *capilla* du comte, qui dormait profondément. Il se déclara prêt à partir; on lui dit qu'il avait

encore une heure ; il en profita pour faire sa toilette avec autant de sang-froid que d'habitude. Il était à déjeuner lorsque parut don Vicente Oviedo, le prêtre venu la veille ; ils s'entretinrent encore quelque temps tous les deux seuls. A la rentrée du colonel, il passa sa main dans ses cheveux, releva fièrement sa moustache, et dit : « Je suis à vos ordres ! » L'escorte se mit en marche.

Une grande agitation régnait dans la ville, qui était encombrée de gens accourus de tous les points de la province. L'armée était rangée en bataille sur la place du Gouvernement. Les officiers de tous grades, en grand uniforme, avaient à leur tête le si *généreux* général Yañez, qui, couvert de broderies et de panaches comme un charlatan en foire, caracolait sur un cheval de parade. Un bataillon de ligne campait sur le lieu de l'exécution, entre le fort et la baie. Une grande partie de la population s'était échelonnée sur les pentes du fort, le reste couvrait les terrasses des maisons avoisinantes. Le comte de Raousset-Boulbon parut à six heures précises, accompagné du prêtre don Vicente Oviedo et de l'escorte, commandée par Campusano. Il marchait tête nue, et d'un pas ferme ; ses traits n'étaient point altérés; il se garantissait des rayons du soleil avec un chapeau de paille dont il s'éventait avec une gracieuse négligence. Son calme extraordinaire étonnait tous les Mexicains. Arrivé sur le bord de la baie, à laquelle il tournait le dos, faisant face à la foule qui couvrait les pentes du fort, et à un peloton de six soldats mexicains dont il

n'était séparé que de sept à huit pas, il entendit patiemment la lecture de la sentence qui le condamnait à être fusillé. Un cri déchirant lui fit lever les yeux vers l'une des terrasses d'où l'on emportait une femme évanouie, et une légère émotion passa comme l'éclair sur sa noble figure.

Posant son chapeau à terre, mettant ses mains derrière le dos : « Allons, mes braves, dit-il aux soldats du peloton, faites votre devoir, et visez au cœur ! » Les spectateurs furent alors témoins d'un incident des plus singuliers. L'ordre de faire feu, donné avec une certaine hésitation, ne fut exécuté que partiellement; des témoins oculaires ont été jusqu'à dire que plusieurs soldats avaient tiré en l'air, tant ces derniers étaient peu maîtres d'eux-mêmes. Averti de ce qui se passe, le si *courtois* général Yañez, effrayé, ordonne d'en finir au plus vite. On recommence ; plusieurs coups de feu retentissent, et M. de Raousset tombe sur la grève !...

Il mourut sur le coup ; une balle avait traversé la face et le crâne; deux balles avaient pénétré dans la région du cœur ; une quatrième, après avoir frappé sur la ligne médiane de la poitrine, brisa une petite médaille d'argent refoulée en partie dans la plaie. Le feu s'étant mis à ses vêtements, il fallut verser sur lui deux seaux d'eau; c'est ainsi que mourut le comte de Raousset-Boulbon, à l'âge de trente-six ans, plein de force et de vie, comme il le dit lui-même, et avec un courage, un calme qui, plus que jamais, révélèrent la grandeur de son âme.

L'émotion trop contenue de la foule éclata en sanglots, en cris, en exclamations que rien ne peut décrire. Les femmes fuyaient en se cachant la figure avec leurs mouchoirs ; plus d'un homme ne pouvant maîtriser son émotion laissa couler des larmes. Ce courage stoïque, ce sang-froid en face de la mort les avaient comme foudroyés. Alors, seulement, chacun parut comprendre la valeur de celui que l'on venait de perdre et d'assassiner, de celui qui rêvait la régénération du Mexique au profit de la France et de la civilisation. Nous ne sommes pas de ceux qui ne jugent et n'apprécient les hommes que d'après le nombre et l'importance de leurs succès ; nous aimons, au contraire, à rencontrer des héros parmi ceux qui ont toujours éprouvé des revers. Que serait Fernand Cortez dans l'histoire s'il eût échoué en 1519 devant Tabasco et la capitale des Aztèques?... Que serait-il aujourd'hui sans l'une de ces *fameuses circonstances* qui aident tant à faire les grands hommes?... Que seraient aujourd'hui tant d'autres célébrités de l'histoire sans la chance ou les moyens d'action?...

Pauvre M. de Raousset! combien de fois ne nous a-t-il pas analysé ce thème !...

Le corps fut relevé, mis dans un cercueil, et déposé dans une fosse creusée en dehors du cimetière. Campusano fit ouvrir la bière, plongea le doigt dans la blessure qui contenait les fragments de la petite médaille, et les en retira. Le prêtre récita quelques prières, et puis chacun s'en alla. Le lendemain, le père don Vicente Oviedo fit exhumer le cercueil, et le

fit transporter dans le cimetière des chrétiens. Un mur de briques indique la place où il repose... On ne lui a pas encore élevé le moindre monument ! M. Pannetrat ayant demandé la permission de rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre ami, M. Calvo répondit qu'il fallait d'abord en référer au ministre..., etc..., etc... Pourquoi pas à l'empereur du Japon ? Dans sa haine, il ne savait encore qu'inventer pour l'assouvir.

Quelques jours avant l'exécution, cent-quatre-vingt-quatre prisonniers avaient été expédiées à San Blas ; le 25, il en partit neuf pour Callao, et le 27, soixante-trois pour San Francisco. Les vingt et un qui restaient encore à Guaymas devaient partir sous peu pour San Blas. L'abbé Lavau, professeur à Urès, et l'abbé Delmas, ayant demandé à M. Pannetrat un souvenir quelconque de M. de Raousset, il leur remit deux mouchoirs de batiste qu'ils enveloppèrent soigeusement. Ils ne purent déguiser l'indignation que leur inspirait la conduite de quelques volontaires durant l'engagement. A Urès, la population mexicaine avait été sur le point de fouetter publiquement un de ceux qui avaient pris la fuite.

M. Pannetrat ne rapporta que deux lettres écrites de la main même de M. de Raousset, à l'adresse de M. Cavallier et à la mienne. Pour toutes les autres, M. Calvo ne voulut lui délivrer que des copies certifiées par lui. En gardant les originaux, il violait déjà la parole qu'il avait donnée à M. de Raousset. La lettre à l'adresse de M. Dillon devait être confiée à

M. Pannetrat. Il n'en fut point ainsi. M. Calvo la fit parvenir à son collègue par une voie différente.

Nous ne dirons rien de l'impression que causa la mort de M. de Raousset en Californie, au Mexique et en France ; sa mémoire fut partout l'objet des sympathies les plus nobles et les plus vives. Plus d'un ami le pleura longtemps et amèrement ; des services funèbres furent célébrés pour lui dans plusieurs villes de la Californie.

Dûment autorisé par lui à veiller sur sa correspondance, à recevoir et ouvrir ses lettres, nous en avons reçu un assez grand nombre à San Francisco ; la nouvelle de sa mort nous permit d'en prendre connaissance. Obligé de respecter le caractère intime de ces diverses communications, nous avons le regret de n'en pouvoir faire certains extraits, qui auraient pu augmenter l'intérêt de cette histoire.

Nous terminerons cet ouvrage par la reproduction des divers documents qui suivent ; ce sont les lettres que M. de Raousset écrivit avant sa mort. Elles sont trop belles pour ne pas intéresser les lecteurs les plus indifférents. La plupart de ces lettres ont été publiées, mais avec des lacunes que je comble aujourd'hui.

« Guaymas, le 10 août 1854.

« Mon cher et bon frère,

« Quand tu recevras cette lettre, je ne serai plus de ce monde. Voici brièvement les circonstances qui ont amené ma mort. J'ai quitté San Francisco le 25 mai ; je

t'ai écrit pourquoi et comment. Après un voyage très-accidenté, pendant lequel j'ai fait naufrage, durant douze jours, dans une île déserte et sans eau[1], j'ai fini par arriver à Guaymas, où j'ai débarqué le 1er juillet. Le 13, les Français, au nombre d'environ trois cents, se sont soulevés. Il n'est guère possible, cette lettre devant être lue par d'autres personnes avant de te parvenir, que je raconte à la suite de quels événements a eu lieu cette prise d'armes. Les Français étaient, avant mon arrivée, organisés en un bataillon de volontaires au service du Mexique; ils avaient leurs officiers et un commandant, bon soldat, mais incapable de diriger une action. Les prétentions et la susceptibilité de cet homme m'ont obligé de lui laisser un commandement qui était au-dessus de ses forces : il a mené les Français au combat comme un troupeau de moutons, dès les premiers coups de feu, ils se sont éparpillés et mêlés dans un affreux désordre. Je lui avais donné un plan d'attaque général dont il n'a pas su faire exécuter le plus simple détail. Les Mexicains se sont d'ailleurs battus avec beaucoup de courage; leur général est un homme d'une incontestable bravoure, et ils l'ont bien secondé. Le combat a commencé à quatre heures de l'après-midi : à six heures, les Français, découragés, et ayant perdu, en tués ou blessés, environ le tiers de leur effectif, se sont réfugiés dans la maison de l'agent consulaire français et se sont rendus à discrétion. Dans ce malheureux combat, je n'ai pu qu'agir en soldat et donner l'exemple. J'ai la conscience d'avoir fait, pour les mener en avant, tout ce que peut exécuter un homme; mais je

[1] L'île Sainte-Marguerite, sur les côtes de la Basse-Californie.

n'ai jamais pu en rallier autour de moi plus d'une vingtaine. Je suis resté deux ou trois minutes à cheval sur une muraille, pour leur montrer qu'on pouvait passer de l'autre côté : un seul homme m'a suivi; ailleurs je me suis lancé seul jusqu'à la caserne des Mexicains, qui était à une centaine de pas; pas un ne m'a suivi. Je suis resté quelques minutes appuyé là, contre une muraille en ruines derrière laquelle étaient des soldats mexicains, et j'ai attendu que les Français vinssent à moi. J'ai reçu là, dans ma manche gauche, un coup de baïonnette et un coup de feu. Ils l'ont vu, ils ont cru que j'étais blessé, et pourtant pas un n'est venu; j'ai dû aller les rejoindre.

« Lorsque les Français sont entrés dans la maison du consul, tout était fini, je les voyais clairement perdus : j'avais fait mon devoir et j'avais le droit de penser à ma sauvegarde; plusieurs m'ont conseillé de fuir, je le pouvais, il m'était facile de réunir une douzaine de matelots, de m'emparer d'un navire et de gagner la mer. Pardonne-moi, mon bon frère, de ne pas l'avoir fait; on eût appelé cela une fuite. J'étais venu pour partager le sort des Français et j'ai voulu le partager jusqu'au bout; j'ai fait, de propos délibéré, le sacrifice de ma vie, je ne me suis pas rendu, j'ai été fait prisonnier. Hier 9 août, j'ai été jugé par un conseil de guerre et condamné à mort, je serai fusillé demain ou après-demain. Le général Yañez a bien voulu m'accorder l'autorisation de t'écrire et me faire donner l'assurance que, sans avoir à subir aucune humiliation, je serai fusillé debout et les yeux non bandés, les mains libres.

« Lorsque je me suis laissé faire prisonnier, je savais que je faisais le sacrifice de ma vie. Depuis vingt-sept

jours que je suis en prison et au secret, j'ai eu tout le temps de voir venir la mort et de penser à ce qu'elle est, quand on la reçoit à trente-six ans, de sang froid, avec certitude, dans la plénitude de la vie et de la force. Ne crois pas qu'il y ait pour moi une souffrance dans cette situation, ne t'affecte pas à la pensée qu'il faut considérer ceci comme une lente et douloureuse agonie. Non, mon frère, tu te tromperais, je meurs avec un grand calme. Il y a dans ma vie une somme de bien et de mal, je considère le supplice comme une expiation du mal, le peu de bien que j'ai fait et celui surtout que j'ai voulu faire me donnent le calme de la conscience. Si je suis ici, c'est pour avoir tenu mes engagements, c'est ma fidélité à ma parole qui creusera ma tombe. J'ai voulu faire du bien aux hommes qui m'avaient donné leur confiance, j'ai sincèrement aimé le pays dans lequel je vais mourir ; à part certains emportements de passion et de colère naturels à mon organisation, j'ai voulu sincèrement le bien de ce pays, et il ne pouvait que gagner à la réalisation de mes idées.

« Si la légation de France m'avait appuyé le moins du monde quand je suis allé à Mexico, j'ai la conviction qu'il en fût résulté de grands avantages pour le Mexique et pour les malheureux Français qui luttent en Californie contre un avenir sans issue. Il a dépendu de moi de faire beaucoup de mal si j'avais voulu flatter et exalter les passions mauvaises ; je puis dire que je n'ai jamais fait appel qu'à de généreux sentiments, ma conscience est donc en repos.

« J'ai dans l'immortalité de l'âme une foi profonde, je crois fermement que la mort est l'heure de la liberté, je crois fermement à la mansuétude infinie du Créateur

envers sa créature. Lorsque je demeure quelque temps à suivre cet ordre d'idées, j'arrive à une exaltation qui me fait considérer la mort comme l'heure la plus fortunée de ma vie. Tu le vois, mon frère, je meurs tranquille, et tu ne dois avoir aucune inquiétude sur la manière dont se seront passés mes derniers instants.

« J'ai laissé à San Francisco, entre les mains de M. Gronfier, agent de Mme veuve Lyon-Allemand, des papiers qui te seront envoyés et probablement apportés par une personne sûre. Tu retrancheras de ces papiers et tu brûleras tout ce qui te paraîtra peu convenable, ainsi que certains écrits tout à fait intimes. Tu trouveras un livre fermé par une serrure et qui contient des notes, tu effaceras ce qu'il te paraîtra convenable d'effacer, entre autres, certains rêves chimériques dont j'ai pu prendre note quand je n'avais rien de mieux à faire, mais qui ne doivent pas me survivre. Après avoir scrupuleusement émondé ces manuscrits, tu les garderas pour qu'ils servent de pièces justificatives dans le cas où ma mémoire étant attaquée, tu aurais à la défendre.

« Lorsque Émile aura vingt ans, tu pourras les lui communiquer; puisque tu veux en faire un homme, tu lui diras d'étudier un peu ce qu'était l'oncle Gaston.

« J'ai prié un officier mexicain de recueillir sur mon cadavre une petite médaille que je porte au cou, il la remettra pour toi à un ami qui doit aller à Paris : tu donneras cette médaille à ma nièce en souvenir de moi, et tu lui diras de se rappeler toujours, en la regardant, que la plus grande beauté de la femme, c'est la sagesse; qu'une femme doit avoir une vie sérieuse et penser à son ménage, au lieu de rêver bals et colifichets ; tout ce que tu feras pour faire de ta fille une femme de cette

nature, attachée à son mari et ses devoirs, à sa maison, une femme enfin dans le genre de sa mère, tu le feras pour le bonheur de ta fille. Quant à tes garçons, donne-leur une carrière à parcourir, donne à leur vie une occupation et un but, sinon tremble pour leur avenir. Méfie-toi de l'éducation universitaire, la plus détestable que je connaisse ; tu le sais comme moi par expérience, les neuf dixièmes des élèves sortent du collége sans avoir rien appris. Soigne l'éducation de tes enfants, qu'ils apprennent beaucoup, et qu'ils apprennent surtout des choses pratiques. Le duc d'Aumale me disait : « Je « ferai certainement apprendre à mon fils un état pra- « tique et manuel pour qu'il puisse gagner sa vie. » Médite cette parole, mon cher frère, et n'oublie pas que celui qui parlait ainsi est fils de roi. Ta position de fortune te met à même de donner à tes enfants l'éducation la plus complète qu'il soit possible d'imaginer. Ne néglige rien, c'est ton devoir, et leur avenir s'en ressentira.

« Je te parle ainsi de tes enfants et de toi, parce que, après une séparation de quelques années, nous sommes destinés à nous revoir. Par des routes diverses et en plus ou moins de temps, nous arrivons tous au même terme, la mort ; la mort, c'est la réunion de ceux qui se sont aimés. Notre père était un homme qui n'avait guère l'habitude de dérider devant nous son visage sévère : comment se fait-il que, depuis des années, je le voie en rêve et toujours souriant et bon...? Comment se fait-il que j'aie conservé pour ma mère [1] un culte et une affection, et de continuelles aspirations vers elle, moi qui ne l'ai jamais connue...? C'est qu'il y a entre nous, sans doute, une chaîne mystérieuse qui commence avant

[1] Constance de Sariac.

le berceau, qui s'étend au delà de la tombe, et dont la vie n'est qu'un chaînon. Oui, nous nous reverrons, il ne faut pas regretter ceux qui meurent, parce qu'ils vont rejoindre ceux qu'ils ont aimés et attendre ceux qu'ils aiment.

« J'ai encore quelques recommandations à te faire : je les écris à mesure qu'elles se présentent à mon esprit. N'oublie pas certains manuscrits laissés à des mains où tu sais combien je suis désolé de les voir. J'ai remis en Afrique, à M. Borrely, la *Sapie*, d'autres manuscrits, des livres et un portrait de ma mère. J'ai réclamé ces divers objets pendant des années sans qu'il m'ait été possible de me faire rendre quoi que ce soit. Ce sont encore des choses qu'il te serait aussi agréable à toi de posséder, qu'il me serait agréable à moi de les savoir entre tes mains.

« Tu as connu dans le temps ma liaison avec Héloïse, il en est survenu une fille[1] dont l'avenir m'inquiète. C'est un devoir pour moi de te la recommander, je laisse à ton bon cœur le soin de juger ce que tu pourras faire pour elle.

« Je connais toute l'affection que ta mère a pour moi, je sais combien ma mort va la désoler, console-la; dis-lui qu'après tout, ma vie a été tellement attristée, gâtée, désenchantée par les déceptions qui l'ont traversée, qu'en vérité elle doit m'offrir peu de regrets. Remercie-la de toutes les bontés qu'elle a eues pour moi, qu'elle me pardonne les ennuis que je lui ai causés.

« Dis à ta bonne et excellente femme de faire prier pour moi ses petits enfants, qu'elle habitue ces petits

[1] Cette jeune fille est en ce moment à Avignon, au couvent de la Conception, où, sous les auspices de la comtesse de C.... elle achève son éducation.

anges à parler de l'oncle Gaston et à aimer sa mémoire. Bonne Laurence! Combien de fois, dans le cours de mes aventures, n'ai-je pas pensé qu'il eût mieux valu pour moi vivre calme et retiré dans les saintes joies de la famille, avec une femme excellente comme elle!

« Tu sais quels étaient mes amis, dis-leur que je ne les ai pas oubliés. Au seuil de la tombe où je descendrai demain, tous ceux qui m'ont aimé me deviennent plus chers, et, du plus profond de mon cœur, je leur suis reconnaissant pour les heures de joie que leur affection m'a données. N'oublie pas surtout Edme de Marcy, car il est celui de tous qui m'a le plus aimé et à qui je l'ai le mieux rendu.

« Il est temps de terminer cette lettre déjà longue; lorsque tu réfléchiras à ma vie, pense qu'il est des natures exceptionnelles que leurs qualités et leurs défauts emportent à travers des voies étranges; il ne faut les juger qu'avec une grande modération.

« Adieu, mon bon frère, continue dans ta vie, comme tu l'as fait jusqu'à ce jour, tu seras dans le vrai; continue de te consacrer à ta femme et à tes enfants; faites-moi revivre au milieu de vous par la pensée, et croyez bien que le plus vif regret que j'éprouve, c'est de n'avoir pas, avant de mourir, quelques heures à passer avec ma famille. Adieu encore, adieu pour la dernière fois, et au revoir dans un monde meilleur.

« Signé : GASTON. »

« Tu trouveras ci-joint une copie de ma sentence : tu verras que je suis condamné comme conspirateur et révolté, mais qu'elle ne renferme pour moi aucun terme

flétrissant. Cette sentence doit être assimilée à une condamnation politique. M. Calvo, agent consulaire de France à Guaymas, a été parfait pour moi dans mes derniers instants, il m'a donné des marques d'intérêt dont je lui suis reconnaissant, j'ai à exercer vis-à-vis de lui une réparation juste et à laquelle je tiens. Dans les papiers qui te seront envoyés de San Francisco, il en est qui renferment sur lui des notes hostiles ; je te recommande d'*effacer complétement* tout ce qui, dans ces notes, a rapport à M. Calvo. Il y aura aussi d'autres choses à effacer, mais je ne puis te les signaler ici, ma lettre devant être lue par d'autres personnes. Tu comprendras le regret que j'éprouve à cette heure d'avoir écrit de telles injustices ; ce qui me console, c'est qu'elles ne seront connues que de toi et de moi.

« Collationné et certifié conforme.

« Guaymas, le 10 août 1854.

« Le vice-consul,

« Signé : Joseph Calvo. »

Cachet du vice-consulat de France
à Guaymas.

« Guaymas, le 10 août 1854.

« La personne qui te remettra cette lettre est M. Calvo, agent consulaire de France à Guaymas. M. Calvo m'a donné dans ces derniers jours des preuves d'intérêt dont je lui suis reconnaissant. Il se charge de faire parvenir mes lettres pour toi et quelques personnes à

qui j'écris. M. Calvo te donnera sur ma mort les détails que tu désires sans doute connaître, et il pourra t'assurer, *de visu*, que j'ai franchi ce pas suprême comme il convient à un gentilhomme. Je suis à cette heure en *capilla*; M. Calvo t'expliquera ce que c'est. Le curé de Guaymas sort d'ici, c'est un homme intelligent et doux, un homme comme il en faut pour adoucir ce qu'il y a de trop léonin et d'indompté chez moi. Après demain matin, je verrai flamber la dernière capsule et brûler la dernière cartouche. Mes dernières heures ne devaient être que calmes, et grâce à cet excellent prêtre, je vois qu'elles vont être douces. Mon cœur se rouvre aux idées religieuses de la jeunesse, et je vais à la mort comme à une fête. Si le père Deschamps est toujours à Avignon, écris-lui de ma part, je suis sûr que tu le combleras de joie. Si tes enfants tombaient quelque jour dans les idées ridiculement irréligieuses que j'ai eues quelquefois moi-même, fais-leur lire cette lettre et dis-leur que l'oncle Gaston qui, plein de vie, de force et de raison, est mort entre les mains d'un prêtre, était cependant un homme intrépide. Certes, ce n'est pas la peur qui me fait agir ainsi ; je ne vois pas en Dieu un être terrible, je le vois infiniment bon et miséricordieux, et si je vais à lui, c'est que j'y suis poussé par le sentiment et par le besoin d'aimer. — Allons, frère, il faut nous dire adieu, et pour la dernière fois. Reçois M. Calvo comme un ami, c'est ton frère mourant qui te le demande.

« GASTON. »

En arrachant cette dernière prière, M. Calvo volait un mourant ! !

« Guaymas, le 10 août 1854.

« Ma chère mère [1],

« Vous aurez eu connaissance de ma lettre à Victor, quand celle-ci vous sera remise par M. Calvo, agent consulaire à Guaymas. M. Calvo m'a donné récemment des marques d'intérêt qui doivent vous le faire considérer comme ami. Recevez-le comme tel, et qu'il soit accueilli dans ma famille comme je l'ai été dans la sienne. Si M. Calvo avait pu quelque chose pour me sauver, je ne doute pas qu'il ne l'eût fait. Le général Yañez lui-même n'a pas dû désirer ma mort, mais il est forcé d'obéir aux rancunes que j'ai soulevées chez certains hommes de ce pays, malgré le désir ardent que j'avais d'être utile au pays même. Le général agit noblement du reste; la sentence qui me condamne ne porte aucune qualification injurieuse . . . .

. . . .

Ma chère mère, il m'en coûte de ne pouvoir vous embrasser avant de mourir ; c'est le plus grand regret que j'emporte, car pour ce qui est de la vie, je meurs dans un état de calme trop parfait pour la regretter, les sentiments de mon enfance me reviennent presque avec leur première fraîcheur. Vous pouvez prier pour moi, avec certitude qu'étant mort religieusement, je puis profiter de vos prières..... Adieu, ma bonne mère, adieu et au revoir... J'oubliais, ingrat, de vous entretenir de notre bon cousin N***. Madame*** m'a aimé comme une mère; dites-lui que je vais à la mort en gentilhomme et que je

[1] Belle-mère de Raousset-Boulbon, aujourd'hui comtesse de C...

meurs en chrétien. Adieu, ma mère, adieu encore pour la dernière fois.

« GASTON. »

A M. de Lachapelle.

« Guaymas, 10 août 1854.

« Vous avez été l'un de mes meilleurs et de mes plus fidèles amis, vous m'avez, je crois, bien connu et apprécié, vous avez compris ce qu'il y avait en moi de dévouement pour les intérêts et les affections des hommes qui m'entouraient; vous savez combien peu me préoccupait ma propre personnalité. Vous êtes donc, parmi mes amis, l'un de ceux à qui je dois léguer le soin de ma mémoire, je le fais avec confiance. A la suite d'événements dont je ne puis vous faire le récit, j'ai été fait prisonnier, traduit en conseil de guerre et condamné à mort, hier 9 août. Ma sentence doit être exécutée demain ou après-demain. Je dois à la courtoisie du général Yañez de mourir convenablement, fusillé, debout, les yeux et les mains libres.

« Je ne veux accuser personne de ma mort, et je pardonne à ceux qui l'ont causée; je suis même, jusqu'à un certain point, satisfait des marques d'ingratitude qui m'ont été données. Tout homme emporte au delà de la tombe la responsabilité de sa vie. L'ingratitude et le supplice me seront sans doute comptés comme une expiation du mal que j'ai pu faire.

« Je meurs à trente-six ans, plein de vie et de force, et pouvant dire, comme André Chénier, qui se frappait le front en montant à l'échafaud : « Il y avait pourtant « quelque chose là. » Eh bien! la vie me cause peu de

regrets. La mienne a été traversée de beaucoup d'ennuis. J'ai une foi profonde dans l'immortalité de l'âme et dans une existence meilleure au delà du tombeau. La mort m'apparaît comme une heure de réveil et de liberté. Il ne faut pas plaindre ceux qui meurent ainsi.

« Il est encore une considération qui me donne beaucoup de calme : c'est la grande quantité d'hommes qui valaient mieux que moi et qui, avant moi, ont péri par le supplice. Pourquoi me plaindrais-je de mourir comme eux?

« Je vous recommande de faire mes adieux à tous ceux que vous avez su être de mes amis. Si quelques-uns s'étonnaient que je ne me sois pas brûlé la cervelle, vous leur direz que j'ai considéré le suicide comme un crime ou une lâcheté.

« A vous, à ceux qui m'ont apprécié et connu, je lègue le soin de ma mémoire; je vous dis adieu du fond de mon âme, et je vous attends dans un monde meilleur.

« G. de Raousset-Boulbon. »

« J'oubliais de dire particulièrement adieu à Mersch, ce bon et noble cœur, cet esprit si délicat, si éclairé, si modeste, lui pour qui j'ai eu tant d'estime et de sincère affection. »

« 11 août.

« Mon bon frère,

« La loi me permettant de disposer par testament de tous les objets que je possède ici, tu recevras les objets suivants, qui n'ont d'autre valeur que celle du souvenir :

« 1° Un sabre, il m'a été offert par le bataillon français et je l'ai porté le 13 juillet;

« 2° Un revolver de grande dimension, qui ne m'a pas quitté depuis le 15 mai 1852; les deux coups déchargés l'ont été dans le combat du 13;

« 3° Un petit revolver, que j'ai porté comme arme défensive dans plusieurs circonstances;

« 4° La chemise de laine que je portais le 13, percée au bras gauche par une baïonnette et brûlée par un coup de feu. Ce vêtement a été le mien pendant bien des années; c'est le vêtement de l'ouvrier et du matelot, c'est la livrée du travail. Tu diras à tes enfants que j'ai mieux aimé la porter que de commettre des bassesses au moyen desquelles il m'eût été facile de vivre dans l'abondance et le plaisir;

« 5° Un aide-mémoire d'artillerie;

« 6° La médaille dont je t'ai parlé et que ta fille portera en mémoire de moi;

« 7° Une carabine vieille et brisée, qui est ce que je possède au monde de plus précieux. Elle a été mon gagne-pain, elle m'a nourri dans mes voyages, elle m'a donné les plus puissantes et les plus fières émotions de ma vie. La chemise de laine et cette carabine sont le symbole de ma vie dans les quatre années qui viennent de s'écouler. Tu raconteras à tes enfants l'histoire de cette carabine, et cette histoire leur donnera du cœur. Tu leur diras qu'au lieu de chercher une vie oisive et joyeuse dans des industries faciles, mais indignes, j'ai préféré travailler comme un manœuvre, rouler des barriques sur les quais, vendre le produit de ma pêche et de ma chasse, courir comme un sauvage à travers les déserts, et porter tout à la fois sur mon dos un che-

vreuil, cette carabine, et souvent un fusil à deux coups.

« Adieu, frère, les heures passent, et la dernière sonnera bientôt.

« Signé : GASTON. »

« Je dois ajouter, pour l'honneur de ma mémoire, et M. Calvo, ainsi que tous ceux qui ont eu connaissance du procès, peuvent l'attester, que j'ai refusé de répondre à toute question relative à d'autres que moi. Je n'ai pas dit une parole qui ait pu faire élever sur qui que ce soit l'ombre d'un soupçon de complicité. Il n'en est pas de même des malheureux pour qui je me suis dévoué; sur douze hommes du bataillon qui ont été interrogés, dont quatre officiers, le commandant, l'officier comptable et deux capitaines, onze ont essayé de se disculper à mes dépens. Un seul, nommé Bazajou, a répondu convenablement. Je pardonne à ces ingrats.

« Collationné et certifié conforme.

« Guaymas, le 18 août 1854.

« Le vice-consul,

« Joseph CALVO. »

Cachet du vice-consulat.

« 11 août 1854.

« Ma chère mère,

« Le porteur de cette lettre est M. Martin Pannetrat, qui vous donnera sur moi des détails qui vous intéresseront.

« Mettez-le en rapport avec M. E. Chauffard, M. Baciocchi, madame d'Oléon, etc.

« Adieu....

« GASTON. »

« Guaymas, 11 août 1854.

« Mon cher Pannetrat,

« Pardonnez-moi d'avoir été pour vous la cause indirecte et involontaire de graves ennuis. Je suis cependant heureux de voir que la justice ne vous a pas fait un crime de vos sentiments de bonne amitié pour moi.

« Je désire, puisque vous allez à Paris, que vous vous chargiez de quelques objets que je veux faire parvenir à mon frère. Vous pourrez vous mettre en rapport avec lui, en lui écrivant au haras de Braine, près Laon (Aisne).

« Je vous lègue par testament ma montre, abîmée dans mon naufrage, et sa chaîne; gardez-les en mémoire de moi.

« Je vous lègue également toute autre chose se trouvant chez vous et dont je n'aurai pas disposé. Vous pourrez y trouver quelques souvenirs à distribuer à mes amis.

« Adieu. Souvenez-vous de moi.

« Comte de RAOUSSET-BOULBON. »

« Guaymas, 11 août 1854.

A M. ***.

« Mon ami, je serai fusillé demain matin; je suis *en capilla*, et c'est de là que je vous écris.

« Ma fidélité à ma parole et à des engagements qui se trouvent dans le livre de gravures que je vous ai confié m'ont obligé à combattre, le 13 juillet, malgré le doute où j'étais sur l'issue du combat. Le bataillon avait des officiers et un commandant dont j'ai dû respecter la susceptible incapacité, jusqu'à lui laisser le commandement pendant le combat. Le malheureux n'a pas compris le premier mot des instructions que je lui avais données. Dès les premiers coups de feu, le bataillon est tombé dans un affreux désordre. On ne rallie pas sous le feu des gens qui ne sont pas soldats ; on ne les ramène pas non plus en arrière sans les démoraliser. La seule chose qui restait à faire, c'était d'entraîner en avant ce troupeau d'hommes et d'enlever le quartier mexicain à l'abordage. J'ai la conscience d'avoir tenté pour l'exécuter tout ce que peut faire un homme intrépide. Il m'est arrivé de rester deux ou trois minutes à cheval sur la crête d'un mur, et un seul homme, un soldat d'Afrique nommé Delille, s'est déterminé à le franchir. Ailleurs, j'ai couru seul en avant jusqu'à la muraille du quartier mexicain, à laquelle je me suis adossé pendant quelques minutes, les bras croisés et regardant les hommes, dont pas un n'estvenu. J'ai reçu là un coup de baïonnette et un coup de feu dans la manche gauche de ma chemise de laine. Il est vrai que je n'ai jamais pu réunir autour de moi, et encore à la fin lorsque l'artillerie mexicaine,

entièrement démontée, avait cessé de tirer, plus de vingt-cinq à trente hommes. Pannetrat pourra vous donner de vive voix les détails de cette affaire. Je crois, mon ami, avoir fait mon devoir envers *tout le monde.*

« Le général Yañez, qui commandait les Mexicains, est un brave, et ses soldats ont tenu ferme ; car, malgré leur mollesse, les Français ont eu hors de combat le tiers de leur effectif; j'ai de grandes obligations au général pour la courtoisie dont il use dans la rédaction de ma sentence et dans son exécution. Je prie que l'on joigne à cette lettre une copie de la sentence. Vous y verrez que je suis condamné comme conspirateur et révolté ; mais qu'on ne m'y qualifie ni de traître, ni de flibustier, ni de pirate. Vous pouvez, cette sentence à la main, faire rectifier tout ce qu'il y aurait d'erroné dans les publications américaines. En cela, comme en toute autre chose, vous êtes naturellement de ceux à qui je lègue le soin de ma mémoire. Je mourrai fusillé, debout, les yeux et les mains libres.

« Pannetrat devant aller à Paris, je désire qu'il se charge de mes papiers pour les remettre à ma famille, à Avignon, ou à mon frère, au haras de Braine, près Laon, département de l'Aisne. Je vous prie de vouloir bien, avec M. Gronfier, faire de ces papiers un paquet ficelé et cacheté que vous confierez à M. Pannetrat, au moment de son départ, ou à toute autre personne parfaitement *sûre,* dans le cas où M. Pannetrat ne partirait pas.

« Je meurs parfaitement calme et sans regrets.

« J'ai conservé la médaille que votre femme m'avait donnée; elle sera reprise sur mon cadavre et envoyée à une fille de mon frère qui la portera toute sa vie. Ren-

dez à votre femme le baiser d'adieu qu'elle me donna quand je quittai San Francisco.

« Adieu, mon ami, adieu, pensez quelquefois à moi et ne me plaignez pas.

« COMTE DE RAOUSSET-BOULBON. »

Voici le rapport[1] du général Yañez au ministre de la guerre, à Mexico :

« Excellence,

« Le 9 août, en conseil de guerre ordinaire, présidé par le général Gradué, le colonel du 5e bataillon, Domingo Ramillès de Arellado, et composé de MM. les capitaines Antonio Mondoza, Juan-B. Navarro, Domingo Duffoo, Julio Gomez, Venceslao Dominguez et Isidore Campos, a été examiné le procès instruit contre le comte Gaston de Raousset-Boulbon, dans les formes voulues. Le conseil, après avoir entendu la défense et les disculpations de l'accusé, après avoir rempli les formalités de la loi, a déclaré, à l'unanimité, que M. de Raousset serait passé par les armes.

« Approuvant cette sentence (et après avoir consulté l'assesseur), j'ordonnai, le 10, qu'elle fût exécutée sur la place du Môle, à six heures du matin, le samedi 12, prescrivant, en même temps, que le condamné fût mis immédiatement en chapelle.

« Pendant le temps qu'il est resté en chapelle, le comte a reçu tous les secours que sa situation demandait.

[1] On remarquera dans ce rapport l'absence du nom du colonel Campusano.

« Il fit son testament, disposant librement des objets qu'il possédait dans ce port ; écrivit plusieurs lettres, parla à un de ses compatriotes, à son défenseur et à M. le vice-consul de France, auquel il recommanda partie de ses dernières dispositions; on lui permit, en résumé, tout ce qui était compatible avec l'humanité et avec les circonstances. Les conseils de notre sainte religion lui furent prodigués par le curé de ce port, Vicente Oviedo.

« Enfin, le samedi 12 courant, de grand matin, la garnison de la place était sous les armes. Partie de la troupe, suivant mes dispositions, était formée en bataille non loin du lieu de l'exécution. Une autre partie formait, sur ce dernier lieu, le carré de coutume. Tout étant ainsi disposé pour donner à un acte aussi important la solennité et le respect que mérite la justice de la nation, le condamné fut conduit à l'endroit désigné au milieu d'une forte escorte, et là, après l'accomplissement de toutes les formalités voulues par l'ordonnance, s'accomplit la sentence, et fut fusillé le comte de Raousset-Boulbon, qui reçut la mort avec un grand courage, et se repentant de ses fautes en chrétien. Il a été donné au cadavre sépulture ecclésiastique dans le cimetière de ce port.

« Avec la présente communication, Votre Excellence trouvera le procès-verbal de la cause instruite contre le malheureux M. de Raousset. Je joins également copie de ses dispositions testamentaires, que cette commandance générale a fait accomplir en ce qui la concernait, réunissant les objets désignés et les remettant à M. le vice-consul de France, pour qu'ils soient délivrés suivant la volonté du testateur.

« J'espère que Votre Excellence informera S. A. S. le

Général-Président de l'exécution de la sentence qu'a prononcée contre le comte de Raousset la justice nationale, lui rendant en même temps compte de la présente communication, etc.

« Dieu et liberté !

« Jose-Maria Yañez. »

Quelques personnes ont trouvé que M. de Raousset-Boulbon s'était trop pressé de *recommencer*, comme on dit; il aurait dû attendre d'autres circonstances, montrer plus de patience, s'y prendre autrement, etc., etc...—Il en est toujours ainsi pour ceux qui échouent. Ces personnes ont peut-être raison; peut-être ont-elles tort; on oublie trop souvent que le mieux est l'ennemi du bien.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la première et la seconde expédition, M. de Raousset fut littéralement assiégé plusieurs fois par une multitude d'aventuriers qui le pressaient sans cesse de recommencer, sans toutefois lui en offrir les moyens. Ce sont ces *ardents* qui, pour la plupart, l'ont abandonné au moment le plus difficile. M. de Raousset craignait avant tout de passer pour s'être endormi à l'ombre de ses premiers lauriers, et lorsqu'il tenta sa dernière chance, le 13 juillet, ce fut après l'interpellation malencontreuse d'un étourdi qui lui avait dit devant toute la troupe : « N'êtes-vous donc plus le même?.. »

Ces éternels donneurs de conseils l'ont souvent fatigué à San Francisco comme en Sonore, et c'est ce

qui lui faisait dire en parlant d'eux, un certain jour : « Il y a des gens qui disent sans cesse, et avec un aplomb parfait : Napoléon aurait dû passer par là ! »

Nous ne l'avons blâmé, comme allié et ami, que dans une seule circonstance, c'est quand, *guidé par de funestes conseils*, il repoussa l'alliance de l'élément américain qui s'offrait à lui ; il ne faut chercher d'appui que là où on peut en rencontrer. Aujourd'hui, le Mexique serait au bout de ses révolutions et marcherait vers sa régénération. Désormais, ceci est l'affaire de l'*uncle Sam*.

Jusqu'à la poésie qui s'en mêla ; nous publiâmes un jour dans le *Messager de San Francisco* la *Californienne* suivante :

L'ÉPÉE !

Imitation de Kœrner.

A M. le comte de Raousset-Boulbon.

— O ma vaillante épée à mon flanc suspendue,
Hurrah !
Pourquoi dans ton fourreau tressaillir éperdue ?
Hurrah !
— C'est que dans ce fourreau tu me retiens captive,
Hurrah !
Comme si dans ta main j'avais été craintive !
Hurrah !

— Fais reluire au soleil ma belle porte-lame,
Hurrah !
Et ses éclairs d'acier te réjouiront l'âme !
Hurrah !
— De vaincre ou de mourir l'homme de cœur s'honor
Hurrah !
N'est-il pas un pays que l'on nomme Sonore ?
Hurrah !
— C'est là qu'il faut planter, puissant et solitaire,
Hurrah !
Le drapeau dont les plis ont ombragé la terre,
Hurrah !
— Les braves compagnons de ta course hardie,
Hurrah !
Laveront dans le sang plus d'une perfidie.
Hurrah !
— Laisse au vieux continent la guerre au protocole,
Hurrah !
Du hardi pionnier ce n'est pas là l'école.
Hurrah !
— O ma vaillante épée, à mon flanc suspendue,
Hurrah !
Pourquoi dans ton fourreau tressaillir éperdue ?
Hurrah !

CORRESPONDANCE

ET POÉSIES

DE M. DE RAOUSSET-BOULBON

La signature qui est au bas du portrait qui se trouve en tête de cet ouvrage est celle de la lettre que M. de Raousset écrivit à l'auteur de ce livre (V. page 225), la veille de son exécution, alors qu'il était en chapelle ardente. L'original de cette lettre nous fut remis à San-Francisco par le capitaine Pannetrat, faveur d'autant plus précieuse que pour toutes les autres lettres écrites durant ces derniers jours, M. Calvo jugea à propos de ne délivrer que des copies certifiées, et de garder les originaux entre ses mains.

Plus j'avance dans l'accomplissement de ma tâche, et plus je me trouve heureux de l'avoir entreprise. En effet, à mesure que j'écris les dernières pages de cette curieuse biographie, il m'arrive des documents de diverse nature qui en augmentent l'étendue et l'intérêt. C'est aux nombreuses amitiés qui accompagnent pieusement sa mémoire, que M. de Raousset doit ce contingent inattendu. Cet accroissement de richesses est d'autant plus précieux que ces additions successives sont toutes des pièces inédites duès à la plume de notre ami infortuné; c'est dire que ce sont des pages brillantes, remarquables par les idées sublimes parfois, justes toujours, naïves et simples aussi, dont elles sont pleines, sans parler du style facile et vigoureux qui sert à les rendre. Il y a néanmoins des négligences bien pardonnables au *currente calamo* d'un ami de collége écrivant à son ami, sans se douter que viendrait un jour où d'autres amis survivants recueilleraient soigneusement tous ces fragments épars.

Nous avons laissé passer quelques-unes de ces négligences; elles profitent au tableau en lui servant d'ombres, et sont une preuve de plus du caractère de sincère intimité sous l'inspiration de laquelle ces lettres ont été écrites. Si tous les morceaux de poésie ne sont pas d'une force transcendante, il faut en convenir sans surprise à propos d'un élève de rhétorique; mais il en est aussi qui, écrites plus tard, alors que l'adolescent devenait homme, ont un tel cachet de grandeur, qu'elles marchent fièrement les égales de tout ce que bien des poëtes ont pu produire en ce genre; certains passages sont d'un lyrisme au-delà duquel on ne saurait s'élever. Le public n'a qu'à lire, et à juger d'après lui-même. Nous n'avons supprimé dans cette correspondance que les passages trop personnels ou ceux qui nous paraissaient peu intéressants pour le lecteur. Nous en avons aussi supprimé plusieurs dont la publication eût été des plus légitimes, des plus faciles à justifier, et qui auraient pu servir notre ressentiment; mais à propos de ce qui s'est passé en Europe comme en Amérique, nous avons voulu obéir à un sentiment de condescendance plutôt qu'à un autre.

C'est à l'obligeance de M. Victor Smith, juge au tribunal de Saint-Étienne et dépositaire du recueil de cette correspondance, que nous devons cette précieuse communication.

I

(1836 à 1844.)

Monsieur Gonon fils, rue de Lyon (Saint-Étienne).

« Fribourg, 24 octobre 1835.

« Mani, qui est arrivé ce matin, m'a remis la lettre que tu avais la bonté de m'écrire. Te dire quel plaisir elle m'a fait serait te dire quelle est mon amitié pour toi, ce qui est au-dessus des forces de la faible nature humaine. Ne va pas prendre ceci pour un compliment banal, tu me ferais de la peine.

« Je réponds en détail à ta lettre. D'abord, tu m'accuses de ne t'avoir pas écrit encore. Si M. Gonon n'avait pas une tête de linotte, il se souviendrait que nous étions convenus qu'il écrirait le premier. Moi qui n'ai pas la mémoire mauvaise, j'attendais depuis un mortel mois qu'il nous donnât de ses chères nouvelles, et, si je n'avais connu le bon cœur de M. Gonon, j'aurais presque pu croire qu'il avait oublié son bon ami. Voilà donc une inculpation grave dont je suis pleinement innocent. Si je ne t'aimais pas tant et que pour cette même raison je n'eusse pas craint de t'ennuyer, je t'aurais fait un grand discours avec exorde et péroraison pour te prouver mon innocence. Cependant je t'excuse pour cette fois et passe sur ton injustice; mais que cela ne t'arrive plus. Maintenant, la leçon est assez longue, ainsi que ma jérémiade; je passe à autre chose.

« M. Lodoyx de Mauvesin n'est pas parti. M. son père, irrité quelque peu de la légère médiocrité de son bulletin, lui a témoigné le désir de le voir passer encore une année parmi nous. Pour moi, je rends grâce à l'heu reux mécontentement de M. son père, puisqu'il me conserve un ami. Lodoyx partira l'année prochaine, et, comme je dois aller en vacances, il est possible que nous partions ensemble au moins jusqu'à Lyon, et de là nous n'avons pas une longue course à faire jusqu'à Saint-Étienne... et alors !...

« Tu me demandes comment nous nous amusons, ce que nous faisons? Eh! mon cher ami, n'es-tu pas resté assez de temps au pensionnat pour pouvoir te répondre à toi-même? Je pense que tu n'en as pas perdu la mémoire. Ce serait trop tôt.

« Il nous arrive tous les jours des nouveaux et des anciens; mais de ceux dont tu me parles: Saint-Ferréol n'est pas revenu; on attend Dancey; Sarcey, l'immortel Sarcey, l'étonnant Sarcey, ce jeune homme dessinateur, peintre, littérateur et surtout grand chasseur, ce musicien fameux, Sarcey le fameux, le fameux Sarcey, Sarcey nous est arrivé hier comme un coup de tonnerre, sans être attendu. Je suis chargé de sa part de te dire mille choses aimables.

« Tu me dis aussi de te parler de Gaston; c'est ce que je réserve pour la bonne bouche. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Je vais m'occuper sérieusement de ma rhétorique qui, je crois, m'intéressera beaucoup. Revenu de mes erreurs de jeunesse, je vais travailler fort et ferme au grec et

au latin. Je veux acquérir de l'instruction et beaucoup, beaucoup; c'est ce qui fait l'homme aujourd'hui. Oh! que n'ai-je encore à recommencer tant d'années que m'a fait perdre ma paresse! Les regrets viennent bien tard; mais cependant je puis encore réparer tant bien que mal ma coupable négligence en travaillant bien ma rhétorique. J'emploierai mes moments perdus à l'étude de l'histoire et à traduire quelque peu d'anglais. J'ai déjà transcrit quelques morceaux de l'*Alhambra*, j'entamerai lord Byron un peu plus tard.

« Pour toi, qui n'as qu'à t'amuser, je t'engage à bien employer ton temps de ce côté-là. J'espère que tu n'as pas besoin de ma recommandation. Si tu as envie de voyager dans le Midi, réserve cela pour les vacances, et si tu ne dédaignes pas de venir essayer notre climat et notre ciel bleu de Provence, je pourrai te servir de cicérone, et nous visiterons ensemble les beautés d'un pays qui, je t'assure, rappelle assez de souvenirs intéressants pour mériter ton attention.

« Si tu avais pensé à ce que je t'avais demandé quand tu es parti, tu m'aurais envoyé par Mani un joli petit cahier bien relié, dans lequel j'aurais travaillé cette année et que je t'aurais laissé en souvenir quand je t'aurais vu à Saint-Étienne, à la fin de cette année, lors de mon départ pour les vacances; mais tu es un jeune homme auquel les bonnes pensées viennent toujours trop tard.

« Je penserai cette année à te faire quelques jolis dessins que je te donnerai en passant. Adieu; tu vois que je ne suis pas paresseux pour écrire à mes amis, c'est que vraiment entre amis que de choses on a à se dire! Mais je suis un bavard. Je t'embrasse de tout, tout mon cœur. Pour la vie,

« GASTON. »

« Maintenant, *n'oublie pas* ce que je vais te dire. Cette lettre, comme tu penses bien, ne passe pas par la voie ordinaire. Ainsi, quand tu m'écriras, fais en sorte de n'en pas parler. Écris-moi comme pour la première fois, comme si tu ne m'avais pas encore écrit du tout, puisque ta lettre n'a pas été vue par les Pères. Je te répondrai aussi comme pour la première fois. Écris-moi tout de suite, si tu le peux, et par la voie ordinaire, car l'autre est dangereuse pour moi, très-dangereuse. Cependant, ne manque jamais, quand une occasion se présentera, de me faire passer une lettre de contrebande. J'aime mieux celles-ci, car on peut parler à cœur ouvert.

« Gaston de Raousset-Boulbon. »

Au même.

« Fribourg, 13 décembre 1835.

« Je vais commencer, mon cher ami, par te gronder et très-sérieusement : 1° tu devais m'écrire plus tôt ; 2° ton écriture n'est pas toujours très-déchiffrable; 3° tu as une manière de t'exprimer si obscure, que souvent je mets à te comprendre autant de temps et de difficulté que j'en aurais pour comprendre une ballade des *Orientales* de Victor Hugo. Ce ton est sévère ; mais un ami doit parler franchement, et, d'ailleurs, tu sais bien que si tu te fâchais, ta colère me mettrait en gaieté. A propos de colère, je vais te faire rire.

« Te rappelles-tu qu'en voyage tu te mis en fureur contre Jean le Bouc, qui vint un soir rire aux éclats à la porte de ta chambre? Je ne me rappelle plus où nous

étions. Je crois que c'était à New-Quirchen. Du reste, peu importe. Or donc, Jean le Bouc riait en te disant bonsoir, et son œil scrutateur dut t'étonner. Tu dois te rappeler aussi que, le lendemain, pendant que tu nous racontais cela, nous t'accueillîmes par de longs éclats de rire qui durent te déconcerter. Tu t'es peut-être rappelé cette aventure, le soir, pendant que, te réchauffant auprès d'un bon foyer, le vent hurlait contre les vitres, blanches de givre et de glace. Tu cherchais le sens de l'énigme, et, après de longs calculs et de nombreuses conjectures, un long éclat de ton rire si drôle se mêlait au sifflement étouffé de la bise de novembre qui s'engouffrait humide dans la cheminée et, te renvoyant au visage une bouffée épaisse de fumée, suffoquait aussitôt et faisait rentrer ton rire pour y substituer une toux maligne et saccadée.

« Or donc, voici quelle était l'aventure qui t'intéresse tant. Je me suppose auprès de ton feu, vis-à-vis de toi, assis dans une ample bergère, et, les pincettes à la main, tisonnant, selon ma coutume, les charbons éteints d'où s'élève par intervalle et retombe une flamme vacillante et blafarde, qui projette sur les murs une lueur sombre et tremblante comme les rêves d'Ossian sur les cimes de Morven, une forme grande et blanchissante comme les enfants de sa harpe mélancolique, Évelina et Malvina. L'oreille tendue vers ton ami, tu m'écoutes avec l'attention de nos vieux ancêtres, les Gaulois, rangés autour de leur barde harmonieux, et je te dis :

« C'était donc pendant le voyage, rangés autour d'une table. . . . .

« 14 décembre.

« La fin de l'étude m'a interrompu hier fort mal à pro-

pos, au milieu de mon récit tant soit peu romantique; je vais tâcher de monter la lyre de ma prose sentimentale au même ton et continuer :

« Rangés autour d'une table, de Mauvesin, d'Astros et moi, nous crayonnions, silencieux, nos notes, souvenirs, impressions et pensées sur nos albums. . . . . Tout à coup, au milieu de ces mots vagues et sans conséquence, de ces mots de pensée et de souvenir qui venaient et s'envolaient plus légèrement que l'aile de l'hirondelle qui se joue et zigzague sur une onde pure; au milieu, dis-je, de tous ces mots de souvenir, un de nous jeta, comme en passant, un mot sur l'axiome de ton penchant à la *crainte*, je ne dis pas à la peur. . . . . . Et nous de jeter aussi un mot; de sorte qu'enfin la conversation roula sur ton chapitre, et enfin fut ouvert le projet de te faire une farce. Or tu n'ignores pas ce que c'est qu'une farce. La *farce* au visage rond et rieur, à l'œil louche, petit, tourné, malin; la *farce*, autre Ésope difforme et bossu, petit être qui se tourne à toutes les guises, à toutes les façons, à peu près comme un bonnet de laine va à toutes les têtes. Cette farce était cette fois un mannequin, oui, un mannequin que nous devions mettre sous ton lit; nous le fîmes; d'Astros et Mauvesin allèrent le porter, et puis Boysseul vint et te dit bonsoir. . . . . . Ah! ah!. . . . et, selon ta louable coutume, tu regardas peut-être sous ton lit; mais tu as la vue basse et tu ne le vis pas. Et le lendemain, dispute avec Boysseul. . . . et nous nous moquâmes de toi. . . . Pauvre Gonon! . . . . . tu ne t'amuseras plus, toi. . . . . te voilà lancé dans le monde, tu ne voyageras plus en bande. . . . . pauvre. . . . . pauvre Gonon! . . . .

« Voilà une longue histoire; elle ne t'ennuiera pas, car

tout ennuie, je crois, dans le monde, excepté les souvenirs. . . . Eh bien ! c'est un souvenir, un souvenir du temps passé, du temps passé qui ne reviendra plus. . . . Médite ! D'ailleurs, cela m'amuse de conter ; ce soir, j'ai le cœur affadi. . . . je suis triste, mélancolique ; plains-moi.

« Tu me demandes si je fais de l'anglais. De l'anglais, moi ? pas plus que tu ne fais du latin ou du grec ; je fais ma rhétorique. Vive mon professeur, le R. P. Bouix ! Retiens ce nom-là, parce que je ne l'oublierai jamais, moi ; le Père Bouix est un des meilleurs jésuites qui jamais aient porté la barrette ; un homme, qui m'est apparu dans l'âpre sentier de mes études pour me semer de roses les pointes de rocher qui me déchiraient le pied. De l'anglais ! ah bien, oui ! de l'anglais ! est-ce que j'y vais à l'anglais ? . . . .

. . . .

« Tu vas commencer de l'histoire, et tu n'as pas le temps, dis-tu. Je pourrais te répondre avec un de nos spirituels auteurs :

Oh ! qu'on a d'ouvrage
Quand on n'en a pas !

« Laisse là tes fadaises et fais de l'histoire. C'est une bonne étude. Au moment où je t'écris, l'histoire ancienne est sur mon pupitre. La feuille sur laquelle je t'écris est appuyée contre mon cahier de notes sur l'histoire universelle.

« J'irai en vacances cette année. Si je le puis, parole ! je passerai à Saint-Étienne. Tu me feras descendre dans une mine. Je me confesserai avant de tenter l'aventure. et puissé-je n'en jamais sortir... je suis las de la vie.

« As-tu fait ta relation de voyage? — Non! — Ni moi non plus. C'est que ça t'ennuie? — Oui! — Et moi aussi. Tu as le temps, et je ne l'ai pas; je fais des discours français, ma rhétorique... et la lyre parfois. . . . .

« Valentin, l'antiquaire Valentin, qui est un bon garçon, se rappelle à ton souvenir. Tu penses bien que tous ceux auxquels tu avais fait dire quelque chose en font autant.

« Je ne sais si quelqu'un t'a écrit une triste nouvelle, Des Habiers est mort.

Car tout passe ici-bas. Des rameaux arrachées
Regardez s'envoler les feuilles desséchées,
Au souffle de l'hiver!....

« Adieu, ma montre m'avertit que la fin de l'étude approche. L'horloge vient de nous envoyer sur ses lointaines vibrations sept heures un quart. *Fugit irreparabile tempus*. Réponds-moi vite.

« Gaston. »

Au même.

« Fribourg, 26 janvier 1836.

« Il y a peu de jours, mon cher ami, que tu dois avoir reçu de moi une lettre où Lodoyx avait inséré quelque chose pour lui. Ainsi donc, n'étant pas en retard, tu me pardonneras d'employer pour t'écrire un *papier d'amateur*. . . . .
. . . .

« Je crois que Pittonon doit passer ici dans peu de temps et aller à Saint-Étienne. Je le chargerai de quelques pe-

tites choses pour toi. Tu me demandes des vers; je me servirai peut-être de cette occasion; mais ce n'est pas probable. Voici pourquoi. J'avais l'intention, tu le sais, d'aller en vacances en passant par Grenoble, la Chartreuse et la haute Provence jusqu'à Hyères, d'où je serais remonté à Avignon par Marseille. Mais il est possible que j'abandonne ce projet à cause de toi, je dis à cause de toi, parce j'aime mieux voir de bons amis que de beaux pays. Tu me comprends déjà. Je m'en irai par la voie ordinaire; seulement je demanderai à mes parents la permission de faire un écart du côté de Saint-Étienne, et d'y passer un jour franc avec mon cher Jean-Baptiste.... (Quel vilain nom!.... il faudra que je te baptise autrement.) Le jour où j'arriverai, nous pourrons visiter les beautés de Saint-Étienne; le lendemain, nous ferons tout ce que tu voudras, un petit tour de chasse intéressant, par exemple; et surtout je veux descendre dans une mine. Le lendemain matin, je repars pour Lyon, où tu m'accompagneras, je l'espère; et de là je descendrai avec le Rhône sous le ciel enchanté de mon enchanteresse Provence. Cet arrangement te convient-il?

« On prépare les pièces du carnaval : nous avons un opéra, un vaudeville et une pièce allemande. On dit l'opéra fort beau; mais, au pensionnat, un opéra est si fade! On dit le vaudeville intéressant : je l'aimerais avant un beau drame. D'autres l'aimeraient après, pour se reposer sur des peintures riantes. Moi, je suis différemment bâti; j'aime mieux les grandes émotions. Je préfère les sommets blancs et décharnés des Alpes aux plus riants vallons de notre belle Provence. Je préfère la voix de l'avalanche au chant de la fauvette; j'aime

mieux froncer le sourcil que sourire ; c'est mon goût.... Ah! si je racontais pourquoi je suis sombre, quel est le principe de cet air morne et sévère qui me prend quelquefois; si je disais quelle étincelle allume de temps à autre dans mes yeux humides le feu sombre qui me dévore; si je disais pourquoi ce regard farouche... on ne me croirait pas!!..... Quelle coupe d'amertume il m'a fallu vider.... O ciel! .... et si j'en croyais mes pressentiments .... quel sombre avenir se déroule devant moi! .... Oh! quand j'y pense, si je n'avais la foi pour me dire .... — Malheureux! ... l'enfer! ...... Cent fois je me serais donné la mort! ... — Et puis, je suis un peu bizarre.... j'aimerais à me trouver aux prises avec de grandes infortunes, mais de ces infortunes extraordinaires, infortunes de persécution, de sang et de mort!.. Oui, sur mon honneur, j'aimerais ces infortunes, ces malheurs, pourvu toutefois que la gloire en fût le prix.... J'aimerais à voir échouer les efforts *du monde* contre l'énergie de mon âme. Je lisais l'autre jour un morceau de M. O. Mahony, intitulé : *Un Homme contre un siècle!* ... — Que ces mots sont beaux! ... un homme contre un siècle! ... C'est Fréron contre Voltaire et la philosophie tout entière ... La vertu contre le vice et le crime; l'énergie contre la turpitude... que c'est beau! ... quel destin sublime! Il me fait envie ... Vois-tu, je veux cela, moi; moi contre tous! — Il le faut, cela sera ... — On me disait l'autre jour : Tu seras un grand homme vertueux ou un grand criminel! ... — Je rejette le dernier, j'accepte avec ardeur l'augure du premier. — Un homme contre un siècle! ....

« La cloche est venue m'interrompre : nous sommes

partis pour la promenade; l'air vif des champs de l'Helvétie a dissipé la sombreur de mes pensées; je suis à l'étude du soir, je continue ma lettre. Je te parlais donc du vaudeville; je t'ai dit ce que j'en pensais. En troisième lieu, une pièce allemande, qui ne peut m'intéresser en rien, puisque je ne sais pas un mot d'allemand.

« Voilà donc trois pièces, dont aucune ne me plaît. C'est triste, vraiment. Si le Père Préfet lit cette lettre, il va me trouver bien frondeur, bien mauvais esprit; mais, ma foi, je parle franchement et comme je pense.

« Nous avons une séance académique dimanche, c'est-à-dire, après-demain. J'y aurai un rôle fort brillant, mais je suis blasé sur bien des choses; et puis, il est encore une autre raison . . . . et puis, et puis enfin, que sais-je! . . . . Oh! si tu savais tout ce qui se passe là, dans mon cœur . . . . Mais, bah! laissons cela. . . .

« J'ai laissé trotter ma plume et mes pensées, je vais maintenant retenir l'une et l'autre; les secondes, parce que c'est fort dangereux; la première, parce que tu ne pourrais plus me lire. Sur ce point, je suis plus sage que toi, tu n'écris pas, tu griffonnes. Imite-moi donc; écris bien par énergie. Il y a peut-être là du mérite; il y en aurait moins si, comme mon voisin l'Alsacien, j'étais né avec un sang épais et lymphatique, que rien ne peut émouvoir. — Mais non; il a fallu naître avec un sang de feu! il faut qu'une légère impression fasse bondir mon cœur avec plus de facilité que la tempête ne fait blanchir l'Océan. . . . .

. . . .

« Voilà une bien longue lettre; je t'ai dit beaucoup plus que je n'en avais d'abord l'intention; mais, que

veux-tu, je dis avec madame de Sévigné : quand je t'écris, mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole... Adieu ; je crois que le P. Audibert a envie de te dire deux mots : je lui cède à regret le bas de cette page.

« GASTON DE RAOUSSET. »

Est-il besoin d'appeler l'attention du lecteur sur le caractère étrangement prophétique et beau de cette lettre?... Quelle immense aspiration de cette grande âme vers les grandes choses!... Quel secret pressentiment de luttes ingrates à soutenir, de sinistres revers à essuyer dans la recherche ardente de ce but glorieux que rêvait déjà sa jeune imagination!

Au même.

« Fribourg, 11 février 1836.

« Je serais fort curieux, je t'assure, de connaître les raisons qui t'empêchent de me répondre un peu plus vite.

« Dis-moi donc, mon cher ami, quelles sont les graves occupations qui te prennent si bien tout ton temps, que tu ne trouves pas même une petite demi-heure à consacrer au meilleur de tes amis? En conscience, c'est vainement que je cherche à m'expliquer l'ouvrage d'un flâneur ; est-ce que le bon cœur de mon cher Gonon commencerait à devenir égoïste? C'est un soupçon qui lui fait injure et que je me hâte de repousser loin de

moi. Cependant, si tu tiens à me prouver ton amitié, j'espère que tu mettras en usage la seule preuve que je veuille admettre, et que, dorénavant, tes lettres se succéderont avec plus de rapidité.

« Écrire ! . . . toujours écrire ! . . . cela t'ennuie peut-être . . . J'en suis fâché. Moi, cela m'amuse de t'écrire et de recevoir de tes lettres. Au reste, si cela t'ennuie, je te propose une récompense. Écoute : mes poésies te plaisent; tu m'en as demandé quelques pièces . . . . Eh bien! plus souvent tu m'écriras, plus, de mon côté, j'augmenterai la collection que je te promets. Es tu content?

« A propos, as-tu fait ta relation de voyage? Où en es-tu? Que racontes-tu d'intéressant? Notre conversation près de Stanz-Stad? . . . rappelle-toi. Je ne l'ai pas encore commencée; je ne sais si je dois m'y mettre; ma rhétorique m'absorbe tout entier, et, si cela peut te faire quelque plaisir, puisque ça m'en a fait à moi, je t'annoncerai que le suffrage de nos jeunes académiciens m'a nommé président de l'académie de rhétorique.

« Comme tu serais étonné si tu me voyais ici pendant quelque temps avec ma nouvelle manière de vivre! mon pauvre Gonon, que tu serais ébahi ! . . tu verrais ce Gaston, si fou jadis, si vif, si léger, si . . . hélas ! . . . tu le verrais maintenant grave, posé, penseur, travaillant avec un zèle admirable et se proposant très-sérieusement, je t'assure, de redoubler sa rhétorique . . . . . . Et puis, franchement, si c'était un peu plus dans mon genre, je demanderais à entrer dans la congrégation. . . Mais tu me connais assez pour comprendre que ceci ne convient nullement à un caractère . . . . Espérons pourtant que la vocation pourra m'en venir; je le dé-

sire de tout mon cœur. C'est que, vois-tu, je commence à réfléchir sérieusement à mon avenir, et l'avenir, l'avenir ! . . . il n'est pas sur la terre.

« La cloche sonne pour la promenade, je suis forcé de te quitter. Adieu, adieu !

« Gaston de Raousset,

« Ton bon ami.

« Réponds-moi vite, vite. »

Au même.

« Fribourg, 14 février 1836, dimanche.

« Je suis ennuyé de t'écrire par la voie ordinaire; je ne puis te rien dire. La douane aurait soin d'enlever ou plutôt de prohiber ce que je pourrais te mander d'intéressant. Ainsi donc, je prends le parti de faire la contrebande ; et, pour n'y pas revenir trop souvent, tu vois que je vais faire un volume. Je crains bien que la petitesse de cette écriture ne lasse la faiblesse de tes yeux, et, plus encore, celle de ta patience. Mais, mon cher ami, crois que la mienne (ma patience) voudrait une écriture un peu plus rapide. Et si j'emploie celle-ci, c'est afin de pouvoir t'en dire davantage. Pour écrire comme cela, ce n'est pas de la patience qu'il me faut, c'est de l'énergie. Travaille de ton côté pour en acquérir.

« Tu crois que Mauvesin t'a oublié, et tu dis que tu t'en passeras . . . Ce ton de légèreté, quand il s'agit de perdre

un ami, m'a fait de la peine et beaucoup. Si tout rapport devait finir entre nous . . . tu t'en passerais ! . . . aisément . . . Gonon, cette manière d'agir de ta part me fait bien de la peine, je le répète. Tu fais tort à ton bon cœur, du moins, j'ai toujours cru qu'il était bon. Pour moi, quand j'aime, c'est avec constance . . . avec une constance inébranlable. Souviens-toi de cela : si jamais un destin jaloux devait mettre une barrière entre nous, ce ne serait jamais moi qui commencerais à la forger ; si j'avais des torts, je réclamerais ton indulgence ; si tu en avais envers moi, je serais toujours prêt à te pardonner. C'est une leçon un peu sévère que je te donne là, mais une leçon d'ami, et que tu mérites. Quand j'aime, c'est avec constance. Tu vas me prendre pour un bien ennuyeux moraliste ; la fin de ma lettre prouvera le contraire.

« Revenons à Mauvesin. Il t'oublie !... point du tout ! . . Il t'a écrit trois à quatre fois, et il n'a pas reçu de réponse ; c'est bien à lui à se plaindre. Ensuite : tu lui as écrit, dis-tu. J'affirme qu'il n'a rien reçu. Est-il coupable ? Ainsi donc mords-toi les lèvres, jure, et pas de serment téméraire. Tout s'explique ; la douane aura trouvé bon d'arrêter votre correspondance. Qui sait si quelque jour on n'en fera pas autant à la nôtre ? En ce cas-là, plus de ménagements, nous écrirons par les externes, et tant pis si je suis gobé. . . . .
. . . .
. . . .

« Voilà parler assez longtemps de moi. Parlons de toi, maintenant. Que fait-il, ce cher Gonon ? . . . . Tu aimes quelque jolie personne . . . qui donc ? Eh ! dis-moi ça ! Est-elle jolie ? a-t-elle de l'esprit ? chante-t-elle comme

une sirène? a-t-elle de beaux yeux noirs, de beaux cheveux noirs qui encadrent avec grâce l'intéressante pâleur d'un visage bien mélancolique? Oh! dis-moi ça!...

« 15 février, lundi.

« C'est aujourd'hui le lundi gras. Tu sais bien qu'ici le lundi gras n'est rien d'extraordinaire. Nous aurons une pièce, et je n'y ai aucun intérêt. Mais toi, comme tu vas t'amuser, tu as tout à ton bon plaisir, tout ce que tu voudras. Si j'étais avec toi, dis, mon cher Gonon, quelles escapades nous ferions! Morbleu, quand j'y pense !... Tu verras sans doute Amédée, Pamphile, etc.; vous allez faire de belles choses, messieurs les fous. A propos de Pamphile, il m'avait tant promis de m'écrire; il n'en a rien fait: cependant, j'étais si bien avec lui (du moins je l'ai toujours cru)! Si tu pouvais savoir quelle peine je ressens de perdre mes amis!.... Ce pauvre Pamphile, on dit qu'il est lancé jusqu'au cou!... tu comprends. Cela me fait de la peine pour lui! — Un peu, c'est bien; mais trop?... Non! Je t'en prie, quand tu le verras, souviens-toi de le lui rappeler. Je n'oublie pas mes amis si vite, moi!

« Tu vas donc t'amuser comme un fou ces jours-ci! — D'abord le théâtre : je suis fou, moi, du théâtre... Et puis les masques et les bals masqués. Le joli domino noir qui va captiver le cœur de mon pauvre Gonon! Tu verras cette taille svelte et dégagée; taille de sylphide que tu voudrais enlacer dans tes bras; et puis cet œil noir qui brille d'un feu si malin, et puis ce pied mignon...Oh! mon Dieu! tu n'en dormiras pas de quinze jours... pauvre cœur! C'est une terrible chose que l'amour.

« Je t'avais dit que je redoublerais ma rhétorique.. . Bah! bah! une fois en vacances, je réfléchirai. . . Mais alors je crains bien de dire : Vive la liberté!

« Ce serait bien le cas, maintenant, de te faire ici quelque pièce de vers dans le genre que tu aimes tant; mais je t'assure que je ne suis pas disposé le moins du monde. D'ailleurs, pour réussir dans ce genre, il faut faire parler le cœur; et comment faire? Dire aux murs quelque chose de tendre?. . . Si cependant j'étais disposé un de ces jours, je te promets de t'en faire quelques-uns.

« Ma lettre ne partira que le jour des Cendres, et chaque jour d'ici là, je l'augmenterai de quelque faribole.

« Nous allons entendre ce soir un vaudeville et une pièce allemande. Je ne m'y promets pas grand intérêt. Si tu étais ici, tu verrais M. Stanislas en officier supérieur, comme de coutume, et le petit Gelé en fille. C'est un drôle de sort, il ne peut paraître sur un théâtre que métamorphosé en fille.

. . . .
. . . .
. . . .

« 16 février, mardi.

« Nous avons eu hier une pièce allemande et un vaudeville. Lapremière nous a ennuyés comme de coutume. Le Gelé y était toujours jouvencelle villageoise, mais il a tristement joué; son aimable frère était officier supérieur, mais c'est une chose ridicule que de le voir jouer avec son flegme accoutumé. Ensuite, le vaudeville, qui a été charmant. Tête-de-Veau avait un rôle qu'il a parfaitement joué.— Duhais, comme de coutume: — Benaisse

parfait; le Gelé, que leur exemple a sans doute électrisé, a joué passablement pour la première fois de sa vie.

« En définitive, pour ce vaudeville, on l'a trouvé si bien que tout le monde, d'un unanime accord, en a demandé une seconde représentation, et l'on doit le rejouer aujourd'hui avec l'opéra.

« Ah çà ! mon cher Gonon, j'entends que tu fasses à cette lettre une réponse solide, entends-tu ? Pour me l'envoyer, ce sera quand tu trouveras un moyen... Mais gare ! je ne voudrais pas être gobé. On met à la petite table, et je préfèrerais la porte à la petite table. Parle-moi fort peu du pensionnat et beaucoup de ce que tu fais chez toi. Je te dirai demain matin ce qui s'est passé de beau ce soir, et demain soir cette lettre sera sur la route de Saint-Étienne. — Je suis très-fatigué aujourd'hui, ainsi n'attends pas de vers. Si tu savais comme je m'ennuie, comme nous nous ennuyons; je bâille toute la journée, même en t'écrivant; j'ai peur que mon âme s'échappe par un bâillement. Je crois, vraiment, que jamais le carnaval de Fribourg n'avait été si ennuyeux au pensionnat : si nous n'avions pas les pièces, nous crèverions d'ennui. Et toi, là-bas, comme tu dois t'amuser !... Quel fou tu dois être. Ah ! si j'étais avec toi... Tu me fais envie. Il est neuf heures et quart, je m'ennuie à mourir; encore un quart d'heure et nous irons en récréation; au moins là je pourrai causer. Je ne sais si ma lettre t'ennuie; si cela est, j'en suis fâché, mais il faut que tu me lises encore jusqu'à la fin de la page, et pour me distraire je vais écrire bien fin.

« Je t'ai promis des vers, des poésies, j'attends pour cela les vacances; j'en ai déjà une pacotille; j'en ai fait trois mille et plus cette année dans trois mois. Je m'en-

nuie d'écrire, je vais dessiner.... Il est une heure et demie, je suis en étude, je m'ennuie à mourir; il fait une chaleur d'enfer, que faire? Je suis malade. Si j'essayais de rimer quelque chose pour te faire plaisir? Qu'en dis-tu; mais comment faire avec un pareil mal de tête?

Ma verve abattue
Inutilement sue.

« Adieu, je t'écrirai encore demain matin ce qui s'est passé ce soir, et tu pourras dire que je t'ai fait le journal de mes trois jours de carnaval!... Cette lettre est trop longue, en conscience, je devrais avoir pitié de toi. Mais ce style-ci revient si peut souvent que, je crois, tu ne trouveras pas mauvais que j'en prenne pour le passé, le présent et l'avenir. — Qui sait si je t'écrirai encore deux lettres pareilles d'ici à la fin de l'année. Pour toi, quand tu m'écriras dans ce genre-là, tu as le temps et rien à craindre. — Écris-moi vingt pages, un cahier. Adieu! on sonne, je vais à l'opéra; à demain.

« 17 février, mercredi.

« Aujourd'hui, le mercredi des Cendres. Quel jour après le mardi gras! Quel deuil après tant de fêtes! C'est vraiment triste; passer ainsi d'un extrême à l'autre sans la moindre transition. Il y a quelque chose de bizarre qui, malgré ce que je viens de te dire, ne laisse pas de me plaire : j'aime à rire avec de bons amis, à faire de bons coups, mais j'aime aussi les grandes émotions dans le genre sinistre.

« Hier donc, on a rejoué le vaudeville ; toujours charmant ! Puis est venu l'opéra. Je n'en suis pas content ; je n'ai pas eu un seul instant de plaisir pendant la représentation. . . . C'est que mon caractère a si considérablement changé ! . . . Oh ! si tu me voyais ! . . . Il serait trop long de te raconter les mille et une causes qui ont amené mon caractère à être ce qu'il est. Hier encore je parlais à quelqu'un qui me dit sa façon de penser. Je suis, dit-il, méconnaissable ; j'ai pris une rondeur et une assurance que je n'avais pas l'année dernière. Il paraît que la poésie a considérablement contribué à me donner un air bizarre et original dont m'accusait hier encore le R. P. préfet. Mais enfin je n'ai changé qu'en bien. . . .

« La fin de l'étude est venue m'interrompre. Nous avons été à la messe et là nous avons reçu la croix de cendre sur le front ! C'est le sceau de la mort !—Quand Pittenon passera à Fribourg, je lui remettrai probablement bien des choses pour toi.—Voilà donc le carnaval fini ; les jours de fête ont passé comme le torrent, fils de l'orage !

« Je suis triste, sombre, c'est dans mon naturel. . . Je sens un poids terrible sur le cœur, et ce cœur rien ne peut l'émouvoir. . . Rien, qu'une idée d'avenir et de gloire. . . La gloire ! Ah ! c'est une belle chose que la gloire ! Si tu savais quelle pensée, quel espoir d'avenir couve dans le feu de mon âme. . . Je ne veux pas t'en faire confidence, tu me traiterais de visionnaire.—Que te dirai-je encore ? Je m'ennuie, je suis sombre.—La vie que je mène ici est monotone à mourir. . . Cette régularité, cette vie apathique ne peut convenir à mon sang de feu. Il me faut autre chose. . .

« Mais je ne vois plus ce que je t'écris. . . Ma pensée, ma tête, mon cœur. . . . c'est un chaos. Adieu !

« Ton ami

« GASTON. »

Au même.

« Fribourg, 1er mars 1836.

« Voilà bientôt deux mois que je n'ai reçu de toi aucune nouvelle. Certainement ce n'est pas par paresse que tu ne m'écris pas ; je te connais assez pour cela, il y a eu sans doute de graves empêchements.

« Je t'avais écrit il y a quelques jours, mais le R. P. Restau n'a pas voulu laisser partir ma lettre. Il a eu raison, car en la lisant à tête reposée, j'ai vu qu'il y avait trop de légèreté et que mon imagination battait la campagne d'un bout à l'autre.

« Je le répète, il a eu raison de l'empêcher de partir ; j'espère cependant que celle-ci aura un meilleur sort. — A mesure que l'hiver fuit avec ses longues études du soir, mon ardeur pour le travail commence à s'éteindre et je prévois que je n'avancerai pas beaucoup cet été. Ce serait une nouvelle raison qui m'engagerait à redoubler ma rhétorique.

« Il paraît que le nouveau poëme de M. de Lamartine vient de paraître sous le titre de *Joceleyn ou le Curé de campagne*. On en dit beaucoup de bien, je ne sais ce qu'il en sera ; mais tout le monde croyait à un poëme épique, je vois qu'il faut retrancher épique pour mettre

simplement un poëme. Dieu veuille que ce ne soit pas un poëme étique !

« Oh! mon cher ami, je suis totalement revenu de mes vieilles erreurs en fait de littérature. Ne me parle pas de nos pauvres auteurs modernes. Romantisme, triste littérature ! . . . Quand je prends *Athalie* à côté de nos rimes modernes, quand je fais la comparaison ; quand je prends Fénelon à côté de Chateaubriand, car je ne parle pas de Bossuet ni de Massillon, Bourdaloue, Mascaron et tous les autres ; quand je compare, si toutefois il est possible d'établir une comparaison. . . . tires-en la conséquence.—Mais je crois que fort heureusement tu n'es pas romantique.

« Il dégèle ; rien de si ennuyeux que nos récréations ; pas moyen de mettre le bout du pied dans la cour : elle est inondée. Il avait tombé beaucoup de neige, et, en fondant, elle fait une boue épouvantable.

« J'attends avec impatience le retour de l'été ; nous nous amuserons, je l'espère, et notre classe de rhétorique deviendra intéressante, quoiqu'elle le soit bien déjà : nous ferons la revue des modernes.

« Tu vois peut-être Pamphile, dis-lui bien des choses de ma part.—Il m'avait promis de m'écrire et voilà bientôt un an que j'attends l'exécution de sa promesse. S'il m'écrit, il peut être assuré d'avance du plaisir qu'il va me causer.

« C'est aujourd'hui jeudi, je ne sais pas si j'irai en promenade ; il fait un temps de dégel détestable.

« Je t'embrasse de tout mon cœur,

« Ton ami à jamais.

« G. de Raousset. »

Au même.

« Fribourg, 21 mars 1836.

« Contre ma coutume j'ai laissé passer quelques jours sans te répondre. Pardonne-le-moi ; tu sais qu'un élève de rhétorique doit ménager son temps et n'en a jamais de trop.

« Je voyais dans une lettre de Pamphile à Camont que tu avais rencontré ce bon Pamphile à Lyon. — S'il se présentait une nouvelle occasion de le voir, je t'en prie, n'oublie pas de rappeler à son souvenir celui qui jadis s'honora du titre de son ami.

« Je crois qu'il m'a oublié ; mais n'importe ? dans mon cœur un souvenir d'amitié ne se perdra jamais. . . . Pauvre Pamphile ! tu ne saurais croire combien je prends pitié de son sort. Il avait certainement de bonnes dispositions pour la vertu ; mais il avait l'imagination du Midi ; le sang de feu qu'enflamma le soleil de Provence. Le ciel le plaçait dans une maison où rien ne lui manquait pour devenir un saint. . . il le pouvait. . . un instant l'a perdu ! Et le voilà dans le monde, jeté seul et sans guide au gré de ses passions délirantes. . . . Pauvre Pamphile ! quelles tristes réflexions il m'inspire au moment où je t'écris. . . quelles actions de grâce ne dois-je pas à la Providence qui m'ouvre dans ce pensionnat l'asile de la vertu !... O mon cher ami ! quelques jours à peine se sont écoulés. . . tu viens d'en sortir. . . tu n'auras plus l'instruction de nos Pères. . . mais tu peux te les rappeler encore ; l'impression ne peut être sitôt effacée. Pour moi. . . . .

Trop heureux nautonier, à l'abri de l'orage,
Mon esquif dort en paix sur les flots du rivage.
Mais un jour doit venir....
Jeté par le destin sur l'océan du monde,
Il faudra, défiant la tempête qui gronde,
Voguer dans l'avenir.

Quelqu'un m'a-t-il promis que la vague écumante
Ne viendra pas alors dans ma main défaillante
Briser mon aviron?
Ou serai-je plutôt, comme la feuille jaune,
Que ballotte au hasard d'un souffle de l'automne
L'orageux tourbillon?

Que faire!... Infortuné!... Divine Providence!
Ta bonté soutiendra ma timide espérance;
J'aurai recours à toi....
La tempête en fureur peut déchirer ma voile;
Mes yeux pourront toujours distinguer une étoile
Que nous montre la Foi.

Du dragon infernal méprisant la furie,
Appuyé sur la croix, j'invoquerai Marie.
Céleste vérité!....
Ta main détournera les écueils et l'orage,
Elle doit me guider vers l'immortelle plage
De ton éternité!...

« Oui, mon cher Gonon, voilà les sentiments qui m'animent; puissent-ils durer toujours! Pardonne-moi de te le dire en confiant mes pensées à la cadence de la rime... Celui qui pèse chaque instant de ma vie ne peut me reprocher la perte du petit quart d'heure que me

ent ces vers, et qui, d'ailleurs, est employé pour le r et le bénir. . .

Une si longue et si sévère morale pourrait fort bien as avoir auprès de toi autant d'attraits que je lui en ve.... Ainsi, changeons de texte.....

A ma lyre parfois rebelle
Je m'en vais demander encor
Les élans d'un nouvel accord ;
Car c'est une heureuse nouvelle
Que j'annonce à mon cher Gonon.
Tu sais que dans un beau vallon,
Parmi les campagnes fécondes,
Où la glace coule ses ondes,
Nous allons aux jours de l'été,
Dans les eaux d'un bain salutaire
Puiser la force et la santé....

Mais, mon Dieu! je m'aperçois que la fin de l'étude onner. L'aigre tintement de la cloche arrête l'harie de la lyre. . . Bref, on fait à Belfaut un bassin nifique. . . 250 pieds de long, 150 de largeur. Tout nsionnat est enchanté.—Voilà bien des vers, parte-moi s'ils t'ennuient.

Bien des choses de la part de Mauvesin.

« Adieu...!

« Gaston de Raousset-B. »

Au même.

« Fribourg, 20 avril 1836.

Dis-moi d'où vient le vent qui souffle, pour faire ner si vite la girouette de tes affections?.... La

phrase est un peu rude; mais tu sais que je parle rondement, et je ne rétracte pas une seule parole. Oui, j'ai dit et je répète : la girouette de tes affections. Il y a bientôt un mois que tu me dois une réponse, et je l'attends encore... Je pense pourtant qu'elle arrivera... enfin... car je ne me soucierais nullement de rester comme cet individu qui, voulant passer une rivière, s'assit au bord en attendant qu'elle eût fini de couler. J'ai dit: la girouette. Compare ma conduite à la tienne; ai-je jamais fait attendre une seule réponse? moi qui t'écris deux ou trois lettres pour une; et si l'on met de ton côté tout le temps de la journée, et du mien quelques minutes, on peut tripler mon mérite et porter le nombre des lettres que je t'écris à dix pour une. On peut encore tripler mon mérite, vu que tu ne mérites pas que je t'écrive, et cela fera trente lettres pour une... Cela est vrai, cependant. Oui, j'ai dit : une girouette, et en effet, tu n'aurais pas de si grands efforts à faire si tu avais pour moi une vraie et solide amitié! Avale cette pilule, et puisse-t-elle te guérir.

« A propos d'amitié, je voudrais que pour ton bien tu pusses entendre les conférences que nous fait là-dessus le bon P. Barelle. Elles me plaisent beaucoup; il y a bien quelques petites choses qui font cabrer ma manière de voir, et sur lesquelles je me propose de lui demander demain des éclaircissements.—Tu sais que sur ce point, des conseils ne me sont pas inutiles... Ne va pas croire que ce sont les tiens que je te demande...

« J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre de Palamède : il implorait ma miséricorde; le traître ne m'avait pas écrit encore. Tu sais que je suis si bon; — je lui ai pardonné, et nous nous écrivons régulièrement. C'est un bien bon enfant que ce Palamède !

« Tu m'as annoncé, il y a trois mois environ, que Pittenon devait passer à Fribourg vers le temps de Pâques. Nous ne l'avons pas encore vu. C'est encore un bien bon enfant que Pittenon. — Tu m'as dit aussi qu'il devait aller à Saint-Étienne ; je te prie de me dire si tu désirerais de moi quelque chose. Je te l'enverrai avec un plaisir dont je ne puis te donner d'autre mesure que celle de mon amitié.

« Le bruit court que nous allons demain à Belfaut. Tant mieux, si cela est vrai ; du reste, je redoute Belfaut, j'y suis toujours triste ; tu dois savoir pourquoi.

« C'est le 5 mai qu'on doit bénir le bassin. On annonce ce jour comme fort solennel. On prépare des pièces qui, dit-on, doivent être jouées sur le lac même (le lac, c'est ainsi qu'on l'appelle).—Il nous est arrivé hier un Polonais dont je ne te dis pas le nom, car il est aussi baroque que jamais le fut nom polonais ou russe... J'ai entendu dire que Ronchard allait faire imprimer des poésies ; grand bien lui fasse!.:. Mon cher ami, je t'assure que la poésie est une fameuse lanterne. ...

« Adieu,

« Gaston. »

Au même.

« Fribourg, 26 avril 1836.

« Mon cher Gonon, il est bien doux d'avoir un ami qui vous aime et comprenne vos sentiments. Cet ami, ne l'es-tu pas pour moi? Eh bien ! je veux te confier tout ce qui se passe dans mon âme. Mon Dieu !... quel abîme que le cœur de l'homme! Maintenant que je deviens raisonnable et que je commence à scruter de sang-froid,

et grâce aux conférences du P. Barelle, ce qu'il y a là dedans... hélas!...

« Je viens de feuilleter un de mes cahiers, et j'y ai trouvé une épître que j'adressais à un élève le 16 décembre 1835... Il s'agit de gloire là... Je m'en vais t'en citer quelques fragments, non comme poésie, car je n'ai fait que cadencer l'expression de mes sentiments sans m'embarrasser de faire de beaux vers... J'ai peur en les relisant... Que signifie tout cela?...Qu'est-que la gloire?... Écoute et prends pitié de moi. . . . .

De cette longue pièce, qui n'est pas de ses meilleures, nous ne citerons que quelques vers :

La gloire!... Oh! de ce nom aveugle adorateur!....
Un jour mon dévoûment, un jour la noble ardeur
Dont le feu dévorant a consumé mon âme,
Un jour.... un jour viendra.... je l'ai dit, je le veux....
Le temps et mon courage accompliront mes vœux.
....
Ne me demande pas quel appui, quel soutien
Doit protéger mes pas dans la vaste carrière
Où je veux m'élancer.... Quelle vive lumière
A désillé mes yeux.... Sera-ce des combats?
Obtiendrai-je la gloire au prix de mon trépas?
Sera-ce de mes chants le charme et l'harmonie?
Je l'ignore.... l'un des deux.................
....
C'est un pressentiment, mais inintelligible;
J'y crois : il me suffit, à moi, qu'il soit possible :
Aussi je laisse au temps, je laisse à l'avenir
De la gloire le soin de te le découvrir.
Notre même regard de la même carrière

Mesure la longueur...—Morts plutôt qu'en arrière,
As-tu dit avec moi.... Le moment va venir,
A nous la gloire, ami! marchons dans l'avenir!...

« Voilà, mon cher Gonon, les pensées que j'avais le 16 décembre de l'année dernière. Maintenant, si tu savais comme la gloire me paraît peu de chose!... Cette gloire que j'ai tant rêvée, que quelquefois encore je me surprends à rêver... la gloire... la gloire!... Oh! c'est un grand mot, c'est un fantôme bien brillant, bien trompeur que la gloire! Elle est comme les fruits de la mer Morte: Ouvrez cette belle écorce; vous ne trouverez que des cendres infectes.

« Et puis ce n'est pas seulement de la gloire que je suis dégoûté... tu sais que je connais bien, et par ma malheureuse expérience, ce qu'on appelle les plaisirs du monde. Je suis blasé là-dessus; le monde me déplaît... Le monde est une grande comédie où chacun s'efforce d'être plus ridicule que les autres. Il y a des gens qui voient un drame dans la conduite des pauvres humains; moi je n'y vois qu'une plate comédie : ils ont beau s'égorger et se massacrer, si bien qu'il n'y a pas dans toute l'Europe un pouce de terre qui ne soit rouge de tout le sang versé depuis quarante ans... je ne puis y voir qu'une bouffonnerie, une farce qui me répugne, qui me dégoûte, et de laquelle je détourne les yeux. Je n'y vois rien de plus touchant que dans l'infortune des petits chiens de Perrin Dandin dans les *Plaideurs*. Je ne vois rien de si fou qu'un théâtre, rien de si ridicule que ce qu'on appelle le bon ton et l'esprit, l'usage du monde.

« Je t'ai dit, il y a deux mois, que j'avais envie d'entrer dans la congrégation : je suis persuadé que j'y aurais

beaucoup profité et progressé dans le sentier de la vertu, où, malheureusement, je chemine avec tant de difficulté. J'étais au moment de demander d'y être admis : mais la conduite que je vois tenir à ces messieurs, et quelques manières qui m'ont singulièrement déplu m'ont fait rebrousser chemin..... Je ne m'explique pas davantage, mais j'espère pouvoir, sans le secours de la congrégation, mais avec l'aide de Dieu, filer mon petit bonhomme de chemin.

«Adieu, mon bien bon et cher ami, la fin de l'étude vient de sonner. Je ne puis t'en dire davantage, et sur ce, t'embrassant de tout mon cœur, je suis à jamais ton ami.

« G. de Raousset. »

Au même.

« Avignon, 8 septembre 1836.

« J'attends chaque jour de tes nouvelles et chaque jour mon attente est déçue. Tu m'avoueras que je suis bien bon de t'écrire lettre sur lettre, sans recevoir de toi un seul mot ; mais trêve de reproches : je ne suis guère d'humeur à gourmander mon cher Gonon.

« Je m'amuse et je m'ennuie en vacances : que veux-tu, c'est le sort de la vie. Les rois sous la pourpre, et le pâtre sous le chaume indigent qui lui prête un asile, tout ici-bas doit éprouver les ridicules vicissitudes qui traversent notre existence d'un jour.

« C'est vraiment une chose inexplicable que le cœur de l'homme; tantôt vouloir une chose et le soir rejeter avec dédain l'objet du désir de la veille; poursuivre, sans jamais l'atteindre, ce fantôme indéfinissable comme un

rêve qu'on appelle le bonheur. Voilà ce que c'est que la vie... Oh! sans la peur de cette foudroyante éternité qui nous menace, comme il y a longtemps que mon désespoir aurait rompu le pacte despotique qui m'attache à la vie comme à un cadavre.... Mais, bah! j'ai tort de rembrunir mes pensées et les tiennes; jetons ensemble nos regards sur de plus riantes images. Si tu savais comme je serais heureux de te voir! Oh! si tu en avais une aussi grande envie que moi, tu viendrais me trouver à Lyon, quand je partirai pour Fribourg, à la fin des vacances. S'il y a possibilité, écris-le moi, et de mon côté, je t'indiquerai l'heureux jour qui nous réunira. J'ai écrit à Mauvesin; il recevra ma lettre à Munich, mais je donnerais tout au monde pour qu'elle ne lui arrive pas : elle est si bête! si sotte!

« Je dessine de temps en temps : je prends mes vues aux environs d'Avignon, où nous sommes installés depuis notre arrivée, à cause de la mauvaise santé de maman. Nous partirons le 15 de ce mois pour Montfaucon, et j'espère qu'après cette course, nous pourrons aller définitivement nous reposer à Bourbon sous l'autel de nos pénates.

« Adieu.

« Gaston de R. »

Au même.

« Bourbon, 8 octobre 1836.

« Ta lettre que je reçois à l'instant m'a fait un sensible plaisir; mais, morbleu! tu mériterais que je te fisse une perruque soignée. Tu seras donc toujours obstrué

d'une paresse indécrottable? Il y a dans ta conduite une négligence impardonnable, car on n'a jamais assez d'affaires. . . . non jamais, et toi surtout, jeune flâneur, blanc-bec, batteur de pavé que tu es, pour laisser sans un mot de lettre, et cela pendant deux mois . . . qui? *horresco referens,* ton meilleur ami. Avoue que c'est impardonnable et que j'ai bien raison de te gronder et de te donner tous les noms les plus odieux que peut inventer ma colère et dont je noircirais ce papier, si je t'aimais un peu moins. Je veux bien arrêter ma mercuriale, mais à condition que tu réfléchiras cinq minutes avant de lire ce qui suit.—Réfléchis que dans ton silence il y a faute sous tous les rapport; tu m'entends : tous.

« Maintenant changeons de décoration; je dépose la trivialité du reproche pour m'entretenir à cœur ouvert avec un ami que j'aime et qui m'aime. Puisse mon style plus coulant te donner une faible idée des sentiments qui m'agitent, et une fidèle image de la douce flamme qui dévore mon imagination de dix-huit ans !

. . . .

« *Une aventure*... Diable ! je n'y pense pas, mon aventure n'est autre chose que de simples châteaux en Espagne. Cependant, voici : —J'étais hier au spectacle et mes yeux sont tombés dans une loge vis-à-vis de la mienne, sur le plus charmant petit minois qui *oncques fust travaillé dans le giron de dame nature.* C'étaient des yeux si doux, si vifs, qui paraissaient si tendres, si amoureux, qu'un de leurs regards devait suffire pour opérer dans la meilleure tête une commotion mentale; puisque, à toute force, on veut prétendre que l'amour est

une folie. Mais c'était surtout une délicatesse de traits, un visage si féminin, des formes si élégantes, si frêles, si flexibles, si moelleuses, si parfaites, une posture si voluptueuse, que la tête m'a tourné. J'ai oublié que j'étais au spectacle; je n'ai vu qu'elle. » . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Nous retrouvons, quelques années plus tard, en 1844, M. G. de Raousset installé dans une maison de campagne près Paris; quoique ses affaires soient déjà fort embarrassées, il pêche, il chasse, il rêve, il écrit et il projette tout en faisant de la villégiature; il écrit à son ami :

« Très-cher...

« Je me suis mis en tête d'élever un faucon; mais il me faudrait pour me guider dans cette difficile entreprise un traité de fauconnerie. Cela doit se trouver à Paris sur les quais ou chez les grands bouquinistes. Ce livre doit traiter spécialement de la manière de dresser les faucons pour la chasse; tu m'obligeras en me faisant passer cela le plus tôt possible, car j'ai un faucon de trois semaines qui continue à grandir en taille, en force et en férocité. Ne t'étonne pas du prix qu'on te demandera, ces ouvrages sont chers.

« Adieu, cher ami! Tâche de venir nous voir, non pas pour affaires nouvelles, mais pour que je te remercie des procédés de ton amitié si bonne, si excellente et si parfaite.

« G. de R. »

Au même.

« Amène-moi Dancey... le sauvage Dancey. Que ne puis-je vous donner à chacun une de mes mains!

« Et soit dit hautement, mes mains en valent bien d'autres: elles ne sont ni blanches, ni bien tournées; je n'ai point de fossettes sur les phalanges de mes doigts, j'ai souvent les ongles malpropres, et cependant je vous offre à chacun une bonne poignée de ces vilaines mains.

« Adieu.

« R.-B. »

« 1er décembre 1844.

« Cher ami.

« Je m'ennuyais à Paris et j'y dépensais de l'argent.— Lundi dernier je me suis jeté dans le convoi de midi et le soir, je dînais ici.

« J'y reste . . . .

« Je ne perds point de vue l'Afrique. Prends toutes les informations qui peuvent nous être utiles. Tâche de trouver un troisième qui, s'il se peut, vaille mieux que nous, et dès que la saison sera propice, crois-moi, demandons à cette terre d'Afrique arrosée de nos sueurs, et s'il le faut, de notre sang, cet or sans lequel la vie est un bagne, où la misère sert de boulet.

« Courage et hardiesse; peut-être jouons-nous la vie, mais quelle valeur peut avoir notre peau tant que nous n'aurons pas trouvé moyen de la rembourrer avec des billets de banque? Au surplus, je te verrai à Paris et nous causerons de nos projets. »

. . . .

. . . .

« 21 décembre 1844.

. . . .

. . . .

« De ton côté, tu dois avoir déjà fait les démarches nécessaires pour disposer de . . . . . avec une pareille somme, les industriels que j'ai consultés ici et ailleurs sont d'avis que l'on peut arriver à de beaux résultats. Quant à moi, je regarde comme certain que si nous n'arrivons pas à une brillante fortune, nous devons au moins parvenir à l'*aurea mediocritas* qui donne le bien-être et souvent le bonheur. Une bonne ferme en Afrique, la culture des champs, les troupeaux qui sont à nous, les bois, les prés, les vignes, l'olivier, le ver à soie, tout un petit peuple qui s'agite sur le sol dont on est roi. . . ces mille détails qui rendent si active la vie de l'agriculteur, cette régularité sans secousses qui la rend si calme, la vie des champs, en un mot, éclipse la rue Saint-Jacques, et je te crois bien fait pour elle.

« Pauvre garçon ! Es-tu donc fait pour vivre dans l'étude enfumée d'un notaire?.. .

« Éloigne de toi les craintes d'avenir. Après cette solidarité qui ne peut manquer de durer plusieurs années, quel que soit l'avenir réservé à notre entreprise, tu penses bien que nous sommes faits pour nous donner éternellement la main. Il me reviendra toujours assez de la fortune paternelle pour que je puisse t'aider dans l'avenir, si l'avenir est mauvais.

« Courage donc; je passerai le mois de février en Afrique, et peut-être au mois d'avril y serons-nous tous les deux.... »

Toute la correspondance de M. de Raousset devient

ici une incessante répétition de ses projets de colonisation; il parle des obstacles qu'il rencontre, des capitaux dont il aurait besoin, de la beauté de son domaine de Ben-Bernou, etc.

Voici ce qu'il écrit le 15 mai 1848, en date d'Avignon :

« Cher ami,

« Je suis arrivé dernièrement d'Afrique, où je te félicite de n'avoir jamais mis les pieds. Que te dirai-je?... pour peu que les événements viennent à s'embrouiller, l'Afrique est perdue pour nous. Que de fortunes écroulées à ce coup de tonnerre! Comment vas-tu ? etc...»

« 22 octobre 1848.

. . . .

« Mes affaires vont mal. La révolution m'emporte dans sa débâcle. Si je ne puis faire tête à l'orage jusqu'aux élections prochaines, je quitterai la France, et j'irai... Dieu sait où? Le monde est grand.........»

Lorsqu'il eut cessé la publication du journal *La Liberté,* échoué aux élections, épuisé ses dernières ressources, et pris la résolution d'aller en Amérique, il écrivit la lettre suivante :

« Cher ami,

« Il s'agit de me rendre un service inestimable : tu vas en juger; d'abord, quelques explications sont nécessaires.

« Tu sais dans quelle effroyable confusion la révolution de février a jeté les affaires d'Afrique. Il ne me reste rien que ma tête et du courage.

« Je prends mon parti de cette ruine nouvelle et me vais remettre à l'ouvrage pour refaire ma fortune.

« Il est un pays, entre tous les pays du monde, où ce résultat peut être plus facilement atteint ; je veux parler de la Californie. Ne me dis pas non ; ce serait inutile, j'ai là-dessus des données trop *positives* pour qu'il me soit possible d'en douter.

« Je partirai donc, et avant un mois révolu, probablement. Ne crois pas que je vais là pour piocher aux mines. Dans tous les pays neufs où la population chaque jour accrue manque de tout, le commerce, quel qu'il soit, est une source immanquable de gain. Il est une foule de commerces élémentaires qui n'exigent aucune étude préliminaire. J'aurais bien des choses à faire si j'avais de l'argent pour y porter quelques marchandises, mais je n'ai pas d'argent.

« Si je ne t'en demande pas, c'est que tu n'en as peut-être pas ; car si tu en avais, je te crois capable de me l'offrir ; mais ne regrettons pas ce qui nous manque, tâchons de tirer parti de ce que nous avons. Le service que j'attends de toi, le voici :

« Une des choses les plus nécessaires dans un pays tel que la Californie, ce sont des armes. Si j'avais de l'argent, j'en achèterais et les emporterais, mais je n'ai pas d'argent ! Voici comment tu peux m'aider à y suppléer.....»

Ici, M. de Raousset explique à son ami comment il doit s'y prendre pour obtenir d'un fabricant d'armes

de Saint-Étienne une certaine quantité d'armes diverses dont il se déferait à des prix avantageux dès son arrivée en Californie, promettant d'en expédier le prix courrier par courrier ; il demande l'intervention de son ami auprès du fabricant de Saint-Étienne, et ajoute :

« Mets la main sur ton cœur, mon viel ami, et tu me rendras ce service.

« Pour moi, c'est quelque chose comme la vie. Avec cela, je tombe sur mes pieds en arrivant en Californie.

« Il me faudrait des fusils communs, mais solides, à deux coups....., quelques carabines cylindro-coniques dans le même genre, avec baïonnettes, le tout bien graissé, emballé à Saint-Étienne et prêt à passer la mer.

« Adieu et hâtons-nous; si je tardais, l'argent me manquerait pour m'en aller.

« GASTON.

« Château de Serres par Varzy, 13 mars 1850. »

Quelles angoisses !... quelle chute !... et que ne devait-il pas souffrir tout en faisant les préparatifs de ce départ pour un exil dont il ne devait plus revenir, comme il en avait le secret pressentiment ! Je l'ai vu débarquer à San Francisco ; il n'avait que sa seule carabine.... (Cela dit, sans incriminer le moins du monde les sentiments de l'excellent ami auquel il s'adressait : on n'est pas maître des circonstances.)

A MADAME DE P...

Là-bas, de grands palais, de hautes cathédrales,
Des princes, des seigneurs, des figures royales
Qui passent gravement parmi les bataillons;
De hardis cavaliers sur le pavé sonore;
Paris, où le plaisir de ses reflets colore
Même le pauvre et ses haillons.

Ici, des arbres verts les têtes élancées;
Des cœurs nobles et purs aux sereines pensées,
Un Eden où le mal n'a jamais fait un pas;
Votre villa, madame, où la vie est si belle,
Qu'avec le lendemain le bonheur se révèle
Même à ceux qui n'y croyaient pas.

LA PENDUE!

Les bourreaux, ce matin, au gibet l'ont pendue...
Près du fatal poteau personne ne pleurait;
Sa longue chevelure au vent flotte étendue;
Les voraces corbeaux frôlent sa tête nue,
Et seul, un archer noir veille au pied du gibet.

On la disait si pure, on la voyait si belle;
Comme une étoile aux cieux, son œil bleu rayonnait;
Aux galants cavaliers elle fut si rebelle...
Un fils de roi mourut de fol amour pour elle...
Et seul, un archer noir veille au pied du gibet.

On a, près du palais, occis à coups de lance
Un pauvre clerc tout jeune. On dit qu'elle l'aimait...
Pour avoir méprisé les grands seigneurs de France
La belle a, ce matin, épousé la potence,
Et seul, un archer noir veille au pied du gibet.

G. R.

LA CHAINE.

O chaîne! de mes yeux les larmes t'ont rouillée...
J'ai passé bien des nuits et bien des jours amers
Étendu sans sommeil sur la dalle souillée,
Haletant, écrasé sous le poids de mes fers.

Tes énormes crampons mordent dans la muraille
Près des barreaux croisés et du large verrou,
Et tu viens jusqu'à moi, traînant tes larges mailles,
Par un épais carcan te river à mon cou.

Des jours que j'ai vécus je ne sais plus le nombre ;
Bien jeune en ce cachot on m'avait descendu ;
Maintenant je suis faible et blanchi comme une ombre
J'ai bien cent ans, et toi, chaîne... quel âge as-tu?...

Depuis qu'auprès de toi quelque prisonnier pleure,
Sans doute on formerait un océan sans fond
Avec la goutte d'eau qui tombe d'heure en heure
Et lèche tes anneaux dans ce cachot profond.

O chaîne ! quelquefois ne te sens-tu pas lasse
D'entendre ainsi gémir, blasphémer et prier,
De voir un malheureux qui râle et qui trépasse,
Dans son dernier transport mordre tes bras d'acier?..

A ton pilier massif, pendu par la ceinture,
Plus d'un pâle cadavre est demeuré longtemps,
S'affaissant jour par jour dans cette mare impure,
Plus d'un dont, sous mes pieds, craquent les ossements.

Mais bientôt de la mort l'orbite sans prunelle
Viendra dans cette nuit passer comme un éclair,
Et je m'endormirai dans l'étreinte cruelle
De tes rudes replis qui m'entrent dans la chair !...

G. R.

LES MORTS ET L'ENFANT.

Ne t'épouvante pas si, dans l'ombre où tu veilles,
Parfois de longs soupirs montent à tes oreilles;
Ces voix qui, chaque nuit, sur la couche où tu dors,
Glissent comme l'écho d'une harpe lointaine,
Ces voix parlent à ceux qui vivent dans la peine;
Ceux qui parlent, ce sont les morts ! ! !

Nous t'avons vu souvent, avec des regards pâles,
Contempler tristement nos pierres sépulcrales...
Pauvre enfant! Quoi ! si jeune, as-tu quelque remords,
Quelque amer désespoir, quelque douleur vivace?

Nous t'avons entendu, tu disais à voix basse :
    Oh ! bien heureux ceux qui sont morts !!!

Nous t'avons vu la nuit, pendant de longues heures,
Errer loin des vivants, et loin de leurs demeures,
Sur les rochers perdus, dans les bois; c'est alors
Qu'une voix te disait, grave, sereine, austère :
Il faut mourir un jour, il faut mourir, mon frère,
    Viens rejoindre ceux qui sont morts!!!

T'es-tu, pour ton malheur, souillé de quelque crime
Noir comme le chaos, profond comme l'abîme?..
Les rois, les nations, avec tous leurs trésors,
Pour laver ton forfait, ne valent pas tes larmes;
Va, descends au tombeau, descends-y sans alarmes,
    Tu pleureras avec les morts!!!

As-tu vendu les champs labourés par ton père?
N'as-tu donc pas d'ami, ni de sœur, ni de frère?...
D'avides usuriers et de lâches recors
Ont-ils de ta maison chassé ta vieille mère?
La tombe ouvre pour toi sa dalle hospitalière,
    Tu dormiras bien chez les morts!!!

Pauvre âme!... as-tu perdu ta maîtresse adorée?
A ton heureux rival s'est-elle donc livrée...?
La noire jalousie et ses cruels transports
Ont-ils fait à ton cœur une plaie éternelle?...
Viens au fond de la tombe oublier l'infidèle,
    Ton amour mourra chez les morts!!!

Nous avons eu nos jours de séve et de jeunesse,
Nous avons eu l'amour d'une folle maîtresse,
Nous avons été grands, nobles, riches et forts;
Viens, descends avec nous dans les demeures sombres,
Enfant, et tu diras, couché parmi les ombres;
Oh! bien heureux ceux qui sont morts!!!

G. R.

II

(1849)

Dans les papiers que, grâce à l'obligeance de M. le comte E. de Marcy, nous avons pu parcourir après notre retour en France, nous avons trouvé quelques fragments en prose et en vers que M. de Raousset avait écrits avant son départ pour l'Amérique, et nous croyons devoir en faire les extraits suivants :

Oui, vous avez raison, tout homme dans la vie
Porte fatalement sa croix et ses douleurs,
Et ceux-là dont le sort excite plus d'envie
Aux peines d'ici-bas voient leur âme asservie;
Le marbre des palais n'ignore pas les pleurs.

Nul, à quelque degré de deuil et de misère,
A quelque abaissement que Dieu l'ait condamné,
Nul n'a droit de crier : « Ma coupe est trop amère,
L'injuste ciel m'a fait une part trop austère,
Je souffre ; maudit soit le jour où je suis né ! »

Quant à moi, j'ai souvent mis dans quelque chimère
Le bonheur qui me fuit dans la réalité.
Souvent, par la pensée, échappant à la terre,
Heureux, je vais rêver dans le ciel solitaire
Dont j'ai, selon mon cœur, peuplé l'immensité.

Heureux qui peut parler dans leurs langues divines,
Aux étoiles du ciel, aux murmures des vents,
Heureux qui peut conter aux vallons, aux collines,
A l'ombre des forêts, au calme des ruines,
Aux soupirs de la nuit sa joie et ses tourments.

Ces sentiments de pieuse résignation se retrouvent fréquemment dans ses écrits; jusque dans le drame de *Bianca Capello,* que je suis en train de lire, je vois le prince cardinal, frère de François de Médicis, dire à Jeanne d'Autriche des choses admirablement chrétiennes qu'il termine par ces mots si doux, si amers, si profonds : « Ma sœur, le sacrifice est la source de joies immenses ! » Et ailleurs : « Les passions mauvaises qui s'agitent en dehors des lois de Dieu portent le germe du châtiment ; tôt ou tard elles s'éteignent dans les larmes et dans le remords. »

La pièce suivante ne nous semble pas moins belle ; ses deux chants sont tout un poëme.

PLAINTE ET RÊVERIE.

I

Un soir de cet hiver qui, jour par jour, s'écoule,
Le théâtre annonçait un baladin fameux ;
La ville était émue, et bruyante, la foule
En tumulte courait assister à ses jeux.

Pour moi, fuyant le bruit et secouant la tête,
Par la ville, au hasard, j'errais en écoutant
La bise, entremêlée aux échos de la fête,
Qui dans le ciel obscur frissonnait tristement.

L'âpre vent de la nuit a des plaintes funèbres :
On dirait à l'entour des sépulcres glacés
Les sanglots que, parfois, dans les pâles ténèbres,
A ceux qui vont mourir jettent les trépassés.

Mais qu'importent la bise et la tombe qui pleure,
Et les esprits errants, les larmes, les sanglots,
Mystères de la nuit, qu'importe ! Voici l'heure
Où le plaisir aveugle agite ses grelots.

Qu'importe ! je ne sais quel courant magnétique
Hors de l'isolement guida mon pas rêveur ;
Du théâtre bruyant je franchis le portique,
Le sourire à la lèvre et la tristesse au cœur.

La foule était immense, émue et frémissante,
Couvrant de ses regards le baladin hardi
Qui la faisait passer du rire à l'épouvante,
Et que vos belles mains, madame, ont applaudi.

C'était bien, c'était beau, car la foule charmée
Sur les triples gradins éclatait en bravos,
Et la gerbe de feu sous la voûte allumée,
Soleil étincelant, versait le jour à flots.

Puissance du hasard ! j'étais, dans ma pensée,
Venu pour y chercher une heure de plaisir,
Et j'emporte avec moi, dans mon âme blessée,
Un de ces sentiments qui font vivre ou mourir...

Une femme était là, jeune, charmante et belle,
Et dès que je la vis, mon regard enchanté,
Cherchant les doux rayons de sa noire prunelle,
Comme un bouquet de fleurs respira sa beauté.

Oh ! ce regard charmant, chaste et presque sauvage,
Quel poëme sans fin l'Amour y chanterait !
J'ai lu dans ce regard, comme on suit une image
Dans les eaux d'un beau lac, au fond d'une forêt !

Et je me sentais triste, et sur ma joue aride,
Quand je la contemplais, une larme coula,
Et, comme je lisais dans ce regard limpide,
Quelque chose me dit : le bonheur n'est pas là !

Le bonheur n'est pas là ! Voûtes mystérieuses
Où sa prière monte avec les chants sacrés,
Madone et crucifix dont ses lèvres pieuses
Invoquent chaque soir l'emblème consacré !...

Dites-nous ce qu'il est de dévorante flamme,
D'espoirs inassouvis, de rêves ; dites-nous
La douleur qui, parfois, emplit un cœur de femme,
Quand sur la pierre nue elle prie à genoux.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Or, pendant cette longue et fatale soirée,
J'enivrai mon esprit de rêves éperdus,
Maintenant, de soucis j'ai l'âme dévorée,
Je voudrais l'oublier et ne m'appartiens plus.

Fatalité ! folie ! encor la coupe amère
Qui me suivra toujours de l'enfance au tombeau !
Pourquoi donc l'ai-je vue !... ô tristesse ! ô misère !
Pourquoi donc, ô mon Dieu, ce calice nouveau !

25 février 1849.

II

Eh bien, non! je ne puis t'arracher de mon âme,
O souvenir profond! douce et brûlante flamme,
Tu grandiras, pareille à ces feux éternels
Qui, jadis attisés par la main des Vestales,
Nuit et jour, dans le temple, éclairaient leurs fronts pâles
Voués au culte des autels.

Oublier! oublier! oh! quand l'âme est saisie,
Lorsque cette enivrante et douce poésie
Verse en nous le parfum d'idéales amours;
Par des songes chéris lorsque l'âme est bercée,
Oublier! oublier! lorsque dans la pensée
On n'entend plus qu'un mot : toujours!

Je ne puis oublier et je ne puis me taire;
Longtemps j'ai traversé, rêveur et solitaire,
Ce bruit que par le monde on entend résonner;
Mais voici que l'esprit en moi se renouvelle,
Depuis que j'ai senti, recueilli devant elle,
Mon front pâlir et frissonner.

Que Dieu m'en soit témoin! depuis cette soirée
Où je la contemplais, de sa grâce parée,
J'ai lutté, j'ai souffert, et j'ai voulu prier;
De ma lèvre, trois mois obstinément fermée,
Pas un mot n'est sorti qui l'aurait alarmée;
Trois mois j'ai feint de l'oublier.

Vains efforts ! je me livre au charme qui m'entraîne.
O montagnes, ô fleuve, ô verdoyante plaine,
Étoiles de la nuit, ô vous mes confidents,
A qui je parlais d'elle en mes heures de veille,
Lorsque vous la verrez, portez à son oreille
Le récit de mes longs tourments.

Mais ne lui dites rien qu'elle ne puisse entendre,
Rien qui puisse effrayer ce cœur naïf et tendre,
Où semble rayonner comme un souffle des cieux,
Rien qui ne soit respect, hommage, foi, prière,
Rien qui puisse amener un pli sur sa paupière,
Un nuage dans ses beaux yeux.

Murmures de la nuit, ô brises parfumées,
Recueillez chaque mot de ses lèvres aimées,
Consultez son regard et si doux et si bon ;
A ce pauvre insensé, qui souffre et se désole,
N'apporterez-vous pas quelque douce parole
De sympathie et de pardon !

Dites-lui, dites-lui que, prosterné dans l'ombre,
Je rêve dans ma nuit épaisse, morne et sombre,
Que je n'aspire pas à son amour sans prix.
Je l'aime et le lui dis, et n'ai point d'espérance ;
Ainsi qu'au temps passé, le proscrit de Florence,
Le Dante, adorait Béatrix.

Alors, comme aujourd'hui, les discordes civiles
Livraient aux factions les peuples et leurs villes ;
Lorsqu'entre deux combats il écrivait ses vers

Le Dante, ce grand cœur plein d'amère tristesse,
Dans son âme unissant Florence et sa maîtresse,
Portait le ciel et les enfers.

Aujourd'hui comme alors, terrible, sur nos têtes
L'horizon menaçant se charge de tempêtes...
Dieu se lasse et s'irrite, et retire la main
Qui maintient en repos l'équilibre du monde;
Qui peut de l'avenir sonder la nuit profonde?
Qui sait si nous verrons demain?

Cette plume, demain, peut faire place au glaive,
Demain peut être un jour qui dans le deuil s'achève,
Demain, mon propre sang, dans mes veines tari,
Peut éteindre à jamais l'éclair de ma pensée;
Jour suprême! demain, sur ma lèvre glacée
Peut expirer un nom chéri.

Oh! ne déchirez pas cet innocent poëme
Que mon cœur, plein de vous, chante malgré moi-même!
Vous le pouvez; un mot de vous, c'est une loi...
Mais ne le faites pas! je vais à vous, si bonne,
Comme le mendiant va vers la main qui donne,
Ma vie est triste!... croyez-moi!...

Juin 1849.

Voilà des stances bien plaintives pour un homme qui n'avait encore à regretter qu'une fortune perdue, pour un homme à peine froissé par un premier contact avec le monde et ses misères! L'adversité, cette

pierre d'achoppement des petites natures, ne faisait qu'irriter et agrandir son âme altérée d'amour, de gloire et de vérité...

Pour moi qui fus comme son frère sur les bords lointains, qui suivis pas à pas les étapes de ses dernières années, je me demande, en traçant ces lignes, s'il n'est pas meilleur pour lui de dormir en son tombeau sur une plage étrangère.

En effet, si M. Gaston de Raousset fût revenu pauvre, vaincu, malheureux, dans cette Europe qui croit toujours bien servir la marche de la civilisation vers les régions inconnues de l'avenir, qu'en serait-il advenu?... Quels accents bien plus pleins d'amertume ne lui eût point arrachés la rencontre des misères au milieu desquelles se débattent tant de *petites grandeurs?*... Ses idées auraient-elles trouvé le moindre écho, le moindre appui dans la caisse des millionnaires que fait la Bourse, dans les rangs des disciples de Baal, dans les salons dorés où ne trônent que l'intrigue et la fortune?... Imbu d'idées nouvelles et de conceptions aussi hardies que larges, aurait-il pu se plier aux exigences d'une société plus ou moins en décadence?... Laissons donc dormir ce pauvre ami sur la plage de Guaymas, plage où il a dû rencontrer ce calme que la mort seule peut accorder, ainsi qu'il le disait lui-même.

Pleurons en M. de Raousset-Boulbon un de ces glorieux enfants de la France que leur patrie n'a pas su garder, et que l'exil semble poursuivre jusque dans la tombe.

Un bienheureux hasard nous a fait mettre la main sur quelques pages qui font suite au roman intitulé : *Une Conversion*, publié autrefois par *la Presse*, roman digne du succès qu'il a obtenu. Ces quelques pages sont le commencement d'une seconde partie demeurée inachevée, malheureusement. Elles sont écrites avec cette verve, cet éclat, cette facilité qui distinguent le style du comte Gaston de Raousset-Boulbon. Nous les ajoutons à ce volume, qui n'emprunte quelque intérêt qu'au beau sujet dont il traite, et qui, ayant été écrit précipitamment, au retour d'un long voyage, met son auteur dans l'obligation de réclamer l'indulgence des lecteurs. Nous regrettons d'autant plus que M. de Raousset-Boulbon n'ait point achevé cette seconde partie d'*Une Conversion*, qu'on y voit poindre un autre amour, et qu'on entend déjà gronder l'orage qui doit suivre le *calme après la tempête*, calme trompeur auquel Robert de Langenais avait cru trop tôt ; ce seul trait dénote une grande connaissance du cœur humain.

UNE CONVERSION

IIe PARTIE

25.

UNE CONVERSION

IIe PARTIE

LETTRE DE ROBERT DE LANGENAIS

A M. HENRY Q. S. G., A TORONTO (CANADA).

I

« Ami,

« Voici un an, jour pour jour, que Claire est ma femme. Avant peu, la naissance d'un enfant fêtera cet anniversaire. C'était le seul bonheur que j'eusse à désirer en ce monde. Autrefois, quand tu me vantais, avec l'éloquence du cœur, ta vie laborieuse entre ta femme et tes enfants, ton repos du soir auprès du foyer que ta jeune famille égaye de ses jeux, je souriais de toi, phénomène qui traversais le scepticisme de ma pensée. Aujourd'hui je te comprends, et nulle autre existence ne me semble plus possible.

« Voici donc une année entière que nous habitons

ce beau pays. Mon enchantement n'a pas faibli depuis le jour de mon arrivée ; mais quelle contrée ne me semblerait splendide, partout où je vivrais auprès de ma femme, et bientôt auprès de mon enfant ! Depuis un an, nous n'avons pas eu la tentation de sortir d'ici. Nos voisins considèrent leur séjour dans leurs terres comme un exil ; les mois d'été ne sont employés par eux qu'à regretter Paris, et leur vie s'écoule tristement dans l'attente de la saison qui les y ramène. Quant à nous, quitter ces lieux où nous vivons si calmes, abandonner notre maison, nos jardins, nos fleurs, nos arbres, nos coteaux, notre fleuve qui se développe majestueusement dans la vallée, perdre de vue nos horizons chéris, est une idée qui ne nous vient pas. Ne l'as-tu pas éprouvé toi-même ? là où nous aimons, là est le monde.

« Loin de s'affaiblir avec le temps, le lien qui m'unit à Claire est allé se resserrant de plus en plus. Je ne sais de quel nom nommer l'ardente affection qu'elle m'inspire, affection d'une profondeur insondable, car tous les sentiments s'y confondent. Ma sœur, si j'avais eu une sœur, n'eût pas été chérie d'un attachement plus pur ; la plus haute amitié ne m'inspirerait pas une plus entière confiance ; mon père, ma mère, si je l'avais connue, ne pourraient être de ma part l'objet d'une vénération plus religieuse. Non, le mot amour n'a pas la puissance d'exprimer ce que je sens. Que sont, auprès de cela, les misérables passions qui, jusqu'à ce jour, ont rempli ma vie !

« Je t'ai dépeint Claire de Langenais avec ses grâces et ses vertus de jeune fille. A chaque moment de sa vie nouvelle, elle me montre une vertu et des grâces que je n'avais point soupçonnées. Chaque jour, à mesure que je pénètre dans ce cœur rempli de trésors, je découvre quelque richesse nouvelle qui m'enchante, comme le voyageur auquel apparaissent, sur l'Océan, des îles inconnues, corbeilles de verdure embaumée, éternellement baignées par les flots et par le soleil. Pendant que ma vie entière se renfermait en elle, je suis devenu l'unique préoccupation de son cœur. Pendant que je cherche dans ses paroles ce qui peut être l'objet d'un désir, je la vois suspendue à mes regards, où elle devine ma pensée. Depuis un an, pas un nuage n'a traversé notre ciel; ce que je veux, elle le veut; ce que je rejette, elle le repousse; ce que j'éprouve, elle le sent. Claire vit par moi, comme je vis par elle.

« Ami, le bonheur est là. Dieu ne s'est pas trompé dans l'œuvre de la création. L'homme et le monde, tout ce qu'il a fait est bien. Est-ce la faute de Dieu si l'homme gâte le monde et s'il s'étudie à semer dans sa propre vie les déceptions et les larmes! Dieu a fait l'homme et la femme pour se comprendre et s'aimer; il les a faits pour s'unir et pour jouir ensemble de tous les trésors qu'il a répandus à profusion sur ce qui les entoure. Aujourd'hui, enfin, je comprends ces vérités si simples: le bonheur, en tant qu'il est possible ici-bas, se trouve essentiellement dans la famille. Il est ailleurs aussi, il est partout où l'homme

peut rencontrer le témoignage approbateur de sa conscience, mais nulle part il ne se développe avec de plus grandes joies qu'autour du foyer. Le bonheur, ainsi compris, échappe à toutes les conditions de naissance et de fortune. Quant à moi, mes ravissements sont immenses, et je ne conçois rien au-dessus de ce que la Providence m'a donné.

« Dans le cœur de Claire se sont développées, t'ai-je dit, des grâces et des vertus nouvelles. Elle est devenue la femme chrétienne dont me parlaient le curé de Notre-Dame et le pasteur de la vallée de Hasli ; quel dévouement ne pourrais-je demander à cette femme qui, dans nos promenades, chasse avec le bout de son ombrelle chaque caillou qui pourrait blesser mon pied ? Quelle force ne se révèlerait pas dans cette fragilité ? Quel péril, quelle abnégation, quelle misère ou quelle mort la ferait reculer, s'il s'agissait de me défendre ou de me sauver ? Ici, tous les paysans du village se sont réunis à moi pour l'aimer ! elle sait faire avec tant de séduction tout le bien qui se répand autour d'elle ! Le pays où nous vivons est, comparativement au reste de la France, très-riche, et, matériellement, très-heureux ; cependant il y a ici, comme partout, des pauvres, des orphelins, des infirmes, des créatures abandonnées, privées par les révolutions de l'ancienne protection de l'Église, et des refuges que leur ouvraient les nombreux établissements religieux dont la France était couverte. Claire est devenue la Providence de toutes ces misères.

« L'aménité de son caractère exerce, sur tout ce

qui l'approche, une attraction sympathique. Son influence s'est bien vite fait sentir, dès notre arrivée dans ce village. C'est, du reste une chose si facile, pour ceux à qui le hasard a donné l'avantage de la fortune, que de prendre un ascendant irrésistible sur le petit monde qui les entoure ! Les gens simples de la campagne résistent moins que personne à la supériorité que donnent la naissance, l'intelligence, l'éducation, la fortune, la beauté même. Heureuse la commune où réside un grand propriétaire pénétré des devoirs que sa position lui impose ! Tu comprends que ces devoirs sont devenus, pour Claire et pour moi, la préoccupation sérieuse de la vie. Le respect et l'affection de nos villageois sont une bien douce récompense ; ils sont une de nos joies.

« La commune que nous habitons compte un millier d'âmes environ. Avant notre arrivée, les haines politiques les plus invétérées divisaient ces pauvres gens. Les blancs et les rouges vivaient chacun de leur côté, séparés dans leurs jeux comme dans leurs travaux. Des rixes sanglantes avaient lieu de temps en temps. Là où la paix devrait régner toujours, des factions aveugles en détruisaient jusqu'à l'espérance. Depuis notre arrivée, les blancs et les rouges ont fini par s'embrasser. Nous les avons réunis pendant la semaine, en donnant du travail indistinctement à tous, et le dimanche, en les faisant danser ensemble dans les belles allées sablées qui s'étendent devant le château. Ici, comme dans la plupart des villages, on comptait, parmi les paysans, un certain nombre

d'esprits forts, pauvres diables à qui les prédicateurs socialistes ont persuadé que les nobles et les curés ne sont qu'un ramassis de scélérats. La bienfaisance de Claire, l'appel simple et cordial que j'ai fait à leur bon sens, et aussi l'exemple d'un jeune prêtre que nous avons ici, depuis peu, nous ont ramené la confiance de ceux qui, dès l'abord, nous en témoignaient le moins. Encore quelques années, et nous espérons bien que cette petite commune ne fera plus qu'une seule famille.

« Je viens de te parler du jeune prêtre qui dessert l'église de ce village. Par un singulier hasard, je retrouve en lui un de mes anciens condisciples de Pont-Levoy : ainsi, en me donnant les saintes joies du mariage le plus heureux, la Providence y ajoute un souvenir vivant des pures affections de mon enfance. Ce jeune homme est un de ceux avec qui j'avais été le plus lié pendant mon séjour au collége ; nous en sortîmes la même année, lui pour entrer au séminaire et moi pour faire ce que tu sais, des folies. Pendant une année ou deux, nous correspondîmes assidûment ; puis, à mesure que nous entrions plus avant, chacun dans notre chemin, nos lettres devinrent plus rares. Enfin elles cessèrent tout à fait ; c'est qu'en effet, il n'y avait plus entre nous une seule idée qui nous fût commune ; pareils à deux navigateurs que le hasard a réunis pendant quelques minutes au milieu de l'Océan, nous faisions voile, chacun de notre côté, vers deux points opposés de l'horizon. Lui, sorti du peuple, et moi, d'une vieille souche de mai-

son noble, nous étions retournés chacun où nous appelaient nos instincts de naissance; lui, vers la chaumière, moi, vers le palais; lui, vers les douleurs obscures du travail, moi, vers les plaisirs bruyants, vers les brillantes frivolités qui creusent à la jeune noblesse de nos jours une tombe sans éclat. Nous nous étions perdus de vue : quelle joie de nous retrouver! Lorsque nous nous racontons nos impressions depuis dix années écoulées, il nous semble que nous avons voyagé chacun sous une latitude et chez des peuples entièrement divers; mais les souvenirs les plus beaux de ce voyage à travers la vie, hélas! ce ne sont pas les miens.

« Quelle douceur, quel calme profond, quels trésors cachés dans la vie religieuse! Je ne les comprends bien que depuis que j'assiste, jour par jour, à la vie intime de ce jeune prêtre. La foi en un Dieu rémunérateur rend tous les sacrifices possibles, et le sacrifice lui-même éveille l'enthousiasme dans le cœur du prêtre, parce que les hommes sont pour lui des frères : chez le prêtre, ce doux nom de frère n'est pas un vain mot; sa vie est une volontaire et perpétuelle immolation au bonheur de l'humanité. N'as-tu pas quelquefois remarqué le singulier phénomène qui s'accomplit chez les hommes dont l'intelligence, la passion même sont employées dans la pratique exclusive du bien? Leur visage revêt une expression de placidité, d'innocence, de mansuétude qu'on chercherait vainement ailleurs. J'ai vu des ecclésiastiques qui, dans les circonstances ordinaires de la vie, eus-

nt jetée da
lui qui la de
mais encor
re et qu'on ai
dation que
grassement re

la vois pratiqu
qui dégradent,
a plus pure, et j
rofonde de ceux q
ujourd'hui par le
es enfants du villag
cherait-elle à se ca
le sublime espionnag
e pas qu'on aille porte
ments, du bois, des m
'afflige la misère ou la r
elle vient elle-même da
tout, et distribue sans inte
les consolations, selon le
dente de toutes les douleurs,
une discrétion que ces bon-
t apprécient plus qu'on ne
tures que ces hommes de la
on les émeut profondément
ou une belle action !
aut dix ans la commune
ne fatalem

sent été affligés d'une repoussante laideur, chez lesquels la beauté des qualités morales avait complétement triomphé des difformités du masque. Souvent je me réjouis à contempler, sans qu'il s'en aperçoive, la tête expressive de mon jeune prêtre, tout éclairée par ce rayonnement intérieur d'une âme remplie de vertus.

« Il a compris la vie religieuse telle qu'elle est, telle qu'elle peut et doit être selon son institution, un apostolat sans aucune rémunération possible de la part des hommes. Il s'est dévoué sans réserve à tout ce qui peut être un bien pour sa commune, mais les moyens matériels manquaient souvent à sa charité. Notre arrivée et notre séjour ici ont levé bien des obstacles. Claire, guidée par lui, a pu distinguer parmi nos voisins, les véritables pauvres; ainsi, aucune de ses aumônes ne s'égare dans des mains indignes. Les pamphlétaires du socialisme ont écrit contre l'aumône. L'aumône dégrade, disent-ils; l'un d'eux est même allé jusqu'à flétrir de ses malédictions le premier homme à qui vint la pensée de bâtir un hôpital. Pardonnons-leur ce blasphème, mon ami; car, au travers de toutes leurs sottises, nous reconnaissons quelques vérités. Oui, il est une aumône qui dégrade, mais, à coup sûr, ce n'est pas celle de l'hôpital, dont les bienfaiteurs sont, la plupart du temps, inconnus; où la main qui distribue est la main toujours bénie d'une religieuse, pauvre fille de Dieu, qui prie au chevet du moribond quand elle n'a pu le sauver. L'aumône officielle dégrade peut-être; la pièce de

monnaie, dédaigneusement jetée dans l'écuelle du mendiant, n'honore pas celui qui la donne et ne console pas celui qui la reçoit; mais encore, ne serait-ce pas plutôt à celui qui souffre et qu'on aide, à se plaindre lui-même d'une dégradation que n'ont jamais éprouvée les publicistes grassement rétribués du socialisme?

« L'aumône, telle que je la vois pratiquée par ma femme, n'est pas de celles qui dégradent, car elle a sa source dans la charité la plus pure, et je le vois bien à la reconnaissance profonde de ceux qui la reçoivent. Claire connaît aujourd'hui par leur nom toutes les femmes et tous les enfants du village; vainement une infortune chercherait-elle à se cacher, on n'évite pas facilement le sublime espionnage de sa charité. Claire ne souffre pas qu'on aille porter en son nom du linge, des vêtements, du bois, des médicaments, du pain à ceux qu'afflige la misère ou la maladie, sa triste compagne; elle vient elle-même dans les maisons s'informer de tout, et distribue sans intermédiaire les secours et les consolations, selon les besoins de chacun. Confidente de toutes les douleurs, elle sait les soulager avec une discrétion que ces bonnes gens comprennent et apprécient plus qu'on ne pense. Quelles riches natures que ces hommes de la campagne, et comme on les émeut profondément avec une bonne parole ou une belle action!

« Nous voulons qu'avant dix ans la commune ne compte plus un seul homme fatalement pauvre. Voici, je crois, un moyen bien simple. La presque totalité

des terres nous appartient; elles sont divisées en un petit nombre de grandes fermes où les habitants du pays ne peuvent travailler qu'en qualité de manouvriers quand il y a du travail. Je vais changer tout cela. A mesure que les baux expireront, je ne les renouvellerai pas, je ferai bâtir sur mes terres une grande quantité de petites métairies; je les diviserai dans la même proportion; j'y établirai des familles; au lieu de quatre ou cinq fermes, j'en aurai cent, et, de cette manière, mes ouvriers, devenus fermiers, ne dépendront plus que de leur travail assuré pour toute l'année. Je calcule que mes revenus n'en seront pas amoindris; mais quand même je les réduirais, ne serions-nous pas amplement dédommagés par les bénédictions des heureux que nous aurons faits?

« L'abbé Remy (c'est le nom de mon jeune prêtre) soupirait depuis longtemps après la création d'un hospice; mais, malgré quelques petites sommes péniblement amassées, la réalisation de ses vœux était encore bien éloignée. Je possédais dans le village une maison assez vaste, bien aérée et bien située. Je l'ai mise à la disposition de l'abbé Remy, qui s'est adressé de suite à l'archevêque pour avoir des sœurs hospitalières. Trois de ces saintes filles se sont établies parmi nous; leur entretien et celui des malades ne grevera pas de grand' chose le budget de la commune. Du reste, nous comptons beaucoup sur la charité et sur les dons volontaires des habitants. Le paysan n'est pas prodigue; il a même une réputation d'avarice que je trouve injuste, car le malheureux gagnant

à peine de quoi vivre économise difficilement, et chaque obole économisée est un pas vers l'émancipation du prolétariat. Cependant, je ne les ai pas trouvés sourds à notre appel, et chacun, parmi ceux qui le pouvaient, a versé généreusement son offrande quand il m'a vu donner l'exemple. Que de bien l'on peut déterminer dans la sphère de son influence avec les leçons de l'exemple ! Ne sont-ce pas les seules qui portent avec elles la peuve de leur bonne foi !

« A l'hospice que nous fondons est annexée une école gratuite, également dirigée par les sœurs ; nous allons y joindre un frère des écoles chrétiennes, et j'espère bien purger, avant peu, le pays de l'instituteur primaire que nous avons ici, agent aussi dangereux que fanatique du déplorable prosélytisme que l'enseignement universitaire exerce jusque dans nos campagnes.

« Tu vois, mon ami, comment s'écoule ici notre existence. Faire un peu de bien ; recueillir en soi le témoignage de sa conscience, autour de soi quelques bénédictions ; que peut-on ambitionner de plus heureux en ce monde ? Nous aimons et l'on nous aime. C'est une grande jouissance que de n'avoir en soi ni haine, ni basse envie, que d'ouvrir sa porte à tous les bons sentiments et de la fermer aux mauvaises passions. Lorsqu'après une journée bien remplie je me retrouve le soir, dans mon salon, auprès de ma femme, et que par la fenêtre ouverte je contemple les chaumières amoncelées qui composent le village ; lorsque je considère cette masse brune éclairée par le

rayonnement des étoiles qui peuplent ce beau ciel, une voix secrète me dit : « Ce que tu fais est bien. Ce soir, du milieu de ces maisons pauvres, plus d'une prière est montée où ton nom se trouvait mêlé. Là, on apprend aux petits enfants à te respecter, parce que tu es bon. » Alors, je me sens heureux et je serre entre mes mains la main de ma femme, car c'est à Claire que je dois tout ce bonheur ; c'est elle qui, jour par jour, m'a initié aux enivrements de ma vie nouvelle; c'est elle qui la première m'a révélé tout ce qu'il y a de ravissement dans le témoignage de la conscience.

« Il y a des hommes dont la vie se consume à désirer et à briguer les hommages ou l'estime des sots, lors même qu'ils ne devront les obtenir que par une comédie. Pauvres fous ! tristes comédiens ! Il en est qui sacrifieront repos, fortune, réputation, au besoin de faire un peu de bruit sur leur coin de terre. Pauvres fous ! Quelle estime vaut l'estime de soi ? quelle satisfaction en ce monde peut valoir celle de la conscience ?

« Je suis heureux. Pour la première fois, depuis que je suis arrivé à l'âge d'homme, je puis dire ce mot avec la certitude que je ne me trompe pas, que bien réellement je possède mon bonheur; je ne désire rien, je ne conçois pas que je puisse rien désirer. Tout ce que j'ai rêvé de vertus et de grâces dans une femme, je l'ai trouvé dans la mienne; tout ce que mon imagination a jamais pu poétiser dans la pensée du mariage, je l'ai vu se réaliser pour moi. Mon

bonheur est un insondable océan, sans autre horizon que le ciel; mon esprit y chercherait vainement la possibilité d'un écueil. Le mariage ! le mariage avec une jeune fille qu'on aime et dont on est aimé, c'est le paradis retrouvé. Pouvoir montrer partout avec orgueil la femme qui porte votre nom; la présenter au monde pure, chaste, aimante, spirituelle, bienfaisante, aimée de tous, adorée de soi; savoir que cette femme est à vous, que sa pensée, son cœur et son âme n'ont d'objet après Dieu que vous, c'est la source inépuisable et toujours jaillissante d'une joie immense.

« Je suis heureux, je ne désire rien, je ne crains rien. Je ne désire rien, car ma femme est enceinte : avant un mois nous aurons un enfant. Mon bonheur sera comblé. Sera-ce un fils? sera-ce une fille? Peu m'importe ! l'enfant sera le bienvenu. Je ne crains rien; que pourrais-je craindre? Claire sera toute sa vie ce qu'elle est maintenant, une perfection. La mort? Claire se porte admirablement; jamais sang plus généreux ne produisit une plus merveilleuse santé. Non ! je ne crains rien, rien. Et cependant, lorsque je réfléchis froidement à l'excès de mon bonheur, ami, je suis épouvanté, un frisson me passe quelquefois de la plante des pieds à la racine des cheveux. Les dix années de ma jeunesse m'ont-elles donc mérité les joies ineffables où je m'abreuve? Oh ! Seigneur ! Seigneur ! oubliez ce que je fus, et jugez-moi sur ce que je suis. Seigneur ! si ce n'est pour moi, que ce soit pour ma femme et pour mon enfant, Seigneur ! ne nous frappez pas ! »

II

« 15 novembre.

« Je suis père ! Claire est accouchée, ce matin, à dix heures, d'un superbe garçon. *La mère et l'enfant se portent bien.* Il est minuit ; tout à l'heure j'ai laissé ma femme profondément endormie, je me suis retiré dans ma chambre et je t'écris. Dans le château, dans le village, dans la campagne, tout dort ; moi seul je veille et je veillerai toute la nuit sans doute, en proie à ma délicieuse insomnie. Je suis père !... Mon fils !... Comme ce mot a fait explosion de mon cœur à mes lèvres !... Mon fils !... Quelle prodigieuse grandeur dans le sentiment de la paternité ! La vie de famille vient de me révéler une source de joies nouvelles, et, sans doute, il en sera toujours de même, à mesure que je la connaîtrai mieux par chacun de ses événements. Ce fils, je le verrai grandir auprès de moi, devenir homme et se marier à son tour. Il aura des enfants, et je me

consolerai de la vieillesse, en voyant, autour de ma tombe, mon sang peupler de nouveaux berceaux.

« Ce matin, à dix heures, nous étions tous dans le salon, auprès de la chambre de ma femme. M. de Langenais, arrivé depuis quelques jours, attendait avec anxiété; les difficultés d'un accouchement sont quelquefois si terribles! moi, je parlais gaiement, je riais, j'étais fou de joie; la robuste santé de Claire m'inspirait une confiance absolue. Claire supportait ses douleurs sans laisser échapper une plainte. A défaut de force physique, elle en eût trouvé d'invincibles dans l'héroïsme de la maternité. Enfin, après quelques cris étouffés, je l'entendis qui m'appelait d'une voix joyeuse. Nous courûmes dans sa chambre, et je vis le médecin qui élevait en l'air un enfant et me criait : « Un fils, monsieur, vous avez un fils! » Je ne sais pas s'il est possible d'éprouver en ce monde un ravissement plus profond.

« Le bruit s'était répandu dans le village que *Madame* allait accoucher. Les vieillards, les enfants, les femmes, tous ceux que les travaux des champs ne retenaient pas au dehors, étaient accourus au château. Quand la nouvelle fut connue, des vivat éclatèrent sous les fenêtres; Claire m'embrassa tendrement : « Comme on nous aime ! » me dit-elle.

« M. de Langenais semble tout rajeuni de se voir grand-père. Ce mot : « Mon petit-fils, » lui remplit la bouche. Il est tout illuminé depuis ce matin. Nous sommes trois êtres bien heureux, mon ami. Que Dieu soit loué ! Berthe seule manque à notre fête. Nous

lui avions écrit les lettres les plus pressantes, mais elle a prétexté des raisons de santé : elle ne viendra pas. Depuis un an, elle n'a pu se remettre encore de la secousse que lui a causée ce mariage. J'en parle quelquefois à monsieur de Langenais, mais il détourne la conversation : je vois que ce sujet l'attriste.

« Pauvre Berthe ! sa vie est triste. Elle ne se mariera pas ; elle a donné sa parole de ne pas entrer au couvent. La vie religieuse pouvait la consoler ; dans le mariage, elle pouvait oublier. Si j'avais le droit de lui conseiller une de ces deux choses, je le ferais ; mais ma position vis-à-vis d'elle ne m'ordonne-t-elle pas la réserve la plus absolue ?

« Dans le commencement, Claire lui écrivait des pages entraînantes sur le bonheur dans le mariage ; elle l'engageait à l'imiter. D'abord, je l'ai laissée faire, espérant que Berthe se marierait. Son malheur est un remords si cruel pour ma conscience ! mais quand j'ai vu les réponses et les refus déterminés qu'elle faisait à nos lettres, j'ai mis un terme aux insistances de Claire. Il lui resterait le couvent ; je le désirerais pour elle, et cependant, lorsque j'en viens à la réalisation, un mystérieux effroi me fait reculer. Peut-être est-ce parce que je ne suis pas encore assez croyant pour affirmer que les passions et les douleurs du monde viennent expirer sur le seuil du cloître.

« Mais pourquoi ne te dévoilerais-je pas toute ma pensée, alors même que j'en suis honteux ? Oui, je veux te confesser ici ce qu'il y a de bons et de mau-

vais sentiments dans mon cœur. Si Berthe ne se marie pas, si elle n'entre pas au couvent, si elle s'éteint ou si elle pleure dans la nuit de son cœur; c'est à cause de son amour pour moi. Eh bien ! ceci est affreux, mais il faut que je le dise..... ce grand malheur que j'ai causé me donne parfois une instinctive satisfaction. Si je raisonne froidement, cette pensée me fait horreur, mais quand la raison sommeille, un vieux levain des anciennes passions se remet à fermenter en moi. Il m'est difficile d'analyser ce que j'éprouve, mais je sens bien que si Berthe se mariait demain, je haïrais son mari. Pourquoi ? je n'aime point Berthe ; je n'ai pas d'amour pour elle, puisque je n'ai rien en moi qui n'appartienne à ma femme ; mais je sais que je suis aimé de Berthe. Est-ce mon amour-propre qui souffrirait si je n'étais plus aimé ? peut-être est-ce bien cela : quelle petitesse ! quelle honte ! je préférerais la voir entrer au couvent. Si le cloître est une tombe, elle y descendrait du moins avec mon amour.....

« Il faut que j'aie bien de la confiance en toi pour te faire de pareils aveux, car je rougis en écrivant ces lignes que je n'oserais pas relire. D'où me viennent donc ces mauvaises pensées que je n'appelle point et que je méprise? Est-ce une réminiscence de ma vie passée ? N'en pourrai-je donc jamais arracher de mon cœur jusqu'aux derniers vestiges ! L'abbé Remy prétend que la prière est souveraine contre de pareilles tentations. Il faudra que j'essaye.

« Mais chassons ces idées mauvaises ; elles me

sont odieuses. Ma femme et mon enfant dorment à quelques pas de la table où j'écris. Avoir auprès d'eux de telles pensées, n'est-ce pas profaner l'air que respirent ces deux êtres si chers et si purs? Puisse Berthe chasser par un autre amour les préoccupations de son cœur! Puisse-t-elle rencontrer un être excellent, digne de toute son affection, la lui donner et m'oublier !

« Adieu. Il est deux heures du matin. En attendant le sommeil, si le sommeil doit venir, je vais regarder dormir ma femme. »

III

« 18 novembre.

« C'est aujourd'hui dimanche, jour de repos et jour de fête. Ce matin, après la messe, le village tout entier est venu nous féliciter. La joie la plus franche éclatait sur toutes ces bonnes figures. Le paysan n'est point parleur ; il n'entend rien à faire de beaux discours, mais la vivacité de ses sentiments est toujours sensible pour quiconque sait les apprécier. Je suis encore profondément ému des marques de sympathie que j'ai reçues d'eux. Cette journée comptera dans ma vie.

« Je t'ai dit qu'avant notre arrivée dans le pays, les habitants étaient partagés en deux factions. Les blancs nous reçurent avec de grandes marques de

joie; pour eux nous étions les châtelains, les seigneurs, les nobles, portion vivante de la royauté. Dans cette partie du Midi, on dit encore « les nobles », tout comme au moyen âge, et le noble est considére comme un chef naturel par tout le peuple légitimiste. Les républicains, au contraire, nous marquèrent beaucoup de froideur. A leurs yeux et devant leurs préjugés, je n'étais ni plus ni moins qu'un jésuite, un assassin de 1815, une sangsue du pauvre peuple. Claire et moi, nous avons si bien fait depuis un an que tous ces gens-là ont fini par s'embrasser et devenir nos amis. Un petit nombre seulement a tenu bon contre nous : ce sont les fils de quelques jacobins compromis dans les excès de la première révolution, deux ou trois ouvriers démoralisés par un long séjour dans des centres manufacturiers, et une demi-douzaine de niais sans aucune autorité dans le pays. Cette petite secte rouge se groupe autour de l'instituteur primaire, jeune homme pétri de fiel et de vanité, étranger à ce pays qu'il empoisonne de doctrines que lui-même ne comprend pas. Ces hommes donnent rarement un bon exemple dans la commune; le dimanche, ils affectent de ne point aller aux offices, et le prône du curé a sa contre-partie dans une lecture solennelle de la *Réforme,* faite au cabaret par l'instituteur. Je ne désespère pas de rendre la vue à ces aveugles, la raison à ces insensés.

« En attendant, la haine dont ils me gratifient a trouvé dans la naissance de mon fils un prétexte de

s'exercer; ce qui a failli nous amener une émeute: Voici l'histoire.

« Notre chef-lieu d'arrondissement a le malheur de posséder un journal rouge. Tu comprends que je ne lui fais pas un crime d'être républicain, car peut-être le suis-je plus sincèrement que son rédacteur; mais est-ce là du républicanisme?

« J'honore trop toutes les convictions sérieuses pour voir dans de telles publications autre chose que les scories de la république. C'est avec de telles exagérations qu'on la rend odieuse et qu'on la perd. Ce malheureux pamphlet périodique nous est arrivé, ce matin, avec un article qui me concernait. Le rédacteur, afin de faire plus d'éclat, avait eu soin de l'adresser au maire, au curé, et dans le café où se boit la bière légitimiste. Il faut que je transcrive ici cet article, afin de te donner une idée, à toi, pacifique citoyen du Canada, de ce qu'est une tartine de haut goût sortie des officines de la presse rouge. Voici l'article :

« On nous écrit de N.....

« Un grand événement vient de mettre en liesse
« tous les manants et vassaux de la seigneurie de N...
« Depuis quelque temps on avait remarqué que
« madame la comtesse de Langenais-Vandoncourt
« était dans un état intéressant. Un héritier de son
« nom allait naître au noble comte. Jeudi dernier,
« madame la comtesse est heureusement accouchée
« d'un jeune vicomte.

« Le même jour, une pauvre femme du peuple, une « mendiante, fille de prolétaire, condamnée à la « faim par le hasard de la naissance, s'est trouvée « surprise, dans nos environs, par les douleurs de « l'enfantement. La femme du peuple est accouchée « seule, sur la grande route, au bord d'un fossé.

« Heureusement que rien ne manquait à la noble « comtesse. Le docteur Fauchard avait été amené en « poste, et il a pu prodiguer à la noble dame tous les « secours et toutes les ressources que donne l'art le « plus consommé.

« L'enfant et la femme du peuple sont peut-être « morts de misère à l'heure où nous écrivons; mais « la grande dame ne manque de rien, dans son châ- « teau superbe où la serviront vingt valets; le noble « enfant dort couché dans un berceau splendide; on « ne lui parle que chapeau bas, on l'appelle : Monsieur « le vicomte; il aura pour lui tout seul une fortune « à combler cent familles, la part du lion. A cette « heure, sans doute, les nobles parents se bercent, « pour lui, dans les rêves du royalisme. Laissons « faire la réaction, et le jeune vicomte aura droit de « haute, moyenne et basse justice; il aura droit de « jambage et de cuissage; on le fera menin de quel- « que dauphin, et si des malheureux pressés par le « froid se hasardent à ramasser quelques branches « de bois mort tombées des arbres de son parc, vive « Dieu ! nous les ferons pendre haut et court aux cré- « neaux du donjon.

« La valetaille blanche de la commune est venue

« crier *Noël* autour du château. M. le comte a laissé
« tomber noblement quelques écus sur la canaille
« prosternée.

« Ah! ils sont loin de nous les jours où le géant
« de la Convention donnait le mot d'ordre à la justice
« nationale, en criant ces mots immortels : —Guerre
« aux châteaux! paix aux chaumières! — Mais, pa-
« tience! patience! pauvre peuple, ton jour viendra! »

« A la lecture de cette diatribe, plus ridicule encore qu'odieuse, mon premier mouvement fut la colère; le second fut de la pitié. A quoi m'eût servi d'aller souffleter le folliculaire et de lui donner un coup d'épée? Que prouve un soufflet? Que prouve un coup d'épée? D'ailleurs, ainsi que me l'apprit bientôt la voix publique, l'auteur de cet article n'était ni plus ni moins que l'instituteur primaire de ma commune. Ce petit misérable, maigre créature, aussi chétive de corps que dépravée d'intelligence, ne pouvait essayer de résister à un châtiment corporel. Jamais une arme quelconque n'a paru dans ces mains habituées seulement à avilir la plume et à s'avilir par elle. L'indignité même de mon adversaire m'interdisait tout projet de correction. Je fus, du reste, bien vengé par l'indignation des braves habitants de la commune, qui se portèrent en masse autour de son école et manifestèrent énergiquement leur réprobation. Mon intervention devint nécessaire et je fus obligé d'intercéder pour qu'on le laissât en repos. La modération dont je fis preuve, jointe à l'évidente injustice des attaques dont j'étais l'objet, frappa le gros bon sens de

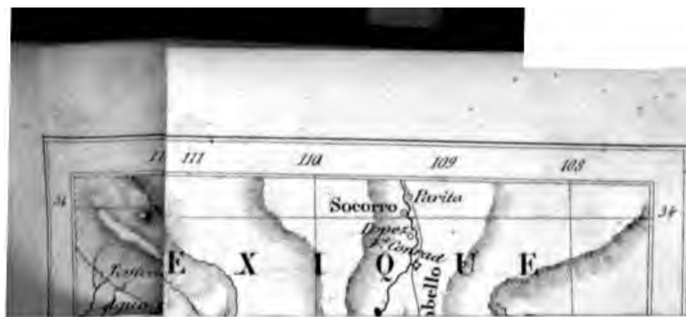
quelques vieux républicains qui, fidèles à leurs traditions, se croyaient obligés de faire cause commune avec l'instituteur et le journal rouge; ils s'en séparèrent hautement depuis ce jour, et vinrent protester auprès de moi contre ces plates injures.

« Tu sais quels ferments de haine et quels germes dangereux pour l'avenir les passions politiques ont répandus dans notre malheureuse France..... »

FIN

TABLE.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Grands-Augustins.



111
110
109
108
34
34
Socorro
Parita
E X I Q U E

